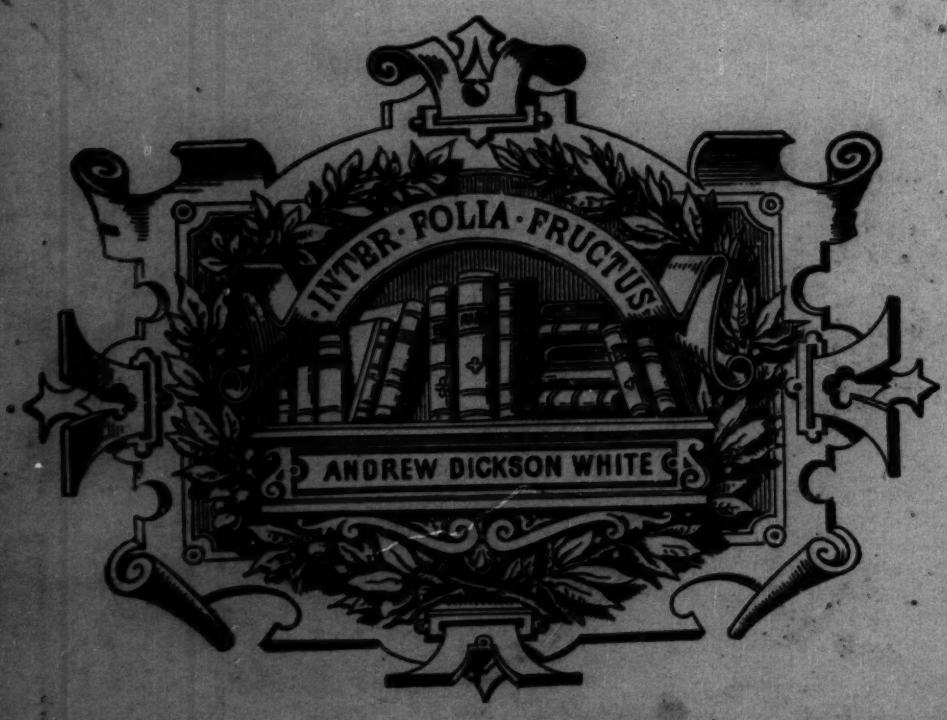
GUSTAV E. STECHERT
828 Broadway
NEW-YORK.



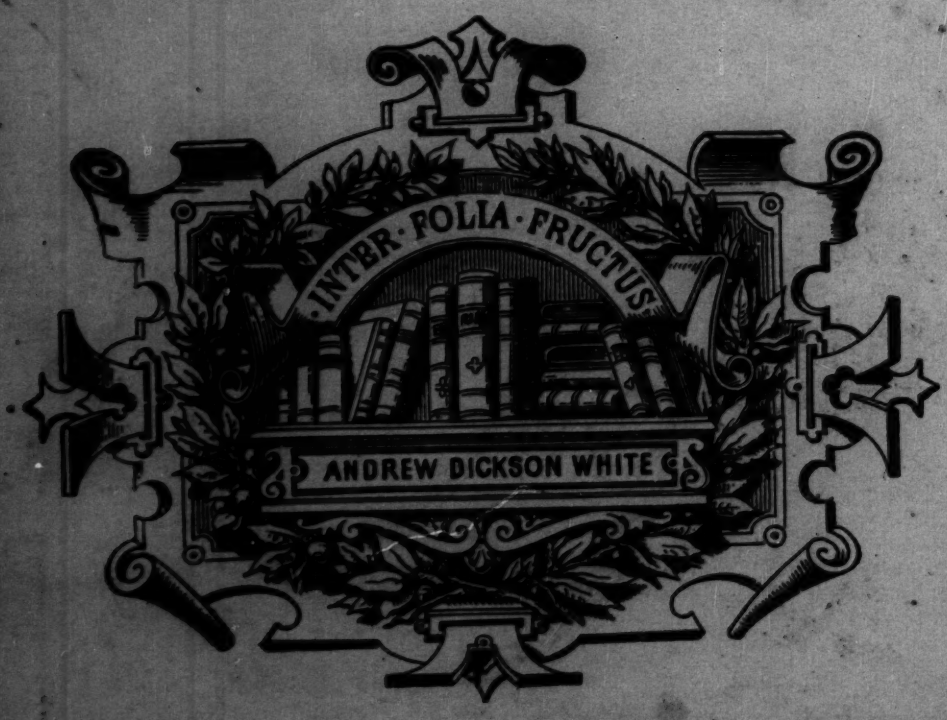
Bibliothèque
de M. René Amédée
Choppin
(DE VILLY)
A. J. N°. 138.



GUSTAV E. STECHERT
828 Broadway
NEW-YORK.



Bibliothèque
de M. René Amédée
Choppin
(DE VILLY)
A. J. N°. 138.



CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY

Witchcraft
BF
1775
C35

7441821

ESSAI
SUR
LES ERREURS
ET LES
SUPERSTITIONS.

PAR M. L. C...

A AMSTERDAM,
Chez ARCKÉE & MERKUS.

M. DCC. LXV.

7441B21

A:6328

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum:
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore:
Porro aliud succedit, & ex contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro est mortales inter honore.

LUCRET. *Lib. V. Vers.* 1275, &c.

CORNELL UNIVERSITY.
The
President White
Library
RECEIVED 1891.

PRÉFACE.

SI tous les hommes étoient persuadés que l'amour de la vérité vaut autant que la ſcience ; s'il y avoit quelque mérite à lutter contre l'erreur, à s'élever contre des préjugés nuiſibles, à combattre des ſuperſtitions proſcrites par les mœurs, les loix, la religion, & cependant adoptées encore par le plus grand nombre ; je croirois avoir acquis des droits à l'indulgence du Public. Je croirois mériter le ſuffrage des ames honnêtes, ſi pour en être eſtimé il ſuffiſoit toujours d'avoir prouvé combien on déſire de l'être. C'eſt aux perſonnes éclairées à me juger ; mais avant, qu'elles daignent obſerver que je n'ai

écrit que pour celles qui ne ſont pas inſtruites. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve peut-être bien des épines, bien de l'obſcurité dans les deux premiers chapitres de cet Eſſai : mais avant que d'indiquer & de combattre les erreurs & les ſuperſtitions, j'ai cru devoir remonter à leur ſource, & j'avoue de bonne foi, que je n'ai pu moi-même y arriver ſans ennui. Qu'on ne regarde donc ces deux chapitres que comme une route pénible, aride, fatigante ; mais la ſeule qui puiſſe conduire le Lecteur au vaſte pays des erreurs ; théâtre dont la vue ſeroit auſſi trop affligeante, s'il n'étoit pas quelquefois agréable à conſidérer, par la variété des ſcénes qui s'y paſſent, & par leur ſingularité.

Quelques réfléxions que j'avois

inſérées dans un ouvrage périodique, m'ont fait naître l'idée de cet Eſſai. M. le Docteur Brown, Ecrivain très-ingénieux, Philoſophe éclairé, a donné, il y a quelques années, un Traité des erreurs populaires. *Mon ouvrage commence où le ſien finit. M. Brown prouve, par de très-bons raiſonnemens, la folie de ces erreurs, j'en démontre l'abſurdité par l'hiſtoire des maux & des progrès qu'elles ont faits. Ces deux ouvrages, comme on voit, n'ont donc rien de commun. Je ne parle que d'un petit nombre d'erreurs, la plûpart mépriſées dans les villes, mais malheureuſement accréditées dans les campagnes, où réſide, quoiqu'en diſe l'orgueil, la claſſe de Citoyens la plus eſti-*

mable, parcequ'elle eſt la plus utile, la plus néceſſaire, la plus eſſentielle. La tranquilité de l'eſprit & la ſaine raiſon ſont auſſi importantes au Laboureur, qu'au Sçavant & au Guerrier. Mais comment le Laboureur pourroit-il la connoître cette douce tranquilité, cette ſaine raiſon ? quand mille préjugés tyranniſent ſon ame ; quand les erreurs & les ſuperſtitions viennent à tout inſtant porter le trouble dans ſon imagination, l'allarme & l'effroi dans ſon cœur. Je voudrois n'en avoir détruit qu'une de ces erreurs, fut-ce même la plus légère, la moins pernicieuſe : je ne m'en flatte point. J'ai voulu ſeulement donner à des Ecrivains mieux inſtruits l'idée d'un ouvrage que je

deſeſpére de voir jamais paroître. Quelle réconnoiſſance ne mériteroit pas celui qui tenteroit de prémunir les hommes contre toute ſorte d'erreurs, contre l'infinité de préjugés, de fables, de ſuperſtitions ?

Au-reſte, ſi, contre mon attente, je trouvois des Cenſeurs qui voulusſent me ſuppoſer de mauvaiſes intentions ; qui priſſent pour des réfléxions ſatyriques & des alluſions indécentes les faits que j'ai cru devoir rapporter ; je leur déclare par avance, que je déteſte la ſatyre ; que j'ai aſſez de reſpect pour la religion, les établiſſemens & les perſonnes qui lui ſont conſacrés, pour regarder comme un crime tout ce qui pourroit tendre à affoiblir la confiance & la vénération qui leur

ſont dus. Je proteſte donc que je n'ai entendu combattre que des erreurs & des ſuperſtitions condamnées par la réligion même, proſcrites par les loix, réprouvées par la philoſophie.

Si, malgré cet aveu, l'on s'obſtine à trouver des alluſions dans cet Eſſai; ſi l'on veut abſolument qu'il me ſoit échappé des traits mordans, que j'aie écrit dans la vue de déſaprouver, de blamer, ou d'offenſer; il me reſte encore une réponſe à faire à mes Cenſeurs: je leur dirai; Lecteurs trop ſoupçonneux, ne liſés pas mon ouvrage, il n'eſt pas fait pour vous; ne liſés aucun livre; toute lecture vous eſt pernicieuſe. Ce n'eſt point la liqueur qui eſt corrompue, *a dit l'illuſtre M. de Monteſquieu*, c'eſt le vaſe.

ESSAI
SUR
LES ERREURS
ET LES SUPERSTITIONS.

CHAPITRE I.

De l'erreur & de l'incertitude des jugemens.

UN Voyageur trop imprudent s'eſt égaré dans les ſinuoſités d'une vaſte forêt, dont il ne connoit ni les détours ni les iſſues. Il s'arrête, il héſite, il délibère, & prenant une route au hazard, il marche, ſe fatigue, s'excède, & revient,

sans s'en apperçevoir, mille fois sur ses pas. Le silence du lieu, l'obscurité de la nuit, la crainte de s'engager trop avant, l'agitent, le tourmentent. Inquiet, abbatu, épuisé, il ne sçait où il est, où il va, comment sortir de l'horreur de ce labyrinthe, quand tout-à-coup, une pâle lumière se montre dans l'éloignement: elle lui sert de phare; il sent renaître dans son ame le calme & l'espérance: il part; rien ne l'arrête; il ne lui reste plus que quelques pas à faire, quand s'éteignant aussi soudainement qu'elle s'étoit allumée, cette foible clarté disparoit, & le laisse dans d'épaisses ténébres. Le phosphore perfide l'a conduit au bord d'un précipice; il tombe, roule, & va se perdre dans les profondeurs de l'abîme.

Envain l'amour propre s'efforce de nous persuader que nous n'avons à craindre ni les mêmes dangers, ni le même destin. Interro-

geons notre raiſon, conſultons l'expérience, nos ſens même; nos ſens qui nous ont ſi ſouvent trompés, ne nous diſent-ils pas que chacun de nous reſſemble à ce malheureux Voyageur? Etrangers, iſolés, égarés dans un monde, & au milieu d'une foule d'objets que nous ne connoiſſons pas, nous nous trainons péniblement dans ce ténébreux dédale, dans ce monde plein de préjugés & d'erreurs. Guidés par quelques météores, nous marchons dans l'incertitude, tandis que nous croyons ſuivre la route lumineuſe qui conduit à la vérité. Mais bientôt déconcertée par ſa propre inſufiſance, la raiſon nous abandonne, la lueur qui la guidoit, s'évanouit, & nous reſtons enſévelis dans l'abîme incommenſurable des ſiſtêmes & des erreurs.

Eh, comment pourrions-nous nous flatter de parvenir à quel-

que certitude ou morale, ou physique ? Nous n'avons que des moyens peu sûrs & évidemment incertains, pour juger des objets sensibles, & qui nous environnent. Nous n'avons que des idées confuses, imparfaites & très-mal déterminées sur les objets intellectuels. C'est cependant de ces deux sources qu'émanent la physique, la philosophie & toutes les sciences. Est-il donc étonnant qu'après la plus constante étude, nous ne trouvions en elles qu'erreur, incertitude, faux jour, obscurité ? S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que nous ayons reçu de la nature une raison qui doit nous éclairer & nous guider ; avouons de bonne foi, qu'on a pris avec bien du succès d'étranges soins pour la rendre inutile. Les premières étincelles de son flambeau n'avoient pas encore pénétré dans notre esprit, qu'on l'avoit déjà

rempli du germe des idées qui néceſſairement devoient nous égarer pendant le reſte de la vie. Ces idées reçues dès le premiers momens de notre exiſtance, ont jetté dans notre entendement de profondes racines; elles ſe ſont, pour ainſi dire, identifiées avec nous. Et ſi notre philoſophie, nos principes, nos jugemens ſont fondés ſur ces fauſſes idées, ne faut-il pas que nos principes, nos jugemens, notre philoſophie ſoient tout auſſi faux qu'elles?

Nous donnons des noms aux corps, des qualités à la matière: mais quelles règles avons nous pour juger des objets ſenſibles? aucune; il n'en exiſte point; à moins qu'on ne donne ce nom à quelques idées diſparates, que des impreſſions étrangères ont indeſtructiblement liées dans notre eſprit, qui y demeureront unies, & qui ſeront dans la ſuite la règle

de nos jugemens & de nos décisions. L'âge, les passions, l'amour propre nous ont persuadés que malgré leur incompatibilité ces idées sont autant de principes infaillibles : c'est donc sur eux, c'est uniquement d'après eux que nous examinons, que nous définissons, que nous analysons la nature & les propriétés des objets matériels: examen vague, fausses définitions, analyse inexacte. C'est encore d'après ces principes trompeurs que, vains de nos premières connoissances, nous osons nous élancer du monde sensible, qui nous est inconnu, dans le monde intellectuel, région plus inintelligible pour nous que la progression, l'éclat & les effets de la lumière pour un aveugle de naissance. Ainsi trop animés par la soif insensée des nouvelles connoissances, nous quittons, pour ne plus y rentrer, la sphère très-bornée de nos lumiè-

res naturelles, & nous croyons nous élever à proportion que nous errons dans les eſpaces ténébreux, dans les déſerts immenſes des êtres intellectuels. Fatale ambition de connoitre ce qu'une obſcurité profonde dérobe à nos yeux, c'eſt à toi qu'il faut rapporter l'origine de la philoſophie; art cruel, ſcience pernicieuſe, qui aulieu d'éclairer les peuples, les a précipités dans un vaſte océan de préjugés, d'erreurs & de ſuperſtitions; ſuperſtitions qu'une philoſophie & plus vraie & plus pure s'éfforcera vainement dans la ſuite & de combattre & de détruire.

Ne pas ſe tromper, dit le Sage, c'eſt découvrir d'une manière claire, intime & convaincante la vérité d'une propoſition, la nature, la forme & les qualités d'un objet. Reconnoitre quelqu'autre manière de juger ſainement, c'eſt

marcher dans l'obscurité, c'est se jetter dans le torrent des illusions humaines. Mais, depuis que l'on cherche, a-t'on fait quelque découverte? existe-t'il quelque proposition dont la vérité soit universellement connue, irrévocablement fixée? On se perd dans la confusion & la variété des opinions des Philosophes sur toutes les parties de la physique & sur toutes les branches de la morale. Chacun d'eux s'est flatté d'avoir pris, comme l'a dit M. de Fontenelle, la nature sur le fait; chacun d'eux s'est flatté de lui avoir arraché ses secrets: toutefois, chacun la vûe sous des aspects différens; & de cette diversité d'opinions se sont formées ces sectes innombrables de Physiciens, de Philosophes, opposés les uns aux autres, & dont les combats, les disputes n'ont servi qu'à repandre l'incertitude sur la science même dont

ils ont prétendu connoitre les principes.

Toutes les cauſes de l'erreur, obſerve Locke, ſe réduiſent à quatre ; au défaut de preuves, au défaut de pénétration pour s'en ſervir, au défaut de volonté pour en faire uſage, aux fauſſes règles de probabilité. Examinez tous les ſiſtêmes, & vous verrez que ceux qui les ont inventés, comme ceux qui les ont ſuivis, ſe ſont toujours livrés, même ſans le ſçavoir, à ces quatre défauts, & qu'ils n'ont eu dans leurs déciſions ni preuves, ni pénétration, ni volonté, ni règles. Auſſi les mêmes queſtions agitées, diſcutées depuis tant de ſiècles, ſont-elles aujourd'hui tout auſſi neuves que la première fois qu'elles ont été propoſées. Comment auroit-on pu les décider, ou ſeulement les approfondir ? On a commencé par vouloir connoitre les objets ſenſibles, avant que de

sçavoir quel est en nous cet être intelligent qui juge & définit. Pleine ensuite des fausses notions que les sens lui avoient transmises, l'ame a voulu se replier sur elle-même, développer sa nature & le monde intellectuel auquel elle appartient ; & elle n'en a pu juger que d'après la fausseté des principes, l'incertitude des règles & l'imperfection des idées dont l'esprit subjugué par les sens, l'avoit obligée de se servir à l'égard des objets du monde matériel. Ainsi trop ambitieux d'acquérir des connoissances, l'homme est resté inconnu à lui même. En effet que sçait-il ?

CHAPITRE II.

Qu'eſt-ce que l'Ame?

C'Est une grande queſtion. Le premier qui la propoſa fut un audacieux qu'il falloit immoler à la gloire des ſçiences & à l'honneur de la philoſophie, dont il oſa montrer l'écueil. De toutes les connoiſſances c'eſt, ſi l'on veut, la plus ſublime que la métaphyſique : mais prenons garde qu'à force de beauté, de majeſté, d'élévation elle ne ſoit trop au-deſſus de notre intelligence, qui elle-même eſt ſi fort au-deſſus de nous. Rien ne me donne, je l'avoue, une plus grande idée de la raiſon humaine que les efforts qu'elle a faits pour déchirer le voile qui paroiſſoit devoir lui cacher éternellement les vérités métaphyſiques. Car le génie n'eut

il fait que soulever ce voile, en apparence impénètrable, ne seroit-ce pas beaucoup ? & n'est-il pas bien glorieux d'avoir *visiblement* observé ce qui par sa nature ne peut être ni vû, ni touché, ni compris ? C'est donc une sçience très belle, très-auguste que celle qui enseigne à concevoir l'être en général, & à définir sa nature ; à compter tous les points de l'imperceptible chaîne des vérités intellectuelles ; à corriger les perceptions des sens, qui ne peuvent en elles-mêmes être fausses, & qui ne sont que par les sens ; à découvrir la nature des substances immatérielles ; à s'élever au dessus des êtres créés ; à fixer, à circonscrire, s'il étoit possible, l'immensité de Dieu, ses attributs, son indivisibilité ; à définir, analyser, décomposer les choses purement spirituelles, c'est à-dire, sans parties, sans consistance, sans ma-

tiére : enfin, à juger des principes des ſçiences & des arts par abſtraction, & en les détachant des choſes matérielles.

Toutefois, quels avantages les hommes ont-ils retiré de la métaphyſique ? Les a-t'elle rendu plus ſages, plus ſçavans, plus heureux ? Suis-je plus éclairé pour avoir pénêtré dans la vaſte carière, qui de principe en principe s'eſt ouverte devant moi ? Que m'ont appris tant de grands hommes, tant d'Ecrivains, tant de Diſſertateurs, qui depuis plus de deux mille ans agitent les mêmes queſtions ? A m'égarer, à adopter, à rejetter, à careſſer, & à détruire tour-à-tour les opinions des autres & les fantômes de mon imagination ; à préférer la paix de l'ignorance aux vaines conjectures, à la confuſion & à l'incertitude d'une ſçience qui, malgré moi, me ramène ſans ceſſe à la matière que je ne connois pas, au-

lieu de me conduire à l'intelligence que je ne puis connoitre.

J'ai entendu dire que la métaphysique roule sur des objets qui n'ont rien de sensible, & qu'elle développe leur essence, leurs attributs & leur destination. J'ai senti qu'il étoit en moi un être immatériel qui pense, & qui raisonne. Je me suis cru intéressé à le connoitre; j'ai étudié, j'ai lû, j'ai pâli sur les livres: quel secours y ai-je trouvé? Quelles lumières ai-je acquises? J'ai appris que depuis Thalés le Milésien, qui voulut expliquer la nature des êtres intellectuels, & qui n'expliqua rien, jusqu'au Poëte & sçavant Mallebranche qui a tenté de pénêtrer dans les mêmes profondeurs, & qui souvent a pris l'effervescence de son imagination pour l'éclat de la vérité, personne encore n'a donné une définition exacte, une idée distincte de Dieu, de l'ame,

de l'eſprit, de l'inſtinct même, &c. Je me ſuis convaincu que l'homme qui croit voir & penſer, eſt tout auſſi aveugle à cet égard, & tout auſſi borné que la taupe & l'onagre.

Un Ecrivain, l'ornement de ce ſiécle, la gloire de la France, & qui fera l'admiration de la poſtérité, a propoſé, il y a un an, les mêmes queſtions qui furent tant de fois agitées dans le Portique, & qu'on ne décida jamais. Il s'eſt adreſſé aux Sçavans, aux Docteurs, aux Philoſophes & aux Littérateurs. Perſonne encore ne lui a répondu : car que répondre à de telles demandes ? Je voudrois, a-t'il dit, que quelqu'un me fit connoitre ce que c'eſt que l'ame humaine : je voudrois ſçavoir auſſi ce que c'eſt que l'ame des bêtes ; je déſirerois enſuite qu'on définit la végétation. Au-reſte, cet illuſtre Ecrivain a exigé des réponſes

exactes, & surtout intelligibles; il ne veut point des mots; il cherche des raisons: mais où les prendre? Ne le demandez pas aux Anciens; car très-certainement ils vous accableront de définitions vagues au lieu de vous répondre.

Serez-vous, en effet, bien instruit, bien satisfait quand Épicure, Dicéarque, Aristoxène vous auront dit que l'ame est une qualité inhérente à la matière, dépendante des sens, altérable comme eux, & condamnée irrévocablement à périr avec eux?

Serez-vous plus éclairé quand d'autres Philosophes plus raisonnables, il est vrai, mais tout aussi inintelligibles, vous auront appris que l'ame est une substance émanée du grand principe, ou du Tout, auquel il est prouvé qu'elle doit être réunie?

Mais qu'est-ce, direz-vous, que cette qualité? Qu'est-ce qu'une

une ſubſtance ſans étendue, ſans parties ? Comment eſt faite une émanation ? Qu'eſt-ce que ce principe ? Qu'eſt-ce que ce grand Tout ? *Hic murus aheneus eſto.*

C'étoit pourtant ainſi que s'exprimoient les Sages de la crédule antiquité : reſpectés, honnorés, admirés en raiſon de la profonde obſcurité de leur doctrine, que ne dirent-ils pas ? Suivant Thalés, l'ame n'eſt autre choſe qu'une nature ſe mouvant toujours en ſoi-même. Point du tout, s'écrioit Pythagore, l'ame eſt un nombre qui a le mouvement en ſoi. C'eſt, ajoutoit Platon, une ſubſtance ſe mouvant ſoi-même & par un nombre harmonique. Plus ſçavant & moins lumineux le *divin* Ariſtote ne voyoit dans l'ame que l'acte premier d'un corps organique, ayant vie en puiſſance (*potentialiter*). Dicéarque étoit tout glorieux quand il avoit prononcé que l'ame eſt

une harmonie & une concordance des quatre élémens. Que de folies publiées, reçues, accréditées, oubliées, & de nos jours rénouvellées ! Qu'on imagine, disoit Bayle, la proposition la plus fausse ou la plus ridicule, & je m'engage à prouver qu'elle a été jadis gravement défendue.

A mon avis, de tous les Philosophes, le plus sensé, dumoins par intervales, c'est Cicéron. Il est vrai néanmoins que, comme bien d'autres, il n'a pas de sentiment à lui. Je conviens aussi que Stoïcien, Sophiste & Épicurien tour-à-tour, tantôt il soutenoit publiquement, & devant le Sénat, que l'ame n'est qu'un mot, & que l'homme, quand il meurt, cesse entièrement d'être ; qu'il n'y a plus rien en lui, ni de lui, hors de lui, qui pense, ni qui souffre ; tantôt il reconnoissoit, il soutenoit, il défendoit la spiritualité de l'ame, & consé-

quemment ſon immortalité. C'eſt, diſoit-il, de la nature même des Dieux que nos ames ſont puiſées; c'eſt d'eux qu'elles ſont émanées. *A naturâ Deorum hauſtos animos & libatos habemus... humanus autem animus decerptus eſt mente divinâ.*

O! Cicéron, vous n'aviez plus qu'un pas à faire: il ne vous reſtoit, dis-je, qu'à remonter juſqu'à cette ſource d'où vous m'apprenez que les ames ſont émanées. O! Philoſophe vraiement reſpectable, ſi vous euſſiez été juſques là; quel obſtacle a pû vous arrêter? je ne vous demande point d'où ſortent les ames: je ſçais, tout comme vous, qu'elles viennent de Dieu: mais ditez-moi ce que c'eſt que Dieu, & comment ſe fait cette émanation?

C'eſt une choſe très-facile à expliquer, fort aiſée à comprendre, ont dit quelques Anciens, qui a-

vant Cicéron, ont parlé du mystère de l'émanation des ames, & de leur réunion à leur principe. Figurez-vous une bouteille remplie d'eau, & jettée sur l'Océan, où elle flotte jusqu'à ce qu'elle trouve un écueil contre lequel elle frappe & se brise: le contenant tombe au fond de la mer, le contenu se réunit à son tout, c'est-à-dire, à l'eau de l'Océan. Et voilà très-distinctement ce que c'est que l'émanation de l'ame & sa réunion au grand Tout. Car, qui ne voit que la liqueur renfermée dans ce vase, est l'ame humaine, le vaste Océan, le Tout, l'écueuil, la mort, le mêlange de la liqueur avec l'eau de la mer, la réunion de l'ame à Dieu.

Je serois fort embarrassé à décider quels ont été les plus insensés, ceux qui ont inventé cet apologue ridicule, ou ceux qui l'ont reçu comme une démonstration. Que m'importent ce vase, cet Océan & cet écueil? Est-ce

là ce que je vous demande ? Ai-je beſoin de vous pour ſçavoir que je vis, que je mourrai, que mon ame jouira de l'immortalité ? Laiſſez donc là votre bouteille, ou dites moi quelle eſt la nature de ce qu'il y a dedans. Voilà la queſtion ; eſt elle inexplicable ?

Point du tout, me répond, d'après Anaximène, Anacharſis & mille autres, un génie ſupérieur. Rien n'eſt ſi clair que l'eſſence de l'amé. C'eſt une forme ſubſiſtante par ſoi-même : ſa nature différe de ſa puiſſance : elle eſt trois, & puis ſix ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt d'abord végétative, ſenſitive, intellectuelle ; & enſuite trois fois végétative, c'eſt à-dire, nutritive, augmentative & générative : elle eſt en même tems individuellement, & pourtant ſéparément, ſpirituelle & corporelle ; ſpirituelle, quant à la mémoire des choſes ſpirituelles, & corporelle, quant à la

mémoire des choses corporelles. Enfin, pour qu'il ne reste absolument rien d'obscur, il faut ajouter que cette forme est immatérielle à l'égard de ses opérations, & matérielle à l'égard de l'être.

Cette définition est sans doute fort claire, puisqu'autrefois beaucoup de Philosophes l'ont préférée à toutes celles qu'on avoit données jusqu'alors. Je consens de bon cœur que ceux qu'elle satisfera la trouvent évidente ; qu'ils la regardent même, s'ils le jugent à propos, comme une des plus ingénieuses découvertes : pour moi qui la crois fausse, qu'on me permette de placer cette forme subsistante par soi, cette essence différente de sa puissance, &c., infiniment au-dessous de ces quidités, de ces cathégories, de ces universaux, & de tant d'autres rapsodies dont on ne parle tout au plus que pour prouver jusqu'à quel point les hommes ont déraisonné.

Mais de l'inutilité ou de la fauſſeté de tout ce qu'on a dit juſqu'a-préſent ſur cet objet, faut il doncen conclure qu'il eſt abſolument impoſſible de ſçavoir ce que c'eſt que l'ame? La conſéquence ſeroit trop deſeſpèrante pour les Métaphyſiciens. Je ne ſerois nullement étonné que l'on parvint un jour à définir intelligiblement les êtres immatériels : mais il n'y a, ce me ſemble, qu'un ſeul moyen pour arriver à cette découverte ; c'eſt d'oublier tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit, &, s'il ſe peut, tout ce qu'on a ſoi-même penſé à ce ſujet : c'eſt de conſulter enſuite le ſeul maitre en état de nous inſtruire & de nous éclairer : or, ce maitre, c'eſt l'ame ; car ſi elle ſe tait, qui pourra nous répondre ? C'eſt donc à l'ame, plutôt qu'aux Philoſophes de l'antiquité, qui ne l'ont point du tout, ou qui l'ont

mal interrogée, que je dois recourir ; non dans le feu de la dispute, ou distrait par l'éclat du jour, & frappé, malgré moi, par mille objets extérieurs ; mais comme on consultoit jadis l'oracle d'Amphiarius, ou celui de Faunus, dans l'obscurité de la nuit, dans le silence du sommeil ; lorsque moins occupée à obéir aux sens, moins agitée par les diverses passions qu'ils allument en elle, & tout entière à sa simplicité elle pense par elle-même ; lorsque livrée, pour ainsi dire, à ses propres notions, elle roule des idées qu'aucun objet étranger ne semble lui avoir données ; qu'elle forme des tableaux dont les modèles n'existent nulle part, & dont mes yeux n'ont jamais vû les traits. C'est dans l'incohérence même de ses pensées, c'est à travers la confusion & l'extrême bisarrerie de ces images, qu'appercevant l'essence

de mon ame, je crois pouvoir dire, humainement parlant (car je ſuis on ne peut pas plus éloigné de prétendre attaquer ici aucune des opinions, aucun des principes conſacrés par la religion) je crois, dis-je, pouvoir me dire: *l'ame n'eſt que la faculté de penſer.* Elle n'eſt autre choſe, euſſe-je dit à Athènes du tems de Thalés & de Platon, qui nés dans le ſein du paganiſme ne pouvoient avoir des idées diſtinctes des êtres intellectuels; & cette définition dépouillée de diſtinctions, de diviſions, d'expreſſions barbares, me peint toute la puiſſance de l'ame, ſon action, ou, ſi l'on veut, ſa réaction ſur les ſens, & toutes ſes opérations.

Cette opinion n'eſt pas nouvelle, m'eut-on ſans doute répondu: il y a longtems que ſon inſuffiſance a été démontrée. D'ailleurs, qu'entendez-vous par *faculté*? C'eſt vraiſemblablement une vertu ſecréte;

& dans ce cas votre définition n'exprime rien.

Je sçais, aurois-je dit alors, que je ne fais que répéter ce que mille autres ont écrit avant moi ; mais comm'eux, je ne surchargerai pas cette *faculté de penser* de longs raisonnemens; je ne la diviserai point en faculté supérieure & inférieure; je ne sçaurois appeller celle-ci instinct, & celle-là entendement & raison ; parcequ'indivisible par sa nature, l'ame ne peut avoir ni partie supérieure, ni partie inférieure. Par faculté je n'entends point une vertu secréte ; parceque toute vertu secréte n'exprime qu'une absurdité. Mais j'entends par ce mot un être subsistant indépendament de tout être créé ; un être qui n'est pas le mode d'un autre être, mais qui est le sujet de divers modes. Je conçois distinctement par cette faculté, un principe & des effets, une substance sans cesse agissante,

& des penſées, des volitions, des jugemens; & ces penſées, ces jugemens, ces volitions me repréſentent des opérations de ce principe, & les diverſes manières d'être de cette faculté. Or, ce qui eſt principe de diverſes opérations, peut-il ne pas être une faculté, une puiſſance indépendante?

Ce ne ſont là, m'eut-on pu dire encore, que des mots vuides de ſens: on ne vous demande point ſi l'on peut ſubſtituer à ces trois lettres *ame*, les expreſſions vagues & incompréhenſibles de *faculté*, de *principe*, de *ſubſtance*, ou d'*être ſubſiſtant indépendamment des êtres*. Voulez-vous donner à l'ame le nom de *faculté*? D'accord: mais dites-nous ce que c'eſt que cette *faculté*? Comment eſt-elle faite? La voit-on? Où ſe tient-elle?

Docteur, avant que de répondre à ces queſtions embaraſſantes, permettez-moi de vous demander

à mon tour, ce que c'est que la lumière ? C'est, dites-vous, un corps subtil, rapide, délié, qui éclaire, qui colore tous les corps, qui frape la rètine, & rend les objets visibles. Cette réponse est fort ingénieuse : mais, qu'est-ce que ce corps subtil, rapide & délié qui produit ces effets ? C'est une infinité de corpuscules qui s'échappent sans cesse du corps lumineux : ou, si vous l'aimez mieux, ce qui excite en nous la sensation de la lumière, vient de ce que le corps lumineux presse la matière éthérée qui est entre lui & nos yeux. Ce n'est pas là répondre : je demande ce que c'est que ces corps déliés, ou ces corpuscules qui sont dans le grand corps lumineux, & comment il se peut faire que celui-ci soit lumineux ? Je sçais par avance que vous me répondrez, que la lumière reçue & répandue sans cesse par ce corps lumineux, vient d'un cer-

tain mouvement de ſes parties, qui les oblige à pouſſer rapidement & à la ronde la matière ſubtile qui pénétre les pores de tous les corps tranſparens. Ajoutez encore, ſi vous le jugez à propos, que la lumière conſiſte dans l'écoulement d'une infinité d'atômes ignés, qui ſortent du ſoleil comme d'un grand foyer; ou dites qu'elle nous eſt tranſmiſe par une longue chaine de globules rangés comme autant de balons, l'un à la ſuite de l'autre, dont l'une des extrémités touche le ſoleil, & l'autre le fond de mes yeux. Tous ces raiſonnemens ſont ſuperflus: c'eſt s'écarter de la queſtion, & non la décider. Pourquoi le ſoleil eſt-il lumineux? qu'a-t'il en ſoi qui ſoit lumière? N'allez-vous pas me dire que c'eſt parcequ'il jette de toutes parts une petite flamme très-rare, compoſée d'une infinité d'atômes qui ſe preſſent les

uns les autres ? Mais ce n'est là que l'apparence d'une raison, & non une raison : car, comment se peut-il qu'une infinité d'atômes soient lumineux, parcequ'ils se pressent les uns les autres ? N'est-il pas vrai que ces atômes sont de petites parties de matière ? N'est-il pas vrai que quoique ces petites parties de matière se meuvent avec rapidité, leur mouvement, quelque rapide que vous le supposiez, n'est ni lumineux, ni obscur, ni profond, ni étendu ? Quel est donc ce principe qui donne la lumière au soleil, & qui n'est pas le mouvement ? Mais, c'est.... c'est.... c'est la Genèse qui nous apprend que Dieu a créé deux grands luminaires, le soleil pour le jour, la lune pour la nuit... Avouez donc, trop orgueilleux Docteur, que vous connoissez tout aussi peu l'essence de la lumière que la nature

de l'ame? Avouez que vous n'entendez guères ce que vous dites, quand après avoir formé quelque argument inepte, vous vous écriez d'un air & d'un ton de victoire; *cela eſt plus clair que le jour, plus évident que la lumière?* Vos diſſertations, vos preuves & vos conſéquences ſont donc bien ténébreuſes; car quoi de plus obſcur, quoi de plus difficile à découvrir, à définir que la cauſe du jour? Je dirai donc que la lumière eſt la *faculté d'éclairer*, comme j'ai dit que l'ame eſt la *faculté de penſer*, comme la *faculté de graviter* eſt eſſentielle à tous les corps créés.

Dans le nombre prodigieux de ſiſtêmes ſur l'ame qui diviſerent autrefois les Philoſophes de la Grèce, il y en eut un qui, ce me ſemble, mérita d'être conſervé, non qu'il fut moins chimérique, moins biſarre que les autres, mais parcequ'il étoit plus ſenſément

imaginé ; ce fut l'opinion de Platon, qui, sans adopter ni rejetter tout-à-fait les erreurs de Thales, ajoutoit, après avoir dit que l'ame est une substance se mouvant soi-même, que tout ce qui existe, tout ce qui a été, qui est & qui sera, n'a qu'une même cause ; que le premier effet général de cette cause universelle est le mouvement matériel, ame de la nature, & par qui tout se développe, se conserve, périt, paroit sous de nouvelles formes, pour périr, exister encore, & reparoître tour-à-tour.

Il est vrai que c'est le mouvement qui donne la pésanteur à la matière, qui d'elle-même n'est ni pésante, ni légère : il est vrai que le mouvement est le principe connu de la gravitation des corps : il est encore vrai que la végétation est un effet du mouvement, comme la génération & la vie des corps organisés sont produites &

conſervées par le mouvement : je conviens enfin que c'eſt au mouvement qu'il faut néceſſairement attribuer tous les phénomènes, & que, graces aux bornes de l'eſprit humain, tout eſt phénomène pour nous. Mais pourquoi chercher dans ce mouvement qui n'eſt que la cauſe ſeconde & générale de tout, le principe ou la nature de l'ame humaine, de ſes facultés, de ſes opérations ? Pourquoi les Philoſophes ſe ſont-ils arrêtés à ce mouvement matériel, pour y chercher la cauſe d'un être immatériel. N'eſt-ce pas parcequ'ils n'étoient point aſſez éclairés pour s'élever juſqu'au principe du mouvement. Or, ce principe eſt Dieu d'où les ames ſont émanées ; comme l'a entrevû Cicéron. Ainſi les hommes tomberont dans l'erreur toutes les fois qu'ils voudront analyſer les objets métaphyſiques.

Depuis longtems, par exemple,

on parle d'après M. Leibnitz, de *force d'inertie*. Mais s'entend-on quand on s'exprime ainsi? Toute force me représente de l'action & une résistance. L'*inertie* est une négation, une privation totale d'action, & conséquemment de propriétés. Or, comment se pourroit-il que ces deux modes opposés, incompatibles, la résistance & l'inertie résidassent dans le même sujet? La *force d'inertie* n'est qu'un mot, qui, comme une infinité d'autres, ne signifie rien par lui-même, & dont on est convenu faute d'en avoir trouvé de plus juste & de plus expressif. Il n'y a point dans la nature de corps qui soit dans un repos parfait; parce qu'il n'y a point de corps, ni de portion de matière, quelque petite qu'elle soit, qui ne tende vers le centre de gravitation. Cette tendance perpétuelle, inséparable des corps, est-elle cependant in-

hérente à la matière ? celle-ci a-t'elle par elle-même aucune ſorte de propriété. D'où lui vient cette gravitation ? Des parties conſtitutives, a-t'on dit, *ſubtiles*, ou élémentaires des corps, diſtinctes des parties qui compoſent les corps.

Mais ſi c'eſt le mouvement de ces parties conſtitutives qui produit la gravitation, & ſi cette gravitation, très-incompréhenſible, eſt aux corps ce que la penſée eſt à l'ame, la végétation aux plantes, la lumiere au jour ; n'eſt-ce pas également une cauſe inconnue, & que la raiſon humaine ne ſçauroit définir ?

Quand je dis donc que l'ame eſt la *faculté de penſer*, je ne puis entendre autre choſe, ſinon qu'unie au corps, elle a la puiſſance de ſe mouvoir, c'eſt-à-dire, de recevoir les images, les repréſentations des objets qui lui ſont préſentés par les ſens ; de combiner en-

suite, & par un effet nécessaire de cette même puissance, ces différens objets; de se les représenter par abstraction & intellectuellement.

Aureste, je suis très-éloigné de penser que cette faculté ne soit qu'un résultat de l'organisation, comme l'odeur est un résultat de l'arrangement des parties du corps d'où s'exhalent des corpuscules odorants : car il s'ensuivroit de là qu'un homme né muet, sourd, aveugle, sans bras, & les jambes percluses, seroit entiérement privé d'idées. Je dis seulement qu'un tel homme n'auroit que trés-peu d'idées; que même, si l'on veut, on ne s'appercevroit pas qu'il en eut; parceque celles qu'il se formeroit, il ne pourroit les représenter, les sens ne transmettant à son ame aucune image, aucune représentation : mais il auroit en lui le mouvement essentiel, qui ne

ſeroit ni celui de végétation, parcequ'il ne ſeroit point plante, ni celui de gravitation excluſivement, parcequ'il ſeroit homme; mais le mouvement de penſée, ou la faculté de diſtinguer ſon corps de l'être intellectuel qui l'animeroit.

Au fond, que s'enſuit-il de ces réflexions? la queſtion eſt-elle decidée? Jai cru entrevoir quelque définition raiſonnable: mais pour ſi peu que je la preſſe, je ſuis forcé de convenir qu'elle eſt tout auſſi gauche, tout auſſi incompréhenſible, que tout ce qu'on a dit ſur le même ſujet. Mais qu'eſt-ce donc que l'ame? je n'en ſçais rien, & je me tais.

CHAPITRE III.

Les Anciens étoient-ils plus sçavans que nos peres ? Nos peres étoient-ils plus ignorans que nous ?

ILs étoient bien absurdes dans leurs rêves philosophiques ces Sages de la Grèce, dont tant de gens encore admirent les délires. Qu'ont-ils donc fait de si sublime & de si merveilleux ? A l'exception du vertueux Socrate, qui n'a jamais écrit, & que le *divin* Platon fait si souvent déraisonner dans ses éloquens bavardages, que nous ont-ils appris de si utile & de si respectable ces hommes extraordinaires ? Des fables ridicules, des contes puériles, des erreurs plus frappantes les unes que les autres, & toutes cependant accré-

ditées à meſure qu'elles ont été répandues. A mon avis, Pythagore a été le moins déraiſonnable de ces génies ſupérieurs ; non que ſon monſtrueux ſiſtême me paroiſſe plus vrai que tout autre ; mais parceque c'eſt celui de tous qui approche le plus près de la vraiſemblance ; parcequ'il plait à la raiſon ; parcequ'il eſt aiſé, ſinon à démontrer, dumoins à ſoutenir par des apparences de preuve ; en un mot, parceque ce ſiſtême, quand il fut inventé, ne combattoit aucune opinion reçue, & qu'il n'étoit oppoſé directement à aucune ſorte de dogme, de culte, de croyance.

En effet, la tranſmigration des ames n'exclut ni leur immortalité, ni la doctrine d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ni rien de ce qu'il importe le plus aux hommes de toutes les nations & de tous les âges, de croire. Auſſi le

bon P. Tessier, moine sçavant, autant qu'il pouvoit l'être, soutint-il publiquement, à Béziers, vers la fin du dernier siécle, qu'il étoit très-probable que Pythagore & ses disciples eussent été tout autant de Religieux de l'ordre du Mont-Carmel. Il est vrai que cette thèse fut censurée à Rome, & déclarée scandaleuse, mal-sonnante, sentant l'héréſie, & condamnée par décret du 25 Janvier 1684. Mais moins docile à la censure des examinateurs Romains, qu'enchanté de l'idée du P. Tessier, M. Mayer, sans adopter entièrement cette opinion, ne crut pas non plus devoir la rejetter par déférence aux lumières de quelques esprits prévenus, inquiets, ou jaloux. Dans une énorme dissertation publiée sous ce titre : *utrum Pythagoras Judæus fuerit, an monachus Carmelita*, M. Mayer prouve qu'à la vérité il est douteux

que

que Pythagore ait été circoncis ; mais qu'il ſe pourroit bien qu'il a été Carme profès.

Quoiqu'il en ſoit, Juif, idolâtre, ou Religieux du Mont-Carmel, on dit que Pythagore, avant que de bâtir ſon ſiſtême de la métempſycoſe, conſulta les hommes les plus éclairés de la Grèce, & qu'enſuite il alla voyager en Egypte, en Phénicie, & ſurtout dans la Caldée, où il converſa avec les Mages qui étoient les Philoſophes du pays, quoiqu'alors la Caldée, ſi ſçavante autrefois, fut plongée dans la plus profonde ignorance. C'eſt à peu près comme ſi, de nos jours, un homme qui voudroit s'inſtruire des choſes les plus importantes à connoitre, commençoit par conſulter MM. de Voltaire, d'Alembert, Helvétius, Diderot, &c., & qu'il allât enſuite à Féz, à Maroc, à Tunis, à Alger conver-

ser avec les Pyrates qui sont les Philosophes de ces pays.

Cette visite de Pythagore aux Mages de la Caldée, pourroit aussi fournir un beau sujet de dissertation ; non pour sçavoir si les Mages que le Grec consulta, étoient de l'ordre du Mont-Carmel ; mais pour examiner si Pythagore avoit besoin de faire ce voyage pour créer son système de la transmigration des ames.

Quant à moi, qui ne crois que sur de fortes preuves, aux bévues & aux inconséquences que l'imbécilité des Ecrivains subalternes a toujours été dans l'usage d'attribuer aux grands hommes, je ne vois pas par quel motif Pythagore se seroit éloigné de sa patrie instruite, pour aller auprès des Mages chercher des lumières qu'ils étoient hors d'état de lui communiquer. D'ailleurs, falloit-il tant courir, tant voyager pour

concevoir le ſiſtême très-naturel, très-ſimple, de la tranſmigration des ames?

Les Grecs contemporains de ce Philoſophe, connoiſſoient tout ce qui avoit été penſé, écrit & dit de plus lumineux ſur l'ame humaine, depuis la création juſqu'à eux, comme on connoit aujourd'hui tout ce qui a été dit de moins obſcur ſur le même ſujet, depuis Pythagore juſqu'à nous. Alors donc, comme actuellement, il réſultoit de cette connoiſſance, que les hommes de tous les tems & de toutes les nations avoient eu toujours, à peu de choſe près, les mêmes idées, les mêmes défauts, les mêmes vices, le même fond de caractère; de même que les vautours ont conſtamment dévoré les colombes, de même que les loups ont toujours déchiré les agneaux, de même que les fleuves ont coulé, ſans interruption, de leur

source à leur embouchure. Or, de cette transmission constante, universelle, d'idées & de caractères, Pythagore concluoit, il faut pourtant l'avouer, avec quelque apparence de justesse, que puisque les ames de tous les siécles & de toutes les contrées se ressembloient si fort, il étoit très-vraisemblable que c'étoient les mêmes ames qui successivement animoient & quittoient les corps qui périssoient, & qui renaissoient tour-à-tour.

Cette conséquence conduit tout naturellement au sistême de la métempsycose, sistême, qu'on me permette de le dire, bien plus aisé à concevoir du tems de Pythagore, que celui d'une création perpétuelle d'ames, toujours neuves, mortelles, périssables, & toutes néanmoins exactement semblables à celles qui ont habité les corps qui ont péri.

Mais si l'ame, disoit-t'on, ne

fait que paſſer de l'individu qui meurt dans celui qui reçoit la vie, pourquoi conſervant ſes affections, ſes bonnes & mauvaiſes qualités, perd-elle tout-à-fait le ſouvenir de ſa premiére exiſtance ? pourquoi ne conſerve-t'elle plus aucune trace des impreſſions qu'elle a jadis reçues? Ces queſtions paroiſſoient ſi foibles à Pythagore, qu'il daignoit à peine y répondre. Qui ne voit, diſoit-il, que s'accrochant à de nouveaux organes, l'ame doit, ſans rien perdre de ſon eſſence primitive, recevoir de nouvelles modifications, comme la même cire reçoit ſucceſſivement mille différentes empreintes, quoique ſa ſubſtance reſte toujours la même. Eh ! d'où viendroit, ajoutoit'il, d'où viendroit, dans l'hypothéſe d'une création perpétuelle de nouvelles ames, cette ſuſceptibilité de prejugés ſi natu-

relle à tous les peuples ? d'ou viendroit cette difficulté tout aussi naturelle, que tous les hommes ont à découvrir la vérité, ce gout prédominant qu'ils ont tous pour l'erreur, & pour le même genre d'erreur ?

Mon dessein n'est pas d'examiner ici ces questions tant agitées & si peu éclaircies. Je laisse aux Docteurs Indiens, Mahométans, Persans, &c. à défendre, à force de cris & d'injures, la doctrine de Pythagore, ou, si l'on veut, ses folles visions. Je demanderai seulement d'où vient que depuis l'empire de la Chine, le plus vaste des gouvernemens, jusqu'à la République de St. Marin, toutes les nations ont eu leurs préjugés, leurs fables, leurs superstitions ? Je voudrois sçavoir ensuite qu'elle est la cause, ou morale, ou physique, de la ressemblance qu'il y a entre les superstitions de deux peuples qui ne se sont jamais com-

muniqués ? Si je pouvois m'aſſurer que comme les extrêmes ſe touchent, les ſuperſtitions tiennent aux vérités, je ſerois moins embarraſſé à trouver la raiſon de leur reſſemblance, de la rapidité de leur progrès, de la force & de la durée de leur autorité. Alors je conviendrois que tout, ainſi que bien des Philoſophes l'ont ſoutenu, que tout, dis-je, eſt très-bien dans ce meilleur des mondes ; que nos peres devoient être tout auſſi crédules que les Anciens ; qu'il y auroit en nous de la folie à nous croire plus éclairés que nos peres ; enfin, que ce ſeroit rendre aux hommes le plus cruel des ſervices que de détruire des erreurs qui ne ſont pas moins néceſſaires au bonheur de chacun d'eux, qu'elles ſont eſſentielles à la tranquilité générale & à la ſûreté des gouvernemens qui les ont adoptées.

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que la Superstition?

UN Observateur mal-adroit crut voir, dans le siécle dernier, de l'or germer dans des grains de raisin d'un vignoble Hongrois. Fier de sa découverte, il l'annonça à l'Europe sçavante, & l'Europe sçavante examina très-sérieusement comment il se pouvoit faire que des seps ordinaires distillassent de l'or. La question fut longtems discutée. Quelques-uns avouoient qu'ils ne comprenoient pas le méchanisme de cette production. Le plus grand nombre disoit que rien n'étoit plus simple que les opérations de la nature dans cet or végétal. Mais comme personne n'expliquoit distinctement ce méchanisme, on disputa beaucoup ; les Sçavans s'é-

chauffèrent, abandonnèrent la queſtion pour ſe dire des injures, revinrent à la propoſition, & ne pouvant s'accorder, retournèrent aux perſonnalités. Sur la fin de la diſpute, un homme qui n'étoit ni ſçavant, ni naturaliſte, ni phyſicien; un homme ſimple, & raiſonnable ſeulement, alla examiner cette production; il trouva que ce qu'on avoit pris pour une végétation nouvelle, n'étoit autre choſe que quelques ſables d'or que le vent détachoit d'une mine du voiſinage, & tranſportoit dans cette vigne. On dit auſſi de je ne ſçais quel Philoſophe Grec, qu'ayant mangé des figues qui avoient le goût du miel, il rêvoit profondement à la cauſe inconnue de ce phénomène, & qu'il entrevoyoit déjà une raiſon plauſible, lorſque ſon Eſclave lui dit qu'il étoit inutile de ſe creuſer la tête, & de chercher des cauſes

surnaturelles à un effet très-naturel ; que ce n'étoit point l'arbre qui avoit donné le goût du miel à ces figues ; mais que c'étoit le vase dans lequel elles avoient été servies, & qui auparavant avoit été rempli de miel.

Il en est à peu près de même de la plûpart des questions philosophiques ; elles roulent presque toutes sur des objets très-incertains, & qu'on admet comme existans & démontrés. A tout prendre, je crois qu'un peu de pyrrhonisme est plus raisonnable encore & plus philosophique qu'un excès de crédulité.

Avant donc que d'examiner les dangers ou les avantages de l'erreur & de la superstition, il seroit bon, à mon avis, de s'assurer s'il y a réellement des erreurs & des superstitions ? Quelques-uns trouveront cette proposition absurde : elle ne l'est cependant

pas. Il eſt vrai que l'on parle beaucoup des déſaſtres publics, des cataſtrophes effrayantes qu'ont entrainé les ſuperſtitions. Ce ſont, ne ceſſe-t'on de dire, les plus cruelles ennemies de l'eſpèce humaine : c'eſt contr'elles que les vrais Sages doivent ſe déchaîner ; ce ſont elles qu'ils combattent ; c'eſt contr'elles qu'ils luttent, & que trop ſouvent ils échouent. Voilà ſans doute de généreux projets, des vues reſpectables, de glorieuſes chûtes : mais eſt-on bien d'accord ſur le point principal de cette grande queſtion ? Il eſt conſtant qu'il y a des erreurs ; mais n'en eſt-ce pas une auſſi que de donner à certaines opinions, à certaines coutumes, à certains uſages les noms de ſuperſtition, de préjugés, &c. ?

Qu'eſt-ce en effet, que la ſuperſtition ? C'eſt, ſi je ne me trompe, un culte de religion minuti-

eux, bizarre, mal dirigé, mal ordonné, rempli d'une infinité de préjugés. Or, tout homme guidé par la saine raison ne peut-il pas décider que tel ou tel culte, s'il est bisarre ou sanguinaire, quand même on le croiroit fondé sur le desir de rendre hommage à Dieu; tout homme raisonnable, dis-je, ne peut-il pas décider qu'un tel culte, quoique publiquement réçu, généralement adopté, est faux, vain, ou mal dirigé? Colomb trouva les temples du Méxique inondés du sang des hommes. Ce culte étoit affreux sans doute: cependant tel étoit l'aveuglement des sauvages Méxicains, qu'ils eussent cru manquer à la divinité, s'ils eussent renoncé à ces cruels sacrifices. Quel d'entr'eux eut osé élever sa voix en faveur de l'humanité? Quel d'entr'eux eut donné le nom d'usage impie à ces fêtes sacrilèges? Ils étoient tous féroces

à force d'ignorance, comme leur culte étoit horrible à force de barbarie. Eh! pouvoient-ils le croire ſaint, auguſte, dirigé par la divinité ? Non très-certainement : auſſi ne peut-on pas dire que, quoiqu'ils euſſent une très-fauſſe opinion de Dieu, les Méxicains fuſſent ſuperſtitieux ; ils étoient ſanguinaires, impies, farouchement ſtupides. C'étoient des frénétiques qu'il falloit adoucir en les éclairant, & non les exterminer pour les convaincre, comme l'a obſervé l'Hiſtorien de la conquête du Méxique (Garcilaſſo de la Véga).

Mais ce n'eſt point encore de ces déteſtables cultes que je me ſuis propoſé de parler. Je veux plutôt examiner ſi je dois condamner, ou reſpecter ces ſuperſtitions biſarres, ces préjugés populaires qui me paroiſſent inſenſés, & qui tiennent, ce me ſemble, beaucoup moins à aucune eſ-

pèce de culte raisonnable, qu'à la grossiereté des mœurs & à l'imbécilité de ceux qui les adoptent. La difficulté pour le peuple consiste à séparer ces préjugés qu'il faut mépriser des opinions & des dogmes qui doivent être respectés. Les uns regardent tous les usages reçus & toutes les cérèmonies sagement établies comme autant de superstitions folles & deshonnorantes; tandisque les autres sont pénêtrés de vénération pour des coutumes minutieuses, des usages ridicules, des sentimens absurdes. Les uns ou les autres se trompent: quels sont ceux qui sont dans l'erreur? Dira-t'on que ce sont ceux qui s'éloignent de l'opinion générale? Mais quoi de plus général que les préjugés populaires?

Consultons les Chinois, les Tartares, les Samoyèdes: ou sans aller si loin, consultons ceux de

nos Voiſins qui diffèrent de nous par leurs mœurs, leurs uſages, leur caractère. Tout ce qui nous paroit bien dirigé, bien ordonné, ne leur paroit il pas bizarre, puérile? Ne faiſons-nous pas ſur eux la même impreſſion que font ſur nous les préjugés, reçus jadis par la nation entière, décrédités & reſtraints maintenant à cette claſſe qui n'eſt peut-être ni la plus folle, ni la moins éclairée, que nous nommons la populace.

Qui m'apprendra donc ce que c'eſt que la ſuperſtition & les préjugés populaires? Qui me fera connoitre les opinions que je dois regarder comme ſuperſtitieuſes? Il faut tout croire aveuglément, diſoit d'un ton gravement ridicule, le perfide Anitus au vertueux Socrate. O Anitus, lui répondoit le Sage, tu n'as ſur ma penſée aucune autorité: tu peux tromper les têtes foibles, mais

tu n'étendras pas sur mes yeux le voile de l'ignorance qui couvre tes pareils. Que veux-tu que je croye, orgueilleux Précepteur, disoit autrefois Atticus, dans ses jardins de Céphise, au Sacrificateur d'Ephèse ? Pourquoi veux-tu me contraindre à adopter tes enchanteurs, tes fables, tes phantômes ? Ou laisse moi douter, ou montre moi dumoins, si tu veux me persuader, un magicien, un Dieu, une Déesse ; fais que je voye un spectre ; prouve moi que cette statue de Diane, ou d'Apollon, si grossièrement sculptée, a opéré ces grandes choses, dont toi & tes semblables vous faites payer si chèrement l'incroyable récit.

Quelle folie, disoient aux mêmes Sages bien des Sçavans, qui, dans leurs éloquens ouvrages prenoient fastueusement & le titre & le ton d'Instructeurs de l'univers ; quelle folie à toi d'écouter ces im-

poſteurs ! Laiſſe la multitude s'enyvrer de tant de chimères. Ils riroient trop eux-mêmes de ta ſimplicité. Abandonne les à leur délire ; approche & vois : conſulte la ſageſſe & nous ; lis nos ouvrages, & tu ſeras convaincu qu'il n'y a rien de vrai que ce que les yeux voyent diſtinctement, ce que les oreilles entendent ſans confuſion, ce que la raiſon conçoit ſans nuages, ce que l'eſprit approuve ſans héſiter.

Mais vous, ſublimes Dictateurs ! vous qui brillés de mille découvertes ; vous qui, moins impérieux, moins vains & moins tranchans dans vos déciſions, mériteriés les éloges que vous vous prodiguez ſi libéralement ; qui êtes vous pour que je doive m'en rapporter aveuglement à vos aſſertions ? Quelles ſont vos autorités ? quelle eſt la baſe de vos dogmes ? quelle eſt votre miſſion ? Vous êtes, dites-

vous, des Sages très-instruits; vous n'aspirés qu'à la gloire d'éclairer l'humanité. Mais ceux qui m'ont appris le contraire de ce que vous me dites, étoient aussi des Sages; ils étoient instruits autant que vous; ils avoient, comme vous, des mœurs, des talens, du génie. Pourquoi donc leurs principes, pourquoi leurs conséquences, pourquoi leurs raisonnemens diffèrent-ils si fort de vos principes, de vos raisonnemens & de vos conséquences? Eux, où vous êtes dans l'erreur; eux, où vous, me trompez. Accablante incertitude, & qui ne sert qu'à creuser l'abime où la funeste envie de sçavoir m'a précipité!

Mais il est au dedans de moi un guide supérieur à tous les discours des hommes. Le ciel, pour mon bonheur, m'a doué d'une lumière intérieure, qui toujours ranimée par la bienfaisante nature,

me conduira ſans erreur à travers l'obſcurité des doutes. C'eſt elle que je conſulte, loin des livres, des Rhéteurs, & de toute ſociété. C'eſt elle, c'eſt cette lumière naturelle qui m'apprend à douter ſans tourment, à péſer ſans partialité, à conclure ſans audace. C'eſt elle qui m'enſeigne que s'il y a de l'imbécilité à tout admettre, il y a auſſi de la folie à nier tout; que le vrai Sage, c'eſt-à-dire, celui qui toujours enflammé par l'amour de la vérité, á le courage de penſer au milieu des hommes qui ne penſent point, s'éclaire, & ne rejette, ou n'admet qu'après un examen réfléchi des faits, des recits & des preuves. Lui ſeul connoit avec juſteſſe, & juge ſans prévention; tandis que l'abſurdité apparente des choſes eſt pour les uns une infaillible démonſtration de leur impoſſibilité, & pour les autres, une preuve aſſurée de leur exiſtance:

car, c'est là communément le caractère distinctif des foibles & de la multitude. J'en appelle à tous ceux qui ont étudié le peuple; ils sçavent que plus les circonstances d'un fait sont extraordinaires, & plus le peuple les adopte avec avidité. Aussi ne suis je point du tout étonné de l'extrême facilité que l'on a eue autrefois, & que bien des gens ont encore, à croire les prodiges que la plûpart des Historiens de l'antiquité ont eu soin de raconter. Je serois trop injuste, si je faisois un crime à Hérodote, à Tite-Live &c, de cette énorme quantité de fables qu'ils ont entassées dans leurs recueils de mensonges historiques.

Si ces Ecrivains ont été assez simples pour être persuadés de la certitude des événemens qu'ils ont rapportés, ils n'ont fait que rendre hommage à la vérité, telle qu'ils la voyoient. Si au contraire ils ont

été les inventeurs des contes qu'ils nous ont tranſmis, ils me paroiſſent excuſables encore d'avoir voulu, par un charlataniſme pardonnable à tout Ecrivain qui veut ſe diſtinguer, en impoſer à la poſtérité. Ils ont jugé de nous d'après leurs peres; ils en ont jugé d'après leurs contemporains, & ils ne ſe ſont pas trompés. En effet, dans tous les tems & dans tous les pays, les hommes réunis en ſociété, ont, au fond, toujours été les mêmes, c'eſt-à-dire, tels à peu près qu'Ariſtophane repréſente le peuple Athènien dans une de ſes comédies, où il l'introduit ſous la forme d'un bonhomme vieux & crédule, qui ne ſe défie de rien, qui ne doute de rien, qui délire ſur les événemens les plus ſimples, & qui n'exige pas même qu'on ſauve en ſa faveur les apparences de l'abſurdité.

Il eſt vrai que dans tel ou tel

Gouvernement on trouvera peut-être, comme à Athènes, quelques Sages qui douteront, qui raisonneront, & qui même si on les presse, auront la force de nier: mais cette imperceptible portion de la société, que pourra-t'elle contre la multitude? Quatre ou cinq Penseurs oseront-ils lutter contre des millions d'automates parlans? S'ils se hazardent à élever la voix en faveur de la vérité, qu'ils s'attendent aux plaintes, aux clameurs, aux accusations. Ils seront trop heureux si la foule indignée veut bien se contenter de leur donner les noms d'impies, d'esprits-forts, d'incrédules, en un mot, de philosophes.

Il est bien dangereux de penser hautement, & d'entreprendre de détruire des erreurs adoptées. Malheur à quiconque plus zélé que prudent, plus attaché, à la vérité qu'ami de son pro-

pre repos, oſe d'une main hardie renverſer les idoles que l'impoſture a érigées, & que les préjugés populaires adoptent! Valère Maxime nous apprend qu'Aulus Gabinius, le plus vil & le plus ſcélérat des Romains, fouloit impunément & ravageoit l'Egypte, que le Sénat & le peuple lui avoient ordonné de défendre contre l'avidité des Arabes. Les Egyptiens gémiſſoient ſous le joug, & n'oſoient le briſer. Gabinius entreprit de retablir Auletes ſur le trône, d'où ſes crimes & l'indignation publique l'avoient forcé de deſcendre. Il réuſſit; Ptolomée reprit le ſceptre, & les Egyptiens obéirent au tyran qu'ils avoient exilé. Couvert du ſang de ſa fille qu'il avoit égorgée, de celui de ſon gendre qu'il avoit immolé, Ptolomée, l'objet de la haine & de l'exécration de ſes peuples, regnoit paiſiblement à l'ombre de la crainte qu'inſpiroit

le féroce Gabinius. Mais un jour, un soldat Romain tua publiquement, & par mégarde, un chat. Les Egyptiens qui sans se plaindre, sans oser murmurer, avoient souffert tout ce que le despotisme a de plus revoltant, l'injustice, de plus dur, la cruauté, de plus atroce, ne purent pas supporter ce dernier outrage. La mort d'un chat fut le signal de leur revolte: l'indignation, la rage s'emparèrent de tous les cœurs; ils coururent en foule au palais de Ptolomée, qu'ils poignardèrent, non à cause de ses crimes, mais pour venger la mort d'un animal, qu'ils regardoient comme le Dieu tutélaire du pays. Je conviens que les Egyptiens étoient des insensés; mais qu'on convienne aussi que leur vénération pour un animal domestique qui leur étoit utile, n'étoit pas plus stupide que le respect de la plûpart des superstitieux pour les Idoles,

Idoles, ou qu'ils ſe ſont forgées, ou dont ils croyent l'exiſtence, d'après les imbéciles autorités qui ont accrédité ces objets mépriſables de crainte & de terreur.

CHAPITRE V.

De l'Aſtrologie judiciaire.

L'Heureux tems, la brillante époque pour la gloire des aſtres que ces jours ténèbreux des 14e. & 15e. ſiécles ! Avec quelle impatience le public attendoit, avec quelle terreur il écoutoit les prédictions annoncées de la part des ſignes céleſtes ! Que j'aime à me repréſenter l'étonnement, l'inquiétude & la vénération de nos peres, quand ils liſoient à leurs familles effrayées les délires aſtrologiques des Mathieu Lansberg de leur âge ! Que ſont-elles deve-

nues ces promesses, ces menaces? elles se sont évanouies; on ne lit plus dans l'avenir. Elles ont disparu ces étonnantes prophéties à la clarté des sçiences & des arts. Mais encore, quels biens, quels avantages nous ont dédommagés de cette perte irréparable? Nous nous sommes civilisés, dit-on; nous avons étendu la sphère de nos connoissances. Eh! qu'est-ce que ces connoissances auprès de tant de présages flatteurs, auprès de tant de craintes, de troubles d'allarmes, de terreurs? nous sommes plus sçavans? Comment pourrions-nous l'être, quand l'empire de l'astrologie judiciaire est tombé en décadence; quand on en est venu au point de regarder comme des insensés, ou tout au moins comme des imposteurs, les Astrologues, ces mêmes Astrologues si puissans autrefois, reçus, accueillis, consultés avec tant de respect dans les palais des Rois? Où

ſont-ils aujourd'hui ces interprêtes du deſtin ? On ſuit péniblement la courſe des planêtes ; on prévoit tout au plus quelques indifférentes éclipſes ; on fixe, on détérmine les mouvemens des tourbillons : mais pour nous déſormais, diſent les partiſans de l'aſtrologie judiciaire, & dont j'emprunte le langage ; mais pour nous déſormais

Le ciel n'eſt plus un livre où la terre étonnée
Liſe en lettres de feu l'hiſtoire de l'année.

Quelques nations iſolées dans les extrémités du Nord ; quelques peuples, heureuſement pour eux, ſéparés de nous par des mers & des déſerts immenſes, l'ont conſervé cet art divin. Et nous, Européans polis & philoſophes, il ne nous reſte plus que le régrèt de l'avoir méconnue, mépriſée, anéantie cette ſçience admirable ; trop heureux ſi nous euſſions en même tems perdu le goût indeſtructible que tous les hommes ont

pour elle, ce penchant indomptable qui nous porte sans cesse à percer dans l'avenir !

Que des opinions frivoles, continuent-ils, que des sistêmes hazardés passent & tombent dans l'oubli, presqu'aussitôt qu'ils sont créés; rien n'est plus naturel. Ces opinions fussent-elles fondées; ces sistêmes fussent-ils démontrés; de quel droit un homme seul, ou tout au plus quelques Sages conjurés, prétendroient-ils avoir trouvé la vérité? Eh quand ils l'auroient découverte, seroit-ce assez pour forcer tous les hommes à la recevoir? Y a-t'il quelque loi qui m'oblige de déférer au sentiment d'autrui?

Qu'ils se détruisent donc, & qu'ils s'anéantissent tous ces inutiles sistêmes, il importe très-peu. Mais l'art le plus auguste; mais la plus belle, la plus sûre, la plus sublime des sçiences; celle que toutes les nations ont honnorée, qui a fleuri avec tant d'éclat, & ré-

gné avec tant d'empire dans tous les tems, & preſque depuis la création juſqu'à nos jours, comment ſe peut-il faire que nous la mépriſions, que nous la regardions comme une ſçience vaine, pernicieuſe, menſongère ? Qui ſommes-nous pour lutter ſeuls contre les ſentimens & la conviction de tous les hommes réunis? Qu'eſt-ce que notre ſiécle, comparé à tous les ſiécles qui ſont paſſés, & à tous ceux qui doivent s'écouler ? Qu'eſt ce que l'Angleterre & la France comparées au reſte de la terre ?

En effet, par tout ailleurs je vois l'aſtrologie cultivée, floriſſante, gouverner deſpotiquement les peuples & les Souverains, les flatter par d'heureux préſages, ou les glacer d'effroi par d'accablantes prédictions. Et nous, enorgueillis de je ne ſçais quelle philoſophie, nous rougiſſons de la crédulité de nos prédéceſſeurs ; ſeuls nous oſons

résister aux preuves démontrées de l'influence des astres, & à l'infaillibilité des oracles qui résultent visiblement de la situation des planètes, & de leurs différens aspects?

S'il étoit vrai cependant que l'astrologie n'eut pas, comme on l'a presque toujours cru, le pouvoir d'annoncer les événemens moraux, avant qu'ils arrivent, de prévoir, & de déterminer des faits qui dépendront du hazard des circonstances, de la volonté toujours libre des hommes, du concours & de la combinaison des actions humaines; s'il étoit vrai qu'emportés par leur tourbillon, & ne pouvant conséquemment régler leur propre course, les astres ne pussent pas non plus diriger notre globe, & tout ce qui s'y passe; pourquoi dans tous les tems auroit-on consulté le ciel? Pourquoi auroit-on cru y lire l'avenir? Quelle seroit la cause de cette erreur,

commune à tous les hommes, à tous les peuples? Il y a mille ans que les Chinois ignoroient qu'en Europe, ou dans toute autre région, on lut dans les planêtes l'hiſtoire des événemens futurs; ils ne ſçavoient pas même ſi l'Europe exiſtoit. Les peuples d'Amérique, avant l'arrivée fatale de Chriſtophe Colomb, croioient être les ſeuls habitans de la terre; & cependant ils n'entreprenoient rien, qu'auparavant ils n'euſſent interrogé les aſtres; chez eux, comme partout ailleurs, les éclipſes les plus légères répandoient la terreur & la conſternation; ils avoient élevé des temples au Soleil, pere de leurs Incas. Qui leur avoit appris à chercher dans l'aſpect des planêtes la deſtinée de l'empire? La même voix ſans doute qui jadis l'avoit apris aux Perſes, aux Arabes, à toutes les nations.

L'aſtrologie judiciaire n'eut-elle

en sa faveur que son ancienneté ; ce seroit déjà, ce me semble, sinon une preuve assurée, dumoins une bien forte présomption de sa certitude. Mais si à cette antiquité elle réunit encore le goût & la vénération de tous les peuples, le respect, la confiance & la docilité de tout ce que la terre a produit de grands hommes ; si, malgré le mépris où elle est tombée en Europe, elle conserve ailleurs & son premier éclat & son antique autorité : enfin, si à juger des révolutions futures par les événemens passés, il est probable que dans les pays mêmes d'où on l'a si honteusement bannie, elle sera reçue encore, plus puissante & plus accréditée que ne l'a été avant sa décadence ; pourquoi céderois-je au torrent des opinions nouvelles ? Pourquoi foible, & trop facile à me laisser persuader, irois-je sacrifier une si belle sçience à quel-

ques argumens, forts à la vérité, mais peut-être fondés ſur des préjugés & ſur des erreurs qui paſſeront, de même que ſe ſont éclipſées tant d'autres opinions qu'on regarda pendant quelques années, comme d'utiles découvertes, des vérités indeſtructibles, lequelles pourtant ſe ſont évanouies pour ne plus reparoitre.

Chaque ſiécle a, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ſon eſprit, ſon génie, ſon caractère & ſa philoſophie; tout cela eſt détruit par l'eſprit, le génie & la philoſophie du ſiécle qui ſuccéde. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoiſſances vraiement eſſentielles, qui reſtent immuables; & la premiére, la plus conſtamment étudiée, la plus généralement reſpectée de ces ſçiences, n'eſt-ce pas l'aſtrologie judiciaire? Partout je vois ſon empire établi; &, quelques efforts que je faſſe, je ne puis nulle

part découvrir son origine : elle se perd dans l'obscurité des tems.

Quel fut celui qui le premier se flatta de trouver dans la rapidité de ces globes de feu, qui roulent sur nos têtes, la prédiction des plus grands comme des plus petits événemens qui se passoient sur la terre ? A qui sommes-nous redevables des élémens de cette connoissance ? On a fait bien des recherches à ce sujet ; on a supposé bien des faits, on a imaginé bien des conjectures, on a multiplié les systêmes & les raisonnemens : mais qu'a-t'on découvert ? Ce qu'on sçavoit déjà ; c'est-à-dire, que du fond de la Caldée, où elle fleurissoit longtems avant les siécles héroïques, l'astrologie a répandu l'éclat de sa lumière, tantôt successivement, & tantôt, dans le méme tems, en Egypte, en Arabie, dans la Grèce, à Rome, dans la Chine, en Amérique, dans les

Indes ; que la terre, en un mot, s'eſt preſque toujours éclairée, ou comme on le croit, égarée à la lueur de ſon flambeau. Eh ! l'on voudroit après un regne ſi long & ſi brillant, que cette connoiſſance fut trompeuſe, incertaine, fauſſe, ſuperſtitieuſe ? quels hommes, ſi celà étoit, quels grands hommes elle auroit égarés !

J'ai lû dans les régitres du ciel tout ce qui doit vous arriver, à vous & à vos fils, diſoit à ſes timides enfans le crédule Belus, Prince de Babylone. Alors, comme depuis, on liſoit donc dans les ſignes céleſtes ? Alors, comme depuis, chaque planête dominoit inconteſtablement ſur le département qu'elle s'étoit fixé ? Alors, omme depuis, Saturne, par exemple, verſoit viſiblement ſes influences ſur les étangs, les cloaques, les cimetières, les vieillards, la ratte, le tanné, le noir, l'aigre,

&c. Mais pourquoi repéter ce que personne n'ignore: pourquoi m'arrêter aux principes de cette connoissance ? J'aime bien mieux repondre à ceux qui disent, qui soutiennent que l'astrologie n'à pû avoir quelque autorité, tout au plus que sur les têtes foibles, sur quelques hommes ignorans, & sur la populace, toujours disposée à croire ce qu'elle n'entend pas, & toujours prête à s'entêter du merveilleux.

Pline n'étoit rien moins qu'ignorant & crédule ; cependant il assure, d'après de grandes recherches, que ce n'est point du tout une chose indifférente que l'influence des astres & leur domination sur les objets terrestres. Il s'éléva, sous l'empire de Claude, un essain d'imposteurs, qui osant usurper le nom d'Astrologues, remplirent Rome de fausses prédictions ; leurs erreurs & leurs fourbe-

ries firent tort aux vrais Sçavans. Sénèque fatigué de l'abſurdité des prophéties annoncées, feignit dans ſa harangue ſur la mort de Claude, d'avoir vu Mercure conjurant la Parque de vouloir bien permettre aux Aſtrologues de dire enfin la vérité; preuve très-convaincante qu'alors ce n'étoit point ſur le compte de l'aſtrologie, mais ſur celui des Aſtrologues qu'on mettoit la fauſſeté des prédictions annoncées.

Dira-t'on que Pompée, que Craſſus, que Céſar furent des hommes foibles? qui ne ſçait cependant que ces illuſtres Romains n'ont jamais rien entrepris ſans avoir conſulté les planêtes & les étoiles? Je ne finirois pas ſi par des faits connus, des rècits autentiques, je voulois peindre ici la gloire de l'aſtrologie dans la ſçavante antiquité, ſon éclat & ſa puiſſance à la cour des Rois de Ba-

bylone, dans les palais des Monarques d'Egypte, dans les écoles les plus célèbres d'Athènes & de Rome.

Pour se former une idée de l'autorité sans bornes qu'eut jadis cette connoissance, il suffit de connoître le pouvoir presque illimité qu'elle conserve encore dans la plûpart des cours asiatiques : c'est là qu'on voit les Rois s'humilier devant leurs Astrologues ; c'est là qu'on voit des armées impatientes de combattre, attendre que leurs Devins ayent déterminé de la part du Zodiaque, le moment favorable pour engager le combat. Rien ne se fait ici, dit le Voyageur Tavernier, dans sa rélation d'Ispahan, rien ne se fait ici que de l'avis des Astrologues ; ils sont & plus puissans & plus redoutés que le Roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas, qu'il consulte sans cesse, & qui sans cesse l'avertissent de la

bonne & de la mauvaiſe heure, des tems où il peut ſortir, ſe promener, de ceux où il doit ſe renfermer dans ſon palais, ſe purger, ſe revêtir de ſes habits royaux, prendre ou quitter le ſceptre &c. Ils ſont ſi reſpectés dans cette cour, l'une des plus brillantes de la terre, que le Roi Cha-Sephi, accablé depuis pluſieurs années d'infirmités, & ne pouvant recouvrer la ſanté, les Médecins après avoir épuiſé les reſſources de leur art, jugerent que le Roi n'étoit tombé dans cet état de dépériſſément, que par la faute des Aſtrologues, qui par trop de précipitation, avoient mal pris l'heure à laquelle il eut dû être élevé ſur le trône. Les Aſtrologues reconnurent leur erreur : ils s'aſſemblèrent de nouveau avec les Médecins, chercherent dans le ciel la véritable heure propice, ne manquerent pas de la trouver ; &

la cérémonie du couronnement fut renouvellée, à la grande satisfaction de Cha-Sephi, qui mourut quelques jours après.

Il en est de même à la Chine où l'Empereur, quoique très-despotique, n'ose pourtant rien entreprendre sans avoir consulté son thême natal. Son attention à cet égard est si grande; ou, pour mieux dire, si superstitieuse, qu'il envoie toutes les nuits quatre Astrolgues sur une montagne élevée, près des murs de Pekin: ils y vont contempler les astres, & reviennent ensuite expliquer tous les matins à l'Empereur les décrets des corps célestes, & les évènemens qu'ont annoncés leurs mouvemens divers. La vénération des Japonois pour l'astrologie est plus profonde encore; chez eux, personne n'oseroit construire un édifice, avant que d'avoir interrogé quelque habile Astrologue sur la durée du nouveau

bâtiment : il y en a même qui ſur la reponſe des aſtres, ſe dévouent & ſe tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maiſon.

Telle eſt la ſuperſtition qui regne, & qui ſouvent amène d'affreuſes révolutions dans les Indes orientales ; & tel étoit auſſi l'entêtement de nos ayeux pour les erreurs de l'aſtrologie judiciaire.

Que les Romains accoutumés à chercher leur deſtinée dans les entrailles d'un taureau, ayent cru lire dans les ſignes céleſtes les événemens futurs, il n'y a là, ce me ſemble, rien d'extraordinaire. Que ce penchant irréſiſtible, cette curioſité inſatiable que tous les hommes ont de pénétrer dans l'avenir, aient changé en art ſuperſtieux une ſcience utile ; qu'après que des hommes ſçavans, ou ambitieux de l'être, ont étudié les mouvemens des cieux, & qu'ils

sont parvenus à découvrir les causes, & à fixer les tems de quelques phénomènes, des imposteurs ayent persuadé à l'aveugle multitude que la science des astres apprend évidemment ce qui est, ce qui a été, comme ce qui doit être; que malgré son absurdité, cette grossière fourbérie ait ébloui les ignorans; qu'alors quelques esprits supérieurs n'ayent pû résister à l'attrait du merveilleux, & qu'ils se soient laissé subjuguer par l'empire qu'eut toujours sur l'humanité toute science occulte & incompréhensible; qu'Origène lui même, Pline, Plotin, & le grand Marc-Aurelle; que Tibére, César, Tacite, Tite-Live &c, ayent de bonne foi régardé les cieux comme un livre où l'histoire du monde est écrite, & où l'arrangement des étoiles tient lieu de lettres & d'écriture; ce système pouvoit-il leur paroître plus vain plus

inſenſé que la ſçience des augures, & tant d'autres erreurs conſacrées par une religion ſuperſtitieuſe au delà de toute extravagance, minutieuſe juſqu'à la ſtupidité ? Mais que nos bons ayeux, corrigés, éclairés par les erreurs & les fautes de leurs prédéceſſeurs, ayent cru aux mêmes chimères ; que leurs ſuperſtitions pour les aſtres, leur ſoumiſſion à l'influence des planètes, leur docilité aux fourberies des Aſtrologues, ayent été pouſſées juſqu'au plus haut dégré d'effervescence & de délire; voilà ce qui me prouve & l'extrême foibleſſe de la raiſon humaine, & l'inutilité des efforts réunis des Sages, pour détruire à jamais l'autorité des préjugés populaires, qui une fois accrédités, ne peuvent tout au plus qu'être reſtraints, mais jamais anéantis dans les pays où ils ont été reçus.

De toutes les religions le chriſ-

tianisme est sans doute la plus incompatible avec l'astrologie judiciaire, & celle qui démontre avec le plus de force & d'évidence la fausseté de cette sçience. Toutefois qui ne sçait avec quelle fureur l'astrologie a dégradé nos peres, avec quelle avidité ils ont reçu & étudié ses principes, avec quelle docilité ils ont écouté les oracles, les prédictions, les prophéties des fourbes qui ont abusé de leur crédulité? Il n'y a pas plus de deux siécles qu'on n'entendoit parler que d'horoscopes, de présages, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, & dans l'Europe entière. Les astres faisoient tout, ils décidoient de tout; ils annonçoient la guerre, ils prédisoient la paix, ils présidoient sur les jours des Rois comme sur l'existence des laboureurs: Albert, Evêque de Ratisbonne, ce même Albert à qui son siécle, & je ne

ſçais à quel propos, la poſtérité ont accordé le nom de grand, ne publia-t'il pas l'horoſcope de J. C.? & pour ajouter au délire d'Albert, le Cardinal d'Aillyn'alla t il pas chercher dans les ſignes céleſtes la deſtinée de la religion chrétienne? Mathias Corvin, Roi de Hongrie, oſoit-il former ou exécuter quelque projet avant que d'avoir conſulté les aſtres? Sforce, Duc de Milan, voulut-il jamais entrer dans aucune eſpèce de négociation; ſe permit-il de ſonger à aucune ſorte d'affaire publique ou domeſtique, ſans prendre auparavant les avis de ſes Aſtrologues? Qui regnoit en France, ſous le nom de Cathérine de Médicis? n'étoient-ce pas auſſi des Aſtrologues, qui rempliſſoient impunément & ſon cœur & ſa cour de terreur & de vices, qui repardoient dans le royaume mille ſiniſtres prédictions, & qui à la faveur des ſuperſtitions qu'ils avoient

introduites, commettoient mille crimes & mille déprédations? On sçait que leur audace & leur avidité furent telles, que les Etats d'Orléans & ceux de Blois prirent envain les plus sages mésures pour en arrêter les efforts. Les rigueurs des poursuites qu'on faisoit alors contre les Astrologues, les peines qu'ils subirent, les exemples, peut-être trop fréquens, qu'on en fit, les décréditerent si peu, qu'ils furent tout aussi puissans à la cour de Henri IV, qu'ils l'avoient été dans celle de Catherine. Henri, le plus digne des Rois, & l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, ne put se garantir du prestige imposant de l'astrologie. On souffre quand on lit dans les Mémoires de Sully, que ce Prince tout grand, tout sage qu'il étoit, ordonna cependant à son Médecin la Rivière, fourbe insigne & grand Astrologue, de travailler à l'horos-

cope du Dauphin nouveau né, & qui regna enſuite ſous le nom de Louis le juſte.

De tous les événemens annoncés par les Aſtrologues, je n'en trouve qu'un ſeul qui ſoit réellement arrivé, tel qu'il avoit été prévû. C'eſt la mort de Cardan qu'il avoit lui-même prédite & fixée à un jour marqué. Ce grand jour arriva : Cardan ſe portoit bien ; mais il falloit mourir, ou avouer l'inſuffiſance & la vanité de ſon art : Cardan ne balança pas, & ſe ſacrifiant à la gloire des aſtres, il ſe tua lui-même ; car il n'avoit pas expliqué s'il périroit par une maladie, ou par un ſuicide.

Il eſt vrai que les François ſe ſont guéris peu-à-peu de cette ancienne foibleſſe ; il eſt vrai qu'ils ont mépriſé l'aſtrologie judiciaire autant qu'ils l'avoient reſpectée ; je conviens qu'on a ceſſé de croire aux influences, & qu'on eſt au-

jourd'hui généralement persuadé que les astres qui se meuvent avec tant de vélocité, & qui à chaque instant sont emportés si rapidement par leur tourbillon, ne peuvent point fixer nos destinées, eux qui sont si mobiles. Mais cette opinion durera-t'elle autant que l'opinion contraire a existé ? l'astrologie judiciaire ne reparoitra-t'elle pas sur les débris de la philosophie, quand retombés dans les ténèbres de l'ignorance, nos descendans auront éteint la lumière des sciences, & qu'ils préféreront au goût des arts, & au flambeau de la saine raison, l'amour du merveilleux, le goût des prèjugés, & les prestiges de l'erreur ? l'astrologie alors reprendra son empire en France & en Europe, où il lui sera d'autant plus facile de pénétrer, que quand elle s'en est bannie, elle n'a point entraîné dans sa fuite l'essain stupide des superstitions quelle y a repan-

répandues, & qui s'y ſont conſervées, ſi non dans les villes & parmi les Citoyens inſtruits, du moins dans les campagnes, où elles n'ont preſque rien perdu de leur ancienne autorité : je parle de la magie, de la ſorcellerie, des enchantemens, des ſonges, des fantômes, &c.

CHAPITRE VI.

De la Magie.

L'ÉTUDE du ciel corrompue, la religion profanée, & l'abus de la médecine donnèrent autrefois naiſſance à la magie, qui bientôt plus puiſſante & plus terrible que ces trois grandes ſources de ſon autorité, prétendit commander au ciel, diriger, ou détruire, à ſon gré, toute eſpece de culte, & diſpoſer de la vie des hommes. Zoroaſtre qui ré-

gnoit, dit l'Historien Justin, dans la Bactriane, cinq mille ans avant la guerre de Troye, fut le premier qui infecta le genre humain des erreurs & des crimes de la magie. Pausanias assure qu'autrefois cet art détestable fut d'un très-grand secours à ceux qui, comme Zoroastre, voulurent introduire une nouvelle religion, afin d'assujetir plus aisément les hommes, par la crainte des maux que la vertu magique forçoit les dieux eux-mêmes & les esprits inférieurs d'envoyer sur la terre contre les ennemis du culte nouvellement fondé. Dans cette vûe, ils inventèrent des cérémonies nocturnes conformes à l'idée qu'ils voulurent donner des démons & des dieux malfaisans. De-là, le formulaire des évocations; de-là, les paroles funestes prononcées sur les herbes mystérieuses, ou sur les poisons apportés des enfers par

Hécate, Mègère, & tout le reſte de la cohorte ſouterraine. Quelques fourberies adroites, quelques meurtres préparés & commis avec art, quelques ſacrifices ſanglans achevèrent d'accréditer cette ſçience funeſte, qui de la Bactriane paſſa dans l'Aſſyrie, & de-là, plus prompte que la lumière, plus terrible qu'un incendie couvrit bientôt de ſes horreurs la face de la terre. « On ſera peu ſurpris, obſerve Pline, que cet art impoſteur & cruel ait conſervé autant d'autorité qu'il en a, ſi l'on fait attention à l'empire excluſif qu'il a ſur l'eſprit des hommes, & à l'aſcendant tirannique qu'il uſurpe ſur l'imagination. Tout le monde convient que la magie a emprunté de la médecine une partie de ſa force; non qu'elle ſe ſoit propoſé le même objet, mais par des vues plus auguſtes, plus élévées, plus ſublimes. Par un mê-

lange sacrilége elle a aussi puisé dans la religion, afin d'inspirer aux hommes de la vénération : enfin elle s'est étayée des séductions de l'astrologie & du langage, obscur pour le vulgaire, des mathématiques, pour mieux en imposer à la multitude, toujours curieuse de sçavoir ce que l'avenir lui destine, & très-fortement persuadée que les événemens dépendent immédiatement du cours & de l'influence des astres. La magie s'étant donc emparée, par ces trois grands moyens, de l'entendement humain, est-il bien merveilleux qu'elle se soit si fort accréditée, & que la plûpart de nos contemporains la regardent, à l'exemple de nos prédécesseurs, comme la plus sacrée & la première des sciences ? Est-il bien merveilleux que la plûpart des Rois de l'Orient se gouvernent entièrement par elle ?

Eh ! comment les Anciens eus-

ſent-ils oſé dédaigner la ſçience magique, eux qui croioient que ſa puiſſance commandoit aux dieux, aux enfers, aux élémens, à la nature entière ? Comment euſſent-ils cru pouvoir impunément mépriſer les Magiciens, dont la voix rédoutable excitoit les tempêtes, tranſportoit les enfers ſur la terre, bouleverſoit les cieux ? Comment les Rois de l'Orient ſe permettroient-ils encore de ne pas obéir aux Magiciens, qu'ils regardent & qu'ils craignent, comme l'antiquité reſpectoit, regardoit, & penſoit qu'on devoit craindre Médée, Orphée, Circé, &c. Le moyen de ne pas frémir de terreur devant des gens qui, comme les a peints Brébeuf, d'après Lucain,

Sçavent mieux nos deſtins que les Dieux qui les font.
. . . . . .
L'univers les redoute, & leur force inconnue
S'éléve impudemment au deſſus de la nue.
La nature obéit à leurs impreſſions,
Le ſoleil étonné ſent mourir ſes rayons :

Sans l'ordre de ce Dieu, qui lance le tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la terre.
L'hyver le plus farouche est fertile en moissons:
Les flammes de l'été produisent des glaçons;
Et la lune arrachée à son trône superbe,
Tremblante & sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

Telle étoit autrefois la puissance de la magie, surtout à Babylone, où elle n'étoit exercée que par les Prêtres prépoſés au culte divin; ce qui prouve que cet art faisoit, ainsi que je l'ai dit, une partie essentielle de la religion: d'où l'on peut facilement juger du dégré de corruption que la fourberie & la superstition avoient introduit dans le culte, qui dès-lors ne fut plus qu'un assemblage infâme d'évocations, de sacrifices aux esprits infernaux, & d'obçènes mistères. La magie fut plus cruelle en Perse; car elle étoit plus ou moins meurtrière suivant le caractère plus ou moins superstitieux, & plus ou moins féroce de la nation qui l'adoptoit.

Ce fut auſſi cette ſcience ténébreuſe qui apprit aux Romains, à faire ſur les ſépulcres des libations de lait & de vin ; opération magique par laquelle on croyoit évoquer les ames, qui étoient ſuppoſées accourir auſſitôt des enfers, pour venir ſe repaître de ces liqueurs & de l'odeur des victimes immolées.

Nunc animæ tennes, & corpora ſuncta ſepulcris,
Errant : nunc poſito paſcitur umbra cibo.

Pythagore, Empédocle & Démocrite, contribuérent autant qu'il fut en eux, aux progrès de la magie ? Pline rapporte même les titres des ouvrages que Démocrite publia, ſuivant les principes des anciens Magiciens. Mais ce qui décrédite un peu l'opinion de Pline, c'eſt qu'il enveloppe Platon dans la même accuſation : & cependant Platon, dans ſon traité des loix, veut qu'on chaſſe les Magiciens de la ſociété,

après qu'on les aura sévèrement punis, non du mal qu'ils peuvent opérer par la vertu de leur science, mais de celui qu'ils voudroient faire. Il me semble que cette loi ne suppose guère dans celui qui l'a faite, de la crédulité, ni de la confiance à la magie & aux Magiciens. Il est vrai qu'il a exclu aussi les Poëtes de sa République ; mais ce n'est qu'après leur avoir accordé des honneurs presque divins, & après les avoir comblés de distinctions & d'éloges.

Le plus ancien des Auteurs connus, celui qui le premier a écrit l'histoire de Phènicie, Sanchoniaton, qui, au rapport d'Eusébe dans sa *Préparation - Evangélique*, vivoit longtems avant la guerre de Troye ; ce même Sanchoniaton, que les Sçavans de l'antiquité & les Littérateurs ont de tout tems regardé, suivant les expressions de Philon, comme l'homme le

plus éclairé de la terre, & du jugement le plus ſain, n'a-t'il pas fondé auſſi ſur la réalité de la magie & ſur l'autorité des Magiciens, l'hiſtoire phénicienne & la religion de ſes Concitoyens ? Il eſt vrai que ſa théologie & ſon ſiſtême ſur l'origine des Phéniciens ſont moins abſurdes que les fables des Grecs ſur leurs dieux & ſur le monſtrueux héroïſme des fondateurs des peuples de la Grèce. Mais cette théologie de Sanchoniaton n'en eſt pas moins, à mon avis, un tiſſu ridicule d'actes magiques & très-inconcevables. C'eſt en effet de la magie que la beauté de ces Bœtiles animés, de même que l'éclat de cette étoile jadis inconnue, forcée tout-à coup de paroitre à la voix d'Aſtarte, & conſacrée dans la ville de Tyr ? N'eſt-ce pas auſſi de la magie que cette c ſtration de Cælus par Saturne, c lle de Saturne par lui-même,

& qu'il força tous ceux qui l'accompagnoient d'imiter ? Enfin qu'est-ce autre chose qu'une opération magique que ce coup de tonnerre, qui donne tout à-coup le mouvement à cette foule d'animaux créés par l'esprit supérieur, immobiles dans les plaines de la Phénicie, & qui par ce coup de foudre, sont comme reveillés d'un profond assoupissement ? Etoit-il possible que les Phéniciens instruits par Sanchoniaton ne crussent pas à la magie ? Etoit-il possible qu'ils n'imaginassent pas un culte & des cérémonies analogues à la folie de ces idées sur l'origine & sur les aventures des dieux ; & si les Grecs, comme il y a beaucoup d'apparence, ont puisé la plus grande partie de leur théologie chez les Phéniciens, comme ils l'ont dans la suite communiquée aux Romains ; est-il bien merveilleux qu'ils y ayent aussi puisé leurs fables & leurs contes magiques ?

Faut-il être ſurpris que ces rèveries ayent eu dans la Gréce & à Rome tout autant d'autorité qu'elles en avoient eu jadis dans la Caldée & en Egypte ?

Paſſons à des tems plus modernes & à des nations plus connues : car ne ſeroit-ce pas une bien grande injuſtice que d'accuſer les Grecs & les Romains de trop de crédulité pour des récits très-incroyables ? Ces recits étoientconſacrés par la religion, qui très-certainement n'eut pas ſouffert des obſervations contre un art qui faiſoit la partie la plus conſidérable du culte des dieux, & la ſource la plus eſſentielle de la fortune des oracles & de l'autorité des Prêtres. On diroit que l'Iſlande, la Norvège, & la Laponie ont toujours été les grands théâtres de cet art, tant il y a fait de progrès, tant il y a jetté de profondes racines. C'eſt là que

là magie gouverne impérieusement les peuples ; c'est là qu'elle fait des prodiges au dessus de tout ce qu'on raconte de l'ancienne Thessalie. Scheffer, Olaus Magnus & Saxon le Grammairien ont pris soin de publier de vastes collections des merveilles chaque jour opérées par les Magiciens de ces trois nations ; Magiciens qui, quoique fort ignorans, me paroissent néanmoins tout aussi fourbes, & tout aussi intéressés que le furent jadis les Prêtres Egyptiens, Assyriens, de la Grèce & de Rome.

L'attachement des Lapons, des Islandois & des Norvègiens à cette sçience obscure, leur penchant à la superstition & leur ignorance extrême sembleroient m'indiquer les qualités nécessaires au terrein sur lequel la magie peut fleurir ; c'est-à-dire, que je croirois que cet art imbécile ne peut être cultivé ni reçu que par quel-

ques eſprits groſſiers, par quelques hommes de la claſſe la plus vile, ſi malheureuſement une foule de grands exemples, ne me prouvoient que c'eſt préciſément ſur les têtes les mieux organiſées, ſur les eſprits les plus ſages & les plus éclairés, que la magie a eu le moins de peine a exercer ſa fantaſtique autorité. Je l'abbandonnerois volontiers à la crédulité du peuple, ſi Suétone ne m'apprenoit que Néron, à qui malgré ſes vices, on ne pourroit, ſans injuſtice, refuſer de l'eſprit, du goût & des talens, fut le Magicien le plus déterminé de ſon tems, & qu'il ſacrifia ſolemnellement aux enfers, après en avoir évoqué, par les plus fortes imprécations magiques, les mânes d'Agrippine, dont le ſpectre irrité venoit toutes les nuits reprocher à Néron ſon affreux parricide. Je conviendrois que la magie n'a eu de l'autorité que ſur les

esprits foibles, les ignorans, les femmes & le peuple, si Dion, Cassius, Suidas, & beaucoup d'autres ne nous avoient point laissé des descriptions très-surprenantes des opérations magiques, des conjurations & des cérémonies religieusement observées par Adrien; si le premier de ces Historiens ne m'apprenoit que Marc-Aurelle, ce Marc-Aurelle si sage, étoit toujours accompagné du célébre Arnuphis, Magicien d'Égypte, auquel ce facile Empereur ne manqua point d'attribuer une pluie abondante qui vint desaltérer l'armée romaine, prête à périr de soif. Et cet homme éclairé, ce Prince philosophe, à son apostasie près, l'honneur de Rome & l'amour de la terre, ne fut-il pas également le défenseur le plus zélé, le plus outré de la magie? n'eut-il pas mille fois recours aux cérémonies les plus superstieuses & les plus folles

de cet art, pour captiver l'amour & la fidélité de ſes Sujets, lui qui par tant de rares qualités, de vertus, de talens, s'étoit concilié l'eſtime des Romains, la confiance de ſes peuples & l'amitié des Sages.

Que de telles abſurdités ayent été reſpectées alors par les Princes, les Grands & les hommes inſtruits, je n'en ſuis pas ſurpris: car comment en Egypte, dans la Grèce & à Rome, eut-on oſé, dumoins publiquement, douter de la puiſſance de la magie qui étoit ſi intimément unie avec la religion? c'eut été ſe déclarer impie que de réfuſer de croire à la force des évocations, au pouvoir des imprécations magiques ſur les dieux de l'olympe & ſur ceux des enfers. Mais que ces ridicules erreurs, que ces folles ſuperſtitions ſe ſoient conſervées après qu'une philoſophie

plus saine, une rèligion plus pure ont anéanti les dieux de l'Egypte, de la Grèce & de Rome, voilà ce qui me prouve l'extrême folie des hommes & leur inconsequence.

Il n'y a personne qui ne sçache avec quelle fureur la magie a regné, jusques vers la fin du dernier siécle, dans la plûpart des cours européannes : tout le monde sçait aussi avec quelle inconcevable bisarrerie elle a été mêlée aux plus augustes cérémonies ; quel empire elle exerça en France sous le trop mémorable régne de Cathérine de Médicis ; dans quel abîme de crimes cette funeste sçience jetta cette Princesse, superstitieuse, impie, & vicieuse tour-à-tour. „ Cette Reine coupable, dit Mezerai, s'étoit gâté l'esprit par ses curiosités impies ; elle avoit accoutumé de porter sur elle des caractères. On en garde encore qui sont marqués

ſur des parchemins déliés, qu'on croit être de la peau d'un enfant mort né. Les eſprits vains & légers ſe portoient facilement à ſuivre ſes exemples: un Prêtre nommé des Eſchèles, exécuté en Grêve pour avoir eu commerce avec les mauvais démons, accuſa douze cens perſonnes du même crime". Je vois bien que ſous Charles IX on comptoit dans Paris trente mille Citoyens occupés d'évocations, de charmes, de cérémonies magiques: mais je ne lis dans aucune chronique de ce tems, que cette foule eut été ramaſſée dans la lie du peuple, qui rédoutoit les Magiciens, & qui croioit à leur puiſſance, ſans oſer s'élever juſqu'à leur art, ni aſſiſter à leurs opérations.

Depuis pluſieurs années la magie étoit tombée en France dans le mépris & dans l'oubli, quand r'animant tous ſes efforts, ſes fureurs

& ses crimes, elle y reparut tout-à-coup vers la fin du dernier siècle ; mais plus pernicieuse, plus cruelle, plus farouche qu'elle ne ne l'avoit été dans toutes les contrées, où jusqu'alors elle avoit tour à tour répandu son vènin, son audace & ses superstitions. Ce fut sous le régne brillant de Louis XIV, dans la cour la plus auguste de l'Europe, & du sein du peuple le plus doux & le plus éclairé de la terre, que l'on vit s'élever une foule de monstres, qui sous prétexte de découvrir & d'annoncer aux Citoyens les événemens futurs se jouoient de la crédulité du peuple & de la foiblesse des Grands, dont ils servoient les passions, & qu'ils aidoient, après les avoir égarés, à commettre les crimes les plus affreux. On sçait jusqu'à quel dégré d'atrocité la Marquise de Brinvilliers porta sa fourberie ; on sçait avec quelle rapidité la Voisin &

la Vigoureux hâtèrent les progrès de la contagion. Ces deux femmes célébres par leurs forfaits autant que par l'excès de leur impiété, groſſiſſoient chaque jour la foule des prétendus dévins, qui n'étoient autre choſe que des miniſtres de l'avidité forcénée de ces empoiſonneuſes. La réligion trop longtems profanée implora le ſecours des loix : Louis XIV établit une chambre de juſtice pour pourſuivre & punir cette foule ſacrilége, dont la magie conſiſtoit à éblouir les eſprits foibles, à les enhardir au meurtre, & à leur fournir enſuite des poiſons, ou des poignards. La Marquiſe de Brinvilliers, la Voiſin, & la Vigoureux, furent arrétées, & une multitude de perſonnes de tout rang, de tout âge, de tout ſexe, furent envéloppées dans leurs crimes : les plus coupables expirèrent dans les ſupplices ; quelques-uns ſe dérobè-

rent, par une prompte fuite, à la rigueur des châtimens, & avec eux la magie s'exila de la France, où depuis elle n'a plus paru ; mais où il reste encore, si ce n'est dans les Villes, dumoins dans les campagnes, un genre de superstition peu dangéreux, absurde, si l'on veut, & trop méprisable en lui même, pour qu'on doive le craindre ; mais assez puissant, ce me semble, assez actif, assez enraciné, pour l'accréditer de nouveau. Il reste enfin chez nous les mêmes prèjugés qui ont rendu la magie si redoutable chez les Anciens, & qui lui donne encore une si grande autorité parmi les Islandois, les Norvègiens & les Lapons ; car qui ne sçait que la sorcellerie est une des principales branches de la magie ?

*

CHAPITRE VII.

De la Sorcellerie, des Sorciers, & des Sortilèges.

CE ſont des méchans bien ſtupides que ces Sorciers! ils n'ont qu'un ſeul moyen pour faire du mal, encore même ce moyen ne leur réuſſit pas toutes les fois qu'ils veulent l'employer. Quel mètier cependant, quel art, quelle profeſſion plus pénible, quelle condition plus dure que celle des Sorciers? Les malheureux ſe donnent des peines infinies, ils ſe tourmentent, ils s'agitent, ils font des périlleux voyages, ils rendent au démon l'hommage le plus inſipide & le plus fatiguant. Leur culte & leurs cérémonies ſont de la plus étrange groſſièreté. Leurs invocations reſſemblent plus à des rugiſſemens, qu'à

des prières articulées. Emportés dans les airs par les tems les plus orageux, sur les appuis les plus fragiles, & prêts à chaque instant à se rompre le col ; toujours dans l'épaisseur des ténèbres, dans l'infection du souffre, dans la puanteur des boucs, toujours dans l'indigence ; & tout cela, pour faire peur à quelques hommes timides, à des vieilles, à des enfans ; ou tout au plus, dans les grandes occasions, pour tâcher d'obtenir du diable quelque prétendu maléfice, quelque brouillard empesté, quelques tonneaux de grêle, qui les font déteſter, & qui le plus souvent se terminent par les forcer d'aller ailleurs exercer leur chimérique puissance. Il y a dumoins quelque chose de noble, un certain ton de dignité & de grandeur dans les fonctions des Magiciens, & dans leurs cérémonies : mais dans la sorcellerie, tout est mes-

quin, ignoble & bas, auſſi n'en voit-on guère dans les villes. Cette ſçience, qui ne donne ni de l'honneur ni des richeſſes, ne me ſemble guère attrayante. Pourquoi donc eſt-elle, ou la croit-on ſi puiſſante & ſi bonne à étudier? C'eſt que dans tous les états on aime à être craint, on aime à dominer, à avoir de l'aſcendant ſur l'eſprit de ſon voiſin.

Il faut avouer que la ſorcellerie a éprouvé bien des variations, & qu'elle a bien perdu de ſon ancienne autorité. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un art peu malfaiſant, qui, par des invocations exceſſivement abſurdes, emprunte dans l'épaiſſeur des tènèbres, le ſecours & le miniſtère du diable. Autrefois c'étoit bien autre choſe; auſſi la ſuperſtition donnoit-elle de la conſidération aux Sorciers, dumoins extérieurement; car, au fond, il me paroit que cette eſpèce a conſtamment été plus mé-

prisée encore & plus avilie qu'elle ne s'est cru redoutée.

Orphée & Tirésias sont, si je ne me trompe, les premiers Sorciers que l'antiquité nous présente. Homère, dans son *Odissée*, & Virgile dans son *Enéide*, nous apprennent que la principale fonction de ces deux Prêtres étoit d'évoquer les ames des enfers: mais on ne trouve point qu'ils aient eu aucune espèce de puissance sur les divinités du ciel. C'étoit à eux qu'il falloit s'adresser, quand on s'étoit proposé de consulter les morts. Or, cette évocation par Pluton & les Parques, n'étoit autre chose qu'un acte de magie noire ou de sorcellerie.

Il y avoit à Lacédémone des Magiciens; mais il n'y avoit personne qui fût initié dans les mistères de la sorcellerie; & quand les Lacédémoniens voulurent, au rapport d'Elien, appaiser les manes de

de Pauſanias, qu'on avoit fait mourir de faim dans un temple, ils furent obligés de faire venir des Sorciers d'Italie, pour chaſſer par leurs cérémonies & leurs évocations, le ſpectre du défunt. Cependant il me ſemble qu'il étoit fort inutile que les Lacédémoniens envoyaſſent chercher des Sorciers ſi loin, puiſque la Theſſalie étoit, comme nous l'aſſure Pline, ſi féconde en Sorciers, & ſur-tout en Sorcières, qu'alors en Italie Theſſalienne & Sorcière étoient deux expreſſions ſynonimes, deux mots qui déſignoient également une femme inſtruite dans l'art de la ſorcellerie.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut Médée, qui des extrémités du Pont-Euxin apporta la ſorcellerie en Theſſalie. Séneque aſſure que ce fut Mycale, qui très-verſée dans cette ſcience, y forma les Theſſaliennes: mais Hé-

liodore atteste qu'il y avoit alors en Egypte, un très-grand nombre de Sorciers & de Sorcières, très-mépriſés par les Magiciens, fort déteſtés par le peuple, & dont toute la ſcience conſiſtoit à ſervir d'un culte ridicule, des idoles qui leur étoient particulières, à errer pendant la nuit aux environs des cimetières, à exhumer les cadavres, à chercher & cueillir certaines herbes, auxquelles ils attribuoient quelques vertus malfaiſantes; à diriger enfin & à commettre quelques mauvaiſes actions, ou à procurer pour de l'argent, la jouiſſance des ſales plaiſirs. Plutarque, Apollonius, & d'après eux, Eraſme, ont parlé beaucoup auſſi d'une Aglatonice de Theſſalie, Sorcière qui s'étoit rendue ſi célèbre parmi les femmes, qu'elles étoient perſuadées qu'à ſes ordres & par la force de ſes conjurations, la lune deſcendoit ſur la terre; à

moins que par un bruit horrible de voix & d'inſtrumens, on n'empêchât les paroles miſtèrieuſes de l'invocation de pénètrer juſqu'au ciel. Cette erreur ſe repandit de la Grèce en Italie, & de-là dans tout l'univers : comment a-t'elle pénétré dans les forêts de l'Amèrique, dans la Chine, au Japon, & dans les Indes ? Je l'ignore, & je crois qu'il ſeroit très-difficile d'indiquer comment & dans quel tems cette communication a eu lieu. Ce qu'il y a de prouvé, c'eſt qu'on a vu les Sauvages de l'Amérique & des Indes, le plus récemment découverts, obſerver, lors des éclipſes de lune, exactement les mêmes cérémonies que pratiquoient du tems d'Aglatonice les femmes de Theſſalie : ce que m'apprennent encore tous les Auteurs qui ont écrit ſur les coutumes & les préjugés de nos peres, c'eſt que la même erreur a très-

long-tems subsisté dans le christianisme, en Europe & même en France, où à force de cris, de hurlemens & de bruit pendant les éclipses, on croyoit donner à la lune un puissant secours contre les conjurations des Sorciers; tant il est vrai que rien ne peut arrêter & détruire la superstition, qui une fois introduite & reçue dans quelque coin de la terre que ce puisse être, gagne de proche en proche, pénètre dans tous les continens, franchit les mers, & qu'ensuite on la trouve repandue chez toutes les nations, accréditée, impérieuse dans toutes les parties de monde habité.

Les Romains, dont je parlois dans le chapitre précédent, & qu'on a vû pénétrés de respect pour les Magiciens, croyoient aussi à la sorcellerie, & cependant ils traitoient, ainsi que nous, les Sorciers avec un souverain mépris, ils ne

les brûloient pas à la vérité, comme on les a brûlés en France & en Allemagne; mais on les accabloit d'injures, on les tournoit en ridicule; le peuple les déteſtoit; les Littérateurs en rioient, & les Grands, à l'exception de quelques-uns qui penſoient comme le peuple, les regardoient comme une vile eſpèce. Voyez comme Horace ſe joue de leur ſçience & de leur profeſſion, dans ſes vers ſatyriques ſur l'horrible Canidie, qu'il a peint ſous les traits d'une vieille fort méchante, acariâtre, & toujours diſpoſée à nuire, à faire du mal, & à tout entreprendre pour de l'argent: en un mot, telle à-peu-près & tout auſſi mépriſable que ce que nous entendons chez nous par le mot de *vieille Sorcière.*

J'ai dit que malgré ce mépris pour les Sorciers, les Romains croyoient cependant aux ſecrets

de la sorcellerie. Tibulle, dans une de ses Elégies, raconte qu'une fois éperdument amoureux de la femme d'un jaloux, il eut recours à une fort habile Sorcière, qui, après quelques conjurations, & beaucoup de cérémonies, le fit jouir de sa maitresse, sous les yeux même de son mari, qui ne vit ni l'infidélité de sa femme, ni les attentats de l'amant. Ovide a aussi décrit le sacrifice funébre que les Romains étoient dans l'usage de faire pour les morts à la Déesse Taciturne, (*Dea Muta*). Environnée, dit-il, d'un essain de jeunes filles, une vieille Sorcière rempliſſoit en cette occasion, les fonctions de Prêtresse; elle prenoit de trois doigts seulement, trois grains d'encens, qu'elle alloit mettre mistérieusement dans un trou de souris, auprès de la porte du temple; elle portoit alors à sa bouche sept fèves noires l'une

après l'autre ; & après avoir collé avec de la poix, la tête d'un petit ſimulacre, qu'elle perçoit d'une aiguille d'airain, elle jettoit cette tête dans un braſier couvert de feuilles de mente : enſuite elle ſoulevoit un vaſe rempli d'excellent vin ; elle en répandoit quelques goutes ſur cette mente, en donnoit très-peu à boire aux jeunes filles, & reſervoit tout le reſte pour elle : puis quand l'ivreſſe commençoit à s'emparer de ſes ſens, elle renvoyoit l'aſſemblée, & chacun ſe retiroit, perſuadé que par ce ſortilège la vieille venoit d'enchaîner la langue de la médiſance & de la calomnie.

L'indulgence du Sénat, qui peut-être par un excès de crédulité, toléroit ces cérémonies, enhardit les Sorciers ; & bientôt à l'exemple des Magiciens, ils rendirent leurs cérémonies plus nobles

& plus imposantes : leur audace s'accrut à proportion de l'autorité que leur donnoit la crainte qu'ils avoient inspirée au peuple : leurs assemblées furent plus mistérieuses, & ils s'y occuperent d'objets plus importans. Ammien nous apprend que sous l'empire de Valens, on comptoit dans cette classe, jusqu'alors si fort méprisée, quelques Philosophes & beaucoup de gens de qualité. Curieux de sçavoir quelle seroit la destinée de l'Empereur régnant, ils s'assemblerent pendant la nuit, ajoute le même Historien, dans une des maisons affectées à leurs cérémonies. Ils commencerent par dresser un trépié de racines & de rameaux de laurier, qu'ils consacrerent par d'horribles imprécations : sur ce trépié ils placerent un bassin formé de différens métaux, & ils rangèrent au-tour, à distances égales, toutes les lettres

de l'alphabet. Alors le Sorcier le plus ſçavant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, des feuilles de verveine à la main, & faiſant à grands cris d'effroyables invocations, qu'il accompagnoit de convulſions hideuſes: enſuite s'arrêtant tout-à-coup devant le baſſin magique, il y reſta immobile, & tenant un anneau ſuſpendu par un fil. A-peine il achevoit de prononcer les paroles du dernier ſortilège, qu'on vit le trepié s'ébranler, l'anneau ſe remuer, s'agiter rapidement, & frapper tantôt ſur une lettre, tantôt ſur une autre. A meſure que ces lettres étoient ainſi frappées, elles alloient s'arranger d'elles-mêmes à côté l'une de l'autre, ſur une table, & elles compoſerent de très-beaux vers héroïques, qui furent admirés de toute l'aſſemblée. Valens qu'on eut ſoin d'informer de cette opération, & qui n'aimoit

pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit sévèrement les Grands & les Philosophes qui avoient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même, avec une atrocité sans exemple, la proscription sur tous les Philosophes & les Sorciers de Rome; il en périt une étonnante multitude; & les Grands dégoutés d'un art qui les exposoit à de si cruels supplices, abandonnerent la sorcellerie à la populace & aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues, des vengeances obscures, des maleficces particuliers & peu pernicieux.

Il est très-vraisemblable que de tems en tems les Sorciers tenterent d'usurper de la considération; mais on les obligeoit de rentrer aussitôt dans leur première obscurité. Justinien décerna des punitions capitales contre ceux qui useroient de sortilèges, pour faire du mal; & Constantin, qui, malgré ses lumières, ne laissoit pas d'être fort su-

perſtitieux, n'ordonna-t'il pas (*l. 4 c. de maleſ.*) que ceux qui ſe ſerviroient de la ſorcellerie pour attenter à la vie des hommes ou à la pudeur des femmes, ſeroient punis; mais qu'on ne feroit point des pourſuites contre ceux qui emploieroient cet art à guérir les malades, ou à détourner les vents, les tempêtes, la grêle, &c.

Pendant qu'à Rome & dans l'Empire on ſéviſſoit avec tant de rigueur contre les ſortilèges, cet art fleuriſſoit dans les Gaules, & ſurtout dans la Grande-Bretagne, où, comme l'obſerve Pline, les Druides l'avoient porté à ſa plus grande perfection. Mais ces Druides ſi fameux ne ſçavoient faire tout au plus que quelques évocations, & toute leur puiſſance ſe bornoit à prier les eſprits infernaux d'accourir à leur voix. C'étoit auſſi toute la ſcience des Sorciers Romains, Grecs, & Egyptiens: car,

à l'exception d'Orphée, de Thésée, d'Hercule, d'Enée, & de quelques autres qui ont vû face-à-face le Prince des ténèbres, l'antiquité ne nous indique aucun lieu de rendez-vous où se tinssent les conférences entre le diable & les Sorciers. Aucun ancien démonographe ne fait mention de ces assemblées nocturnes, connues sous le nom de *Sabat*. Ce n'a été que bien longtems après que la superstition a inventé ces entretiens nocturnes, ce sabat où se commettent tant d'abominations, tant de crimes, tant de débordemens ; où les démons s'unissent si vilainement à de vieilles femmes, où les incubes & les succubes oubliant la différence des deux sexes, se prostituent les uns aux autres avec tant de brutalité, où regne enfin tant de confusion, tant de bétise, tant d'horreur.

On peut dire, à l'honneur des Ecrivains françois, que parmi eux

un ſeul a cru ſérieuſement à la ſorcellerie & à tous les rècits de la ſuperſtition au ſujet du ſabat. C'eſt Bodin, qui ne ſe contente pas d'ajouter foi à ces imbéciles rapports, mais qui trouve mauvais & fort impie qu'on ne veuille pas croire qu'il y a une prodigieuſe quantité de Sorciers, qui vont réellement au ſabat, & qui par la vertu de leurs ſortilèges, & le pouvoir exprès qu'ils ont reçu du diable, quand il leur a imprimé la marque de ſorcellerie, opèrent des choſes ſurprenantes, font pleuvoir, tonner & grêler, enſorcèlent, envoyent & le diable & la mort à quiconque oſe les offenſer, & mille autres réveries, mille autres puérilités de ce genre, qu'il a gravement inſérées dans ſon très-extraordinaire traité de la *Démonomanie*.

Cette opinion de Bodin, & qui lui fait ſi peu d'honneur, étoit auſ-

si le préjugé de bien des gens en France, où l'on crut que le plus sûr moyen d'empêcher les Sorciers de se rendre au sabat, étoit d'en exterminer l'espèce. L'expédient étoit cruel ; il fut mis en usage avec une barbarie qui fait frémir l'humanité. Quiconque étoit soupçonné de sorcellerie, étoit enveloppé dans la proscription : une étonnante multitude de malheureux, qui n'avoient jamais vû le diable, & qui n'avoient jamais fait aucun pacte avec lui, expièrent dans les tourmens le malheur d'être nés dans un siécle de fanatisme & de superstition. L'Angleterre gémissoit sous le joug de la même erreur : deux factions (car tout est faction dans cette Isle) y divisoient les cœurs & les opinions : les uns, &, graces à la raison, leur opinion a prévalu, soutenoient que la sorcellerie étoit une chimère, & les Sorciers, des malheureux

qu'il falloit plaindre, detromper & guérir; les autres prétendoient qu'il falloit les enchaîner, & les faire périr ſur l'échaffaud, ou dans les flammes. Scott, Littérateur célèbre, & profond Mathématicien, prouva l'inſuffiſance de la ſorcellerie, la puérilité des ſortilèges, le mépris & l'indifférence que les Sorciers méritoient du public. Jacques Ier., qui n'étoit point Sorcier, écrivit contre Scott un traité de Démonologie, dans lequel il prétendit prouver la puiſſance de la magie noire & le pouvoir ſurnaturel des Sorciers. Cette diſpute ne produiſit dans la Grande-Brètagne que quelques écrits polémiques; tandiſqu'en France les bourreaux ne pouvoient ſuffire au nombre de victimes qu'on leur donnoit à immoler.

On ſe trompoit en Angleterre, on ſe trompoit en France. Les Sorciers méritent d'être punis, mais

non pas d'être brûlés. La sorcellerie qui en elle-même n'est rien, devient très-dangereuse par cela même que la superstition la croit pernicieuse. C'est déjà un crime punissable que celui de profiter de la foiblesse des petits esprits, pour leur faire du mal ; parceque l'imagination allarmée suffit pour produire réellement tous les pernicieux effets que l'on suppose pouvoir être opérés par la force des sortilèges. Ainsi, s'il existe des gens assés platement stupides pour se persuader qu'en faisant quelque pacte avec le démon, ils pourront nuire & se faire craindre, & s'ils agissent conséquemment à leur erreur ; ce sont des citoyens malfaisans, dont il faut délivrer la société, soit en les enchainant, soit en les obligeant à renoncer au vice de leur ame.

Ceux qui ont voyagé en Laponie, sçavent bien qu'il n'y a point

de Sorciers dans ce pays, non plus qu'ailleurs: cependant il n'y a pas de Voyageur qui n'ait été frappé des sinistres effets qu'opère sur les Lapons la crainte des Sorciers, & de la grande autorité de ceux-ci sur leurs compatriotes. Mr. Scheffer donne une description très-curieuse de leurs opérations magiques. " Ils se servent, dit-il, pour faire leurs sortilèges, d'un tambour fait d'un tronc de pin, & d'une seule pièce, couvert d'une peau de rhenne, ornée de quantité de figures peintes grossièrement, d'où pendent plusieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de rhenne. Si le Sorcier veut interroger son tambour, c'est-à-dire, se servir de son tambour pour consulter le diable, il se met à genoux, ainsi que tous ceux qui l'entourent; il commence par frapper doucement sur le tambour avec un os de rhenne,

en traçant avec cette baguette une ligne circulaire, & en faisant, à voix basse, ses invocations : ensuite s'animant par dégrés, redoublant & ses cris & ses coups, il frappe avec violence, pousse des hurlemens affreux, s'agite, se tourmente, écume ; son visage devient bleu, ses cheveux se hérissent : excédé de fatigue il tombe enfin en pamoison, il reste quelque tems immobile & la face contre terre. Lorsque le paroxisme est passé, il se relève, croit avoir vû le diable, & rend compte à l'assemblée de l'entretien qu'il a eu avec lui. Ces Sorciers ont encore un autre sortilège qu'on regarde comme le plus terrible des malèfices, & qu'ils nomment le *tyre*. Ce tyre est une fort petite boule faite du duvet de quelque animal. Ils envoyent, disent-ils, cette boule où ils veulent, à plus ou moins de distance, suivant l'é-

tendue du pouvoir du Sorcier. Ils croyent qu'elle porte inévitablement la mort à tout ce qu'elle frappe. S'il arrive que ce ſoit un homme ou un animal, elle le tue auſſitôt, & revient à celui qui l'a envoyée : au reſte, elle roule avec tant de viteſſe, qu'on ne peut pas l'appereevoir ; on voit ſeulement une petite trace bleue qu'elle laiſſe ſur ſon paſſage ; mais ſi celui à qui le tyre eſt envoyé, eſt plus habile Sorcier que ſon ennemi, il le lui renvoye, ſans en être frappé, & le premier Sorcier expire de la même mort qu'il a voulu donner.

Voilà quels ſont les préjugés des Lapons, & à quoi ſe réduit à peu près tout l'art de leurs Sorciers. Les nôtres me paroiſſent bien plus habiles & plus féconds en ſortiléges. Je dis les nôtres, parcequ'il eſt très-vrai que cette ſuperſtition régne encore dans

nos campagnes, où elle continuera d'allarmer l'imagination des payſans & des villageois, juſqu'à ce qu'aulieu d'inſpirer de la haine contre les Sorciers, & de décerner des peines contre les malèfices, on ait employé le ſeul remède raiſonnable & ſalutaire pour extirper toute apparence, tout veſtige de ſorcellerie. Ce remède eſt bien ſimple; c'eſt de perſuader au peuple que ſa crédulité fait toute la ſçience des Sorciers, qui ne peuvent rien, qui ne reçoivent aucune vertu du démon; que l'on peut braver impunément leurs ſortiléges & les effets de leurs pactes: enfin qu'il n'y a nulle part, & qu'il n'y eut jamais de ſabat. Cette vérité une fois bien établie, toute l'autorité des Sorciers ſeroit ruinée; ils ne ſeroient plus craints; & l'imagination de ceux à qui ils voudroient nuire, ne leur fourniſſant pas les moyens de faire du

mal, on n'entendroit pas plus parler de ſortiléges & de Sorciers dans nos villages, qu'on en entend parler en Hollande, à Génève, à Paris, à Londres, &c, où perſonne n'ajoutant foi à ces ſuperſtitions, perſonne auſſi n'y eſt ſoupçonné d'aller au ſabat, ou de faire du mal en prononçant quelques mots inintelligibles. Alors il ne reſteroit plus des anciens préjugés populaires que quelques mauvais enchantemens, quelques ſonges peu allarmans, & quelques impuiſſans fantômes, ſpectres ou revenans.

CHAPITRE VIII.

Des Enchantemens.

C'Est de tous les empires le plus deſpotique ſans doute que celui de l'imagination. Que de biens, que de maux, que de plaiſirs & de tourmens elle pro-

cure à l'homme ! C'est elle, c'est son effervescence qui crée la magie, qui fait les sortilèges, les maléfices & les enchantemens ; & ces enchantemens, ces illusions, ces rêves, elle les réalise, & leur donne une force, un poids, une autorité qui entrainent la raison, qui accablent les sens, qui abbatent le cœur, qui troublent l'ame, engourdissent, enchainent toutes ses facultés, & changent visiblement le cours de la nature aux yeux de ceux qui se sont une fois persuadés qu'elle est bouleversée, ou dumoins qu'elle peut l'être. C'est, en un mot, cette puissante & vraie enchantereſſe, qui tour-à tour irrite, enflamme & calme les passions, qui inspire à l'esprit les terreurs paniques de la crédulité, les craintes & les puérilités de la superstition, les frissons de la peur, ou le flegme & l'héroïsme de la valeur ; c'est elle qui dérange les

fibres des cerveaux foibles, ou mal organiſés, & qui même dans un corps ſain allume par dégrés le feu brûlant de la fièvre, les tranſports du délire, qui lui fait reſſentir les douleurs des maladies & les horreurs du deſeſpoir.

Ce fut auſſi l'imagination qui changea autrefois le culte en impoſture, des cérémonies très-ſimples en opérations magiques, les prières de la réconnoiſſance en blaſphêmes, les vœux de l'humble confiance en invocations aux enfers, en imprécations & en enchantemens. Et ſi la même cauſe ſubſiſte depuis plus de ſix mille ans, toujours dans le même dégré de force & de pouvoir, ne ſeroit-il pas étonnant que les mêmes effets ne ſubſiſtaſſent pas auſſi? Dans les premiers tems, les Egyptiens couronnoient les têtes d'Iſis & d'Oſiris de feuillages, d'herbes ou de plantes, ſymbo-

les de l'abondance des moissons qu'ils avoient recueillies ; & les Prêtres prononçoient des prières de remerciment devant ces statues ainsi couronnées. Les Egyptiens perdirent insensiblement le souvenir du motif respectable de cette institution, & ils prirent, observe M. Pluche, « l'idée de l'union de certaines plantes & de quelques paroles devenues surannées & inintelligibles, pour des pratiques mystérieuses éprouvées par leurs peres. Ils en firent une collection, & un art par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou de telle formule antique avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis, autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines herbes & certaines paroles on pouvoit faire des-

cendre

cendre du ciel en terre la lune & les étoiles. Enfin la connoiſſance de pluſieurs ſimples, bien ou mal faiſans, vint au ſecours de ces invocations & imprécations aſſurément très-impuiſſantes, & le ſuccès de la médecine ou de la ſçience des poiſons aidèrent à mettre en vogue les chymères de la magie & des enchantemens ,,. Ceux qui furent introduits par la médecine furent les amulètes, les taliſmans, les phylactéres, des pierres précieuſes, des os de mort, des préparations ſuperſtitieuſes de ſimples, c'eſt-à-dire, des phyltres, & toujours, ou preſque toujours, des mots barbares que l'on portoit écrits ſur ſoi.

Après les Prêtres Egyptiens, Perſes, Grecs & Romains, les hommes qui contribuèrent le plus aux progrès & à la durée de cette ſuperſtition, ce furent les Poëtes par leurs fictions & les récits en-

thousiastes des prodiges dont ils entretenoient le peuple. Et il faut avouer que les enchantemens qu'ils racontoient, étoient bien séduisans, & qu'il eut été bien difficile de se refuser au desir de les croire réels. Je ne parle point du tison enchanté que les Parques jettèrent au feu chez Alhée, quand elle eut accouché de Méléagre; tison fatal & qui,

. . . . *postquam carmine dicto*
Excessere Deæ,

devint la mesure trop courte des jours de Mélèagre. Je ne parle pas non plus de noirs enchantemens de Médée, qui farouche & barbare, comme dit le Poëte,

Per tumulos errat passis discincta capillis,
Certaque de tepidis colligit ossa rogis.
Devovet absentes: simulacraque cerea fingit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.

Ils sont trop effrayans, trop cruels ces enchantemens. Je par-

le de cette brillante ceinture de la mere des Amours ; de ce tiſſu charmant qui inſpiroit aux dieux un amour éperdu, & aux hommes la fureur & la rage des plaiſirs effrénés ; de ce tiſſu qui renfermoit dans ſes nœuds ſéducteurs la vertu des ſorts, des phyltres & des caractères. Cette ceinture avoit tant de puiſſance, elle étoit ſi éblouiſſante, que l'acariâtre Junon, qui s'en étoit parée, embraſa de la plus vive ardeur, le cœur de ſon époux. Il ne put, dit Homère, contenir plus longtems la violence de ſes feux ; le mont Ida lui ſervit de couche nuptiale ; & au milieu de ſon yvreſſe, il s'écria, que jamais dans les bras de ſes maitreſſes il n'avoit reſſenti autant de volupté qu'il en goûtoit dans cet inſtant ſur le ſein de ſon épouſe. Quel charme auſſi, & quel enchantement que celui de Jupiter, quand, pour jouir de la belle Lé-

da, il parut à ses yeux sous la forme d'un cigne, ou quand, déguisé en taureau, il enlèva la jeune Europe !

Pourquoi les rècits de ces charmes ont-ils eu moins d'attraits pour les hommes que ceux des malèfices attribués aux dieux ? On ne lit nulle part que personne ait ajouté beaucoup de foi aux enchantemens bienfaisans ; mais on a constamment imité ceux que l'on a cru les plus nuisibles. Le tison de la Parque, les simulacres de Médée ont été dans tous les tems, & chez toutes les nations, les grands modèles des Enchanteurs. Un Empereur fort éclairé, très-sage, & dont je voudrois bien pouvoir me dispenser de citer les foiblesses, Marc-Aurelle consacra une statue enchantée, qu'il fit enterrer, suivant l'usage, après beaucoup de conjurations ; parcequ'il pensoit, ainsi que la plûpart des Romains de son tems, que ces sortes

de ſtatues enchaînoient les ennemis, qui étant arrêtés par la force du charme, ne pouvoient pénétrer tout au plus que juſqu'aux lieux où elles étoient enterrées. Plutarque raconte que Craſſus ayant mépriſé la défenſe qu'un Tribun lui avoit faite de s'éloigner de Rome, le Tribun irrité courut à la porte par où Craſſus devoit paſſer ; il y plaça, dit cet Auteur, un réchaud plein de feu ; » enſuite Craſſus approchant, le Tribun jetta des parfums dans le braſier, & fit deſſus quelques effuſions, en prononçant des imprécations horribles, épouvantables, & invoquant des dieux barbares, dont les noms ſeuls rempliſſent de terreur. Ces imprécations, continue Plutarque, ſont ſi formidables, que celui contre qui elles ſont prononcées, ne peut point éviter les funeſtes effets de l'enchantement ; & l'Enchanteur lui-même eſt, & reſte malheu-

reux dès cet instant : aussi ne se sert-on de cet enchantement que dans les circonstances les plus desespérées, dans les plus grandes occasions."

Les simulacres de bois ou de cire, & qui ressemblent si fort à ceux de Médée, ont été employés dans tous les tems, & avec les mêmes cérémonies observées par Médée, & décrites dans les quatre vers d'Ovide que je viens de rapporter. Le Journaliste d'Henri III raconte, qu'*à Paris furent faites par les Ligueurs force images de cire qu'ils tenoient sur l'autel, & les picquoient à chacune des quarante messes, qu'ils faisoient dire durant les quarante heures en plusieurs paroisses de Paris ; & à la quarantième picquoient l'image à l'endroit du cœur, disans à chaque picqueure quelque parole de magie, pour essayer à faire mourir le Roi. Aux processions pareillement, & pour le mê-*

me effet, ils portoient certains cierges magiques qu'ils appelloient par mocquerie cierges benits, *qu'ils faiſoient eſteindre aux lieux où ils alloient, diſans je ne ſçais quelles paroles que des Sorciers leur avoient appriſes.* La fureur & l'empreſſement des Ligueurs pour nuire à Herni III, les avoient, ce me ſemble, bien aveuglés dans l'exercice de leurs ſuperſtitions, puiſqu'ils avoient négligé les cérémonies les plus eſſentielles dans ces ſortes de conſécrations: elles ſont exactement rapportées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres par M. Lancelot, dans le compte qu'il rend d'un procès fait ſous Philippe de Valois, contre Robert d'Artois & ſon épouſe, convaincus l'un & l'autre d'avoir uſé d'enchantement contre le Roi & la Reine. Robert, eſt-il dit dans le récit de cette procédure, envoya chercher frere Henri Sagebrand

de l'Ordre de la Trinité; & après l'avoir obligé de jurer qu'il lui garderoit le secret sous le sceau de la confession, Robert lui montra *une image de cire, enveloppée en un querrechief crespé, laquelle image estoit à la semblance d'une figure de jeune homme, & estoit bien de la longueur d'un pied & demi. Et si le vit bien clerément frere Henri par le querrechief qui estoit moult deliez, & avoit entour le chief semblance de cheveux aussi comme un jeune homme qui porte chief. N'y touchiez, frere Henri, dit Robert; il est tout fait, i cestui est tout babtisiez; l'en le m'a envoyé de France tout fait, & tout baptisiez. Il n'y faut rien à cestui, & est fait contre Jehan de France & en son nom & pour le grever? Mais je en vouldroye avoir un autre que je vouldroye qu'il fust baptisié. C'est contre une deablesse; contre la Royne. Si vous prie que vous me le baptisiez, quar il est tout*

fait ; il n'y faut que le bapteſme : je ai tout prêt, les parains & les marraines, & quant que il y a metier, fors le baptiſement. Il n'y faut à faire fors auſſi comme à un enfant baptiſer, & dire les noms qui y appartiennent &c.

Le patriotiſme & la Philoſophie ſemblent avoir banni pour jamais de la France la fureur de cette ſuperſtition, & l'atrocité de cette eſpèce d'enchantement. Ce n'eſt pas que dans la plûpart des bourgs & des villages on ne croye encore tout auſſi fortement que ſous Philippe & Henri III, à la vertu des charmes ; mais ce ſont des enchantemens d'une tout autre nature ; auſſi anciens, mais beaucoup moins affreux que ceux des ſimulacres de Médée. Ce ſont préciſément ceux auxquels on croyoit du tems de Pline, & dont on accuſa, dit-il, Furius Creſinus, qui par la force de ſes en-

chantemens, faisoit passer dans ses terres les recoltes de ses voisins. Le même Auteur, le sage & raisonnable Pline, assure d'un ton persuadé, que de son tems il y avoit en Afrique des Enchanteurs, qui d'un simple regard, portoient la mort & la désolation: hommes, femmes, enfans, tout languissoit, tout périssoit sous leurs yeux exterminateurs; les maisons s'écrouloient, toute végétation cessoit; les fleurs, les fruits, les plantes se desséchoient. Les Triballes, dit toujours ce sçavant & très-crédule Auteur, les Triballes en Bulgarie ont des yeux tout aussi meurtriers. C'est bien autre chose en Scythie les femmes plus terribles ont deux prunelles à chaque œil; en sorte que l'effet de leurs enchantemens est deux fois plus rapide & deux fois plus funeste que les regards des Africains & des Triballes. Didime, le Philo-

ſophe le moins ſuperſtitieux de ſon ſiècle, & Philarche, diſſertateur fort grave, & ſurtout rempli de bon ſens, racontent à-peu-près les mêmes faits. Didime aſſure même avoir connu des familles entières d'Enchanteurs, dont l'haleine empeſtée tuoit quiconque avoit le malheur de les approcher de trop près. Les Romains, du tems d'Auguſte, croyoient ſi fortement auſſi à la vertu des charmes & des regards empoiſonneurs, que Virgile, dans ſes Eglogues, fait dire à un berger,

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.

Un Auteur à l'abri de tout ſoupçon de préjugé, de foibleſſe d'eſprit, & qui, à quelques erreurs près, eſt regardé comme infaillible, n'a-t'il pas dit également, quelque part dans ſes ouvrages, qu'il n'eſt pas éloigné de croire à la malignité des Enchanteurs ocu-

laires ? On en est beaucoup moins éloigné en Perse, en Turquie, en Grèce, en Arabie. Le Voyageur Dumont raconte à ce sujet des choses étonnantes. La puissance des Enchanteurs ici est telle, dit-il, que pour se garantir de leurs hommicides regards, chaque particulier est dans l'usage de placer sur la porte de sa maison de petites statues de cire, qu'on croit très-propres à détruire la la force des charmes, & à intercepter tout magique vénin.

Il y a une autre espèce d'Enchanteurs bien plus terribles, bien plus pernicieux ; on leur donne le nom d'*Empoisonneurs par éloge* ; parceque tous ceux qu'ils flattent & qu'ils louent, pour si peu qu'ils en disent du bien, tombent & meurent aussi-tôt, à moins que celui à qui la louange est adressée, ne réponde en même tems *Dieu me le conserve* ; car dans tout l'Orient

il eſt démontré que ces mots ſont l'infaillible antidote du vénin diſtillé par ces ſortes de panégyriſtes.

Et en Eſpagne, où comme tout le monde ſçait, il y a autant de Moines que d'habitans, & où par conſéquent, il ne doit y avoir qu'une certaine meſure de ſuperſtition, qui oſeroit nier devant le St. Office, qu'il n'y a point d'enchantemens? Ce n'eſt pas une ſimple opinion, c'eſt une vérité conſtante, établie & confirmée par une quantité prodigieuſe de Moines éclairés, & de femmes dociles aux inſtructions de ces ſçavans Religieux. Pluſieurs d'entr'eux aſſurent qu'il y a des Eſpagnols dont les yeux ſont empoiſoneurs. Les preuves qu'on en rapporte, ſont ſi multipliées, que je ne finirois pas, ſi je voulois m'y arrêter. Un Eſpagnol, dit l'Auteur que j'ai cité, (M. Dumont, liv. 3 de ſes

Voy.), avoit l'œil si malin, que regardant fixément les fenêtres d'une maison, il en cassoit tout le verre. Un autre, même sans y songer, tuoit tous ceux sur qui sa vue s'arrêtoit. Le Roi qui en fut informé, fit venir cet Enchanteur, & il lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'Empoisonneur obéit, & les criminels expiroient à mesure qu'il les fixoit. Un troisième faisoit assembler dans un champ toutes les poules des environs, & celle qu'on lui désignoit, il ne faisoit que la fixer, & elle n'étoit plus. Un quatrième ... mais c'est assez rapporter des exemples; qu'il suffise au Lecteur de sçavoir que la source où je puise, est une source intarrissable: qu'on y remonte, on verra.

Que conclure de ces faits, ou si l'on veut, de ces contes? Bien des choses. D'abord qu'en Espagne,

avant le règne heureux du Prince éclairé qui gouverne cette grande monarchie, on penſoit à cet égard, comme on penſe en Turquie, quoiqu'il y ait en Eſpagne beaucoup plus de Docteurs, qu'il n'y a de Derviches & de Kalenders chez les Turcs : enſuite, qu'en Perſe, chez les Grecs, en Arabie, &c, on a des Enchanteurs exactement la même idée qu'on en avoit en France, il y a deux ſiécles, & que même actuellement on en a dans bien des villages, où les charmes ne ceſſent d'opérer ſur les troupeaux, les paturages, les moiſſons, & ſouvent ſur les Laboureurs. Enfin je conclurrai que peut-être il y a, comme je l'examinerai dans la ſuite, quelque choſe d'utile dans cette ſuperſtition, puiſqu'elle eſt ſi ancienne, puiſqu'elle eſt ſi fortement accréditée chez tous les peuples, policés ou, ſauvages, ſtupides ou inſtruits.

CHAPITRE IX.

Des Songes.

LEs hommes ont été bien foux d'aller, à si grands frais, interroger les astres, calculer leurs différens aspects, faire des pactes sacriléges, appeller, à grands cris, les puissances infernales, évoquer, implorer les démons & les morts, quand il leur étoit si facile de connoitre l'avenir, sans recourir aux pénibles calculs de l'astrologie, ni aux atrocités de la magie noire. A quoi bon employer de si ténébreux moyens, lorsque, sans soins, sans étude, on peut satisfaire sa curiosité ? Il est si doux, il est si flatteur, & si peu fatiguant d'apprendre l'avenir par les songes, de voir distinctement, pendant qu'on est couvert des pavots du sommeil, passer devant

ſoi la chaîne des événemens futurs, que je ne comprends point par quelle biſarrerie on a mis en uſage des moyens plus pénibles. Faut-il donc tant de ſçience, faut il faire tant d'efforts de génie pour prévoir, ſans erreur, ce qui arrivera ? Non, très-certainement, puiſqu'il ſuffit de dormir, & de ſe ſouvenir, quand on eſt éveillé, des ſonges qu'on a eus. A l'égard de leur explication, elle eſt fort ſimple, & d'autant plus facile, qu'elle eſt toute arbitraire, quoiqu'en diſent les Interprêtes les plus fidèles aux principes de l'orinocritique : car, à quelques ſonges près, les rêves ſignifient tout ce qu'on veut qu'ils repréſentent, comme l'a obſervé Porphyre, qui croyoit fortement aux ſonges, mais qui croyoit plus fortement encore qu'il falloit conſtamment les expliquer en ſa faveur.

La reſpectable antiquité, (car

en matière d'erreurs, de préjugés, de superstitions, on ne sçauroit parler d'elle avec trop de vénération) ; l'antiquité eut, dis-je, tant de confiance aux songes, qu'elle en fit tout autant de dieux, auxquels elle érigea des temples, où Morphée, Jule & Phantase, Ministres des dieux-songes, venoient toutes les nuits dévoiler l'avenir aux crédules dormeurs. La description que Pausanias a donnée d'après sa propre expérience, de la manière dont on préparoit ceux qui désiroient d'avoir des songes dans l'antre de Trophonius, nous fait connoitre assez jusques à quel dégré de complaisance & de simplicité les Anciens cultivoient cette branche de divination. « Le Dévot commençoit, dit Pausanias, par passer plusieurs jours dans le temple de la bonne Fortune & du bon Génie. C'étoit là qu'il faisoit ses expia-

tions, obſervant d'aller deux fois par jour ſe laver dans le fleuve Hircinas. Quand les Prêtres le déclaroient ſuffiſamment purifié, il immoloit au dieu une très-grande quantité de victimes, & cette cérémonie finiſſoit ordinairement par le ſacrifice d'un belier noir. Alors le Curieux étoit froté d'huile par deux jeunes enfans, & conduit à la ſource du fleuve, où on lui préſentoit une coupe d'eau de Lethé, qui banniſſoit de l'eſprit toute idée profane, & une coupe d'eau de Mnemoſine, qui diſpoſoit la mémoire à conſerver le ſouvenir de ce qui alloit ſe paſſer. Les Prêtres découvroient enſuite la ſtatue de Trophonius, devant laquelle il falloit s'incliner & prier; enfin couvert d'une tunique de lin, & le front ceint de bandelettes, on alloit à l'oracle. Voilà bien des cérémonies: ce n'étoit rien encore auprès de celles qui reſtoient à

faire. L'oracle étoit placé sur une montagne au milieu d'une enceinte de pierres, & cette enceinte cachoit une profonde caverne, où l'on ne pouvoit descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts, & à l'aide de quelques échelles, on avoit eu le bonheur de descendre, sans se rompre le col, il falloit passer encore, de la même manière, dans une seconde caverne, petite & très-obscure. Là, il n'étoit plus question d'échelles, ni de guides. On se couchoit à terre, & surtout on n'oublioit pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte faite avec de la farine, du lait & du miel : on présentoit ses pieds à un trou qui étoit au milieu de la caverne, & dans le même instant on se sentoit rapidement emporté dans l'antre, où couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées,

& enduites de certaines drogues, dont les Prêtres ſeuls connoiſſoient la vertu, on ne tardoit pas à s'endormir profondement : c'eſt alors qu'on avoit d'admirables viſions, & que les tems & les événemens futurs découvroient tous leurs ſecrèts ».

Ceux qui vouloient avoir des ſonges prophétiques, ſans ſe donner la peine de les faire interpréter, alloient à cet antre célébre ; mais le plus grand nombre ſe contentoit de rendre compte des ſonges aux Dévins, qui les interprétoient ſuivant l'infaillibilité des principes de l'orinocritique. Il n'étoit guère poſſible que ces Interprêtes tombaſſent dans l'erreur, pour ſi peu que celui qui les interrogeoit, fut exact dans ſon récit. L'art orinocritique avoit prévu tous les cas, toutes les viſions, toutes les eſpèces de ſonges ; eſpèces qui, ſuivant Macrobe, ſont au nombre de cinq ;

les songes, les visions, les oracles, les insomnies, les fantômes. Les visions, dit le même Ecrivain, & les oracles sont les deux espèces sous lesquelles les Anciens ont cru qu'il y avoit quelque chose de caché, & sur lesquelles ils ont fait beaucoup de conjectures. Macrobe, ce me semble, se trompe étrangement. Les Anciens regardoient, ainsi que je l'observerai dans le chapitre suivant, les fantômes vûs & entendus en dormant, comme la première espèce de songes, la plus intelligible, la plus prophétique de toutes, & la moins susceptible de diverses interprétations.

On sçait quelle fut la douleur d'Alexandre, quand il eut égorgé Clytus; on sçait que renonçant à la clarté du jour, & renfermé dans son palais, il s'y livroit à l'amertume de ses remords, à la honte de son crime, & à l'excès de son chagrin. Il ne vouloit ni voir, ni écouter personne, dit Plutarque;

la vie lui étoit à charge, & il ſe propoſoit d'en terminer le cours, quand le Dévin Ariſtandre s'approchant du fils de Philippe, le fit reſſouvenir d'un ſonge qui lui avoit prédit depuis long-tems le meurtre de Clytus. Au ſouvenir de ce ſonge, Alexandre ſentit renaitre le calme dans ſon ame, & ce que n'avoient pu faire ni les pleurs de ſes courtiſans, ni les ſoins de l'Empire, fut l'ouvrage d'un ſonge rappellé à propos. C'étoit ce même Ariſtandre qui avoit eu la gloire de fixer l'incertitude de Philippe, au ſujet d'un ſonge bien plus inquiétant. Philippe, quelques jours après ſon mariage avec Olimpia, ſongea que malgré les larmes de ſa jeune épouſe, il lui ſcéloit d'un cachet la porte des plaiſirs, & qu'un lion énorme étoit gravé ſur le cachet. Philippe allarmé de ce ſonge, le prit dabord pour un avis que les dieux

lui donnoient des outrages qu'Olympia feroit un jour à la foi conjugale ; ses courtisans, suivant l'usage, pensèrent comme lui, & c'en étoit fait peut-être de la liberté de la Reine, si Aristandre n'eut déclaré au Prince que les dieux l'informoient par ce songe, de la grossesse de sa femme ; explication hardie, mais qui heureusement fut justifiée.

L'autorité des songes étoit telle chez les Grecs, que les Philosophes qui parloient fort librement des dieux, étoient très-réservés sur l'article des songes, qu'ils respectoient comme les messagers de la Divinité. Artèmidore se rendit très-célèbre sous Antonin le Pieux, par son habileté à expliquer les songes, & il laissa plusieurs écrits sur cette matière, dans lesquels on trouve tous les principes, toutes les regles & toutes les décisions de l'art orino-

critique.

critique. Les découvertes qu'il fit dans cette ſçience lui donnérent beaucoup de réputation : ce fut lui, qui après bien des récherches, décida le premier que quand un voyageur ſonge qu'il a perdu la clef de ſa maiſon, c'eſt un ſigne aſſuré que quelque ſuborneur eſt dans les bras de ſa fille. Toutefois, Artémidore, malgré le grand ſuccès de ſes ouvrages, ne fit point oublier les grands hommes qui avant lui avoient écrit ſur l'orinocritique : tels étoient Artémon de Milet, Démétrius de Phalère, Apollodore, Cratippe, Ariſtandre, Dénis de Rhodes, Appollonius, Epicharmis, Straton, & une foule d'autres que je ne nomme point, mais dont le poids & le grand nombre prouvent combien jadis on comptoit ſur les ſonges pour connoitre l'avenir.

Je ſçais bien qu'aujourd'hui peu de gens éclairés voudroient ſe

charger de défendre cette ridicule doctrine : je sçais que chacun veut que l'on croie de lui qu'il mépriſe les ſonges : mais combien y en a t'il ſur qui ces mêmes ſonges ne faſſent pas la plus forte impreſſion ? A cet égard ainſi qn'à beaucoup d'autres, nous voulons paroître plus ſenſés, mieux inſtruits, plus philoſophes que les anciens ; & nous ſommes pourtant tout auſſi ſuperſtitieux, mais beauconp plus vains qu'eux. A qui arrive-t'il quelqu'accident facheux, quelque ſiniſtre événement, qu'il ne lui ait été annoncé par un ſonge ? Quelle mere a perdu ou ſon fils ou ſa fille, que quelques jours auparavant, elle n'ait été agitée par un ſonge allarmant ? La médiſance & la frivolité épuiſées dans la plûpart des cercles ſubalternes, de quoi s'entretien-t'on ? n'eſt ce pas de l'inquiétude qu'a cauſé quelque pénible rêve ? On eſt très-

fort perſuadé que les ſonges ne ſont que des illuſions ; on eſt bien éloigné de leur donner la plus légére créance ; cependant on ne laiſſe pas d'avoir la tête embarraſſée de celui qu'on a eu ; il étoit ſi ſingulièrement caractériſé ; les circonſtances qui l'ont accompagné, étoient ſi exactement conformes à ce qui eſt arrivé depuis, qu'on ſeroit preſque tenté d'ajouter quelque foi aux ſonges.

Le peuple, moins ambitieux de paroitre ce qu'il n'eſt pas, avoue ingénument ſes préjugés, ſes foibleſſes & ſes ſuperſtitions. Il croit aux ſonges ; il le dit, & met ſans balancer, dans la nombreuſe claſſe des eſprits forts, des incrédules, quiconque refuſe d'y croire. Auſſi n'aurai-je garde de dire que c'eſt être vraiement impie, que d'attribuer les ſonges à la divinité, qui ſeule, pourroit les envoyer à nous, s'il étoit vrai qu'ils

renfermassent le présage de l'avenir. Je n'aurai garde de dire que cette manière de nous avertir, toujours douteuse, incertaine, pleine de confusion, seroit on ne peut pas plus indigne de lumières d'une intelligence céleste. J'avouerai que s'il y a des songes prophétiques, ce sont ceux qui s'éloignent totalement de la théorie du sommeil. Il est possible que ceux-là nous instruisent des événemens futurs; mais je n'en connois point de cette espèce.

Avec un peu plus de physique, les Anciens se seroient épargné le soin de nous transmettre bien des erreurs & des superstitions. Ils auroient vû, par exemple, que le sommeil n'étant que l'état d'immobilité du corps, quand le défaut d'esprits dans les organes a suspendu les opérations des sens extérieurs; la lâcheté des nerfs, & la compression de leurs fibres,

tombées les unes ſur les autres, empêchent néceſſairement les impreſſions faites par les objets extérieurs de paſſer avec ordre & netteté dans le cerveau. Ils auroient vû qu'alors les rêves n'ont, & ne peuvent avoir pour cauſe que le mouvement rapide, précipité, irrégulier, incohèrent, interrompu des eſprits animaux dans les capſules du cerveau ; que ces eſprits agités ſans régularité, paſſant & repaſſant de cellule en cellule, il faut néceſſairement qu'ils pénétrent au hazard dans quelques-unes des traces faites pendant la veille par les objets extérieurs, & qu'auſſi-tôt ils excitent dans l'ame l'idée de ces mêmes objets. La volonté ne dirigeant plus la courſe de ces eſprits, qui ne peuvent paſſer dans le corps, parceque tous les orifices des nerfs leur ſont fermés ; il faut qu'ils ſe répandent en déſordre dans le

cerveau : ils en ébranlent à la fois plusieurs parties ; ils en r'ouvrent plusieurs vestiges, qui ouverts, retracent à l'ame des idées disparates, décousues, qu'elle a conçues en des tems fort éloignés, & qui, conséquemment, n'ont entr'elles aucunes liaison, nulle apparence de bon sens.

Or, s'il n'y a point, & s'il ne peut pas y avoir des rêves qui ne soient produits par cette course irrégulière des esprits animaux dans les vestiges du cerveau; ne faut-il pas que ce soit cette course désordonnée, qui venant à r'ouvrir les traces trop profondes qu'ont fait sur nous, dans notre enfance même, les contes monstrueux dont on nous a bercés, nous persuade que nous voyons & que nous entendons des fantomes, des spectres, & mille autres objets tout aussi bizarres, tout aussi insensés; mais auxquels l'imagination échauffée & l'esprit avili par

la ſuperſtition, ſont dans la conſtante habitude de ſuppoſer de la réalité?

CHAPITRE X.

Des Fantômes, Spectres, ou Revenans.

C'Est à la crainte, au trouble de l'eſprit, à la chaleur de l'imagination, à la force des impreſſions reçues; enfin à l'aſſerviſſement à la ſuperſtition que les ſpectres, les fantômes, les revenans ſont redevables de l'exiſtence qu'on leur ſuppoſe, & de la terreur qu'inſpire leur fantatiſque préſence. De tous les préjugés c'eſt ici le plus général. On le trouve établi chez toutes les nations; parceque chez tous les peuples, des images imprévues, des bruits ſoudains, inattendus, des circonſtances impoſantes, des paſ-

sions impétueuses agitent l'imagination, & meuvent les organes, qui fortement ébranlés, violemment frappés, sans qu'il y ait aucun objet extérieur qui les affecte, le montre à l'ame tout de même que s'il étoit présent. On croit partout aux fantômes, aux revènans, aux spectres ; parceque partout les hommes se sont fait des idées fausses qui leur impriment de la frayeur & du respect, qui pénètrent leur ame de terreur, & qui sont le tourment des esprits foibles. La peur des spectres est générale enfin, parceque très-peu de personnes ont assez de raison & de philosophie pour examiner, de sang froid, la cause de ces terreurs, quand elle agit, le principe de ces vaines images, quand on croit les appercevoir, le méchanisme de ces apparitions, quand elles viennent glacer le cœur d'effroi. D'ailleurs, comment ne pas

croire aux fantômes ; on en rapporte tant de faits, on en raconte tant de choſes ; & ces faits, ces recits ſont conſtatés par tant de preuves ? Comment ne pas croire aux apparitions, on y a cru dans tous les tems, & elles ſont autoriſées par tant de grands exemples, & par l'expérience de tant d'hommes éclairés ?

Avant que de parler des exemples particuliers, j'examinerai par les faits mêmes, à quelles cauſes cette ſuperſtition doit & ſon origine & ſon autorité.

La crainte de la mort ſi naturelle à l'homme, & la conviction intime, ou le deſir preſſant de l'immortalité de l'ame & de ſa réunion future avec le même corps qu'elle a animé ſur la terre, ont fait partout inſtituer des fêtes funéraires & de lugubres cérémonies. Ces fêtes, ces cérémonies furent d'abord tout auſſi ſimples

que ceux qui les avoient instituées. Peu à peu on ajoûta à ces premières fêtes, soit pour rappeller plus fortement l'idée de la réunion de l'ame avec le corps, soit par des motifs d'intérêt & de domination de la part des innovateurs; on y ajoûta, dis-je, des décorations imposantes, des tableaux funèbres, de plus tristes cérémonies; enfin un appareil plus terrible, plus ténébreux, & dont l'effet fut d'étonner l'esprit, & d'effrayer l'imagination. C'étoit jadis, par exemple, une cérémonie bien solemnelle, bien auguste aux yeux des peuples idolâtres, que l'usage où ils étoient d'offrir de somptueux repas aux dieux des enfers. La superstition qui va toujours croissant, quand elle s'est une fois introduite, inspira bientôt à ces mêmes peuples de rendre aux mânes des morts les mêmes honneurs qu'on avoit rendus jusqu'alors à

la cour infernale. L'ignorance, ou plutôt la biſarrerie humaine offrit des feſtins aux morts pour appaiſer leurs ames. L'appareil de ces feſtins, le ſilence profond qui y régnoit, l'obſcurité du lieu où ſe faiſoit cette cérémonie, les ſpectacles des tombeaux, des oſſemens, des crânes, des corps à demi conſumés qu'on y voyoit à la pâle lueur des torches funéraires; l'abbatement, la conſternation des convives, leurs ſoupirs & leurs gémiſſemens, les bras qu'ils tendoient, en pleurant, vers le cadavre, à qui ils ſembloient demander de venir prendre part au feſtin: quels objets plus capables d'épouvanter la multitude! Auſſi regarda-t'on comme un des plus ſacrés devoirs de la religion, l'uſage & la ſolemnité de ces fêtes nocturnes. Comment cette cérémonie s'eſt-elle communiquée d'une nation à une autre? Les dif-

férens peuples anciens & modernes qui sont dans l'usage constant de manger sur les tombeaux, ont-ils puisé cette coutume dans le délire de leur propre superstition ? C'est ce qu'il n'est pas possible de découvrir à travers le nuage qui dérobe même à leurs yeux l'origine de ces tristes festins. En Egypte, où l'on avoit tant de respect pour les morts, & où les tombeaux inspiroient tant de vénération, l'usage des repas funèbres & nocturnes étoit inviolablement observé. C'étoit par là que les Egyptiens terminoient toujours la solemnité des enterremens. A Rome également, les funérailles étoient toujours suivies d'un repas taciturne que l'héritier donnoit aux parens & aux amis du mort, dans le lieu même où reposoient ses cendres.

Jadis dans la Courlande & dans la Sémigalle aussitôt qu'un citoyen

avoit rendu le dernier ſoupir, on le paroit de ſes plus beaux habits, on mettoit dans ſes mains, ou à côté de lui une ſomme d'argent fixée par la coutume, & quelques alimens; on l'enfermoit dans un cercueil, & on le portoit au tombeau, qui étoit toujours loin des villes, dans un champ, ou dans une forêt. Là on découvroit le cercueil, & l'on offroit à manger au cadavre: pour l'engager à prendre de la nourriture les conducteurs du convoi funéraire mangeoient, & régaloient tous ceux qui avoient été invités; & c'eut été une indécence, ſi quelqu'un d'eux eut manqué, la coupe à la main, de ſaluer le défunt, & de l'inviter à boire.

Dans les premiers tems on n'offrit aux ames que du miel, du vin, de la bierre, du lait, des œufs, du pain, de la viande, & de l'eau: mais à meſure que les ténébres

de l'ignorance devinrent plus épaisses, les mœurs furent moins simples, & la superstition donna de la férocité aux hommes. Ils crurent que les ames de ceux qui s'étoient plu dans le carnage, aimeroient beaucoup mieux humer du sang que de manger des légumes. Cette folle & cruelle idée inspira d'abord aux peuples l'idée de répandre sur les tombeaux quelques gouttes de sang humain: bientôt les femmes, les esclaves, les captifs, & les concubines qui avoient appartenu à ceux dont on vouloit honnorer la mémoire, expirèrent sous les couteaux des sacrificateurs. C'étoit au milieu de ces affreuses hécatombes, au bruit des gémissemens des victimes, & sur leurs membres palpitans que les amis du mort faisoient les repas funéraires: c'étoit alors qu'animés par le vin & par l'horreur du spectacle, ils appelloient le

mort : c'étoit alors que croyant voir ſon ame ſous la forme d'un ſpectre hideux, d'un fantôme effroyable, ils lui diſoient d'un ton lugubre & mal aſſuré : *ami, ſpectre, fantôme ! tu t'es lève du fond de ton tombeau ; eſt-ce pour venir avec nous, pour boire, & manger comme nous ?* Quand ce feſtin barbare étoit fini, qu'on croyoit l'ombre ſatisfaite, qu'il n'y avoit plus de malheureux à immoler, & que les convives peut-être ſentoient au fond du cœur le tourment du remords, ils quittoient bruſquement la table, conjuroient le fantôme, que leur imagination fortement échauffée leur montroit comme s'il eut été préſent, de ſe retirer, & ſurtout de ne pas nuire aux plantes des jardins, aux fruits de la campagne. Ces mêmes cruautés, ces mêmes cérémonies étoient religieuſement obſervées par les Sauvages de l'Amérique.

Encore dans quelques contrées de la Louisiane, aussitôt qu'une femme, *chef* de la peuplade, ou *noble*, c'est-à-dire, de la race du soleil, est morte, on étrangle sur sa tombe douze petits enfans & quatorze grandes personnes pour être enterrés avec elle; & la même superstition qui a fait immoler ces victimes, les change en autant de fantômes que les Sauvages de la peuplade croyent voir toutes les nuits errer sur les tombeaux.

Les coutumes les plus bisarres sont fondées sur quelque principe : celui de ces repas funèbres est, comme je l'ai dit, la conviction, ou le desir de l'immortalité de l'ame. De cette opinion les Anciens, ainsi que les Sauvages des tems modernes, ont conclu que puisque l'ame est immortelle & toujours sensible, elle doit donc être flattée des honneurs qu'on lui rend. Une autre erreur est venu gros-

ſir, & rendre plus féroce cette ſuperſtition. Les Anciens croïoient que les ames ſéparées des corps, ſe plaiſoient aux lieux où leur première enveloppe étoit enſévelie: ils croyoient qu'errant ſans ceſſe autour des ſépulcres, & la fatigue de cet exercice diminuant leurs forces, elles avoient beſoin d'alimens; enfin, qu'elles humoient le vin des libations, qui, répandues ſur la pouſſière, étoient bientôt abſorbées, & ne laiſſoient ſur la ſurface du ſol aucune trace d'humidité. Ils penſoient encore que les ames entendoient & recevoient avec reconnoiſſance les prières & les alimens qu'on leur offroit; qu'elles fécondoient les terres de ceux qui les avoient honnorées; & que ſpectres dévaſtateurs, elles s'attachoient à tourmenter par de ſoudaines apparitions, ceux qu'elles avoient quelques raiſons de haïr, ou dont elles vouloient ſe

venger. Enfin, ce n'étoit pas assez pour les Anciens que de donner aux ames dégagées de la matière, toutes les passions qui les avoient agitées, quand elles avoient été unies avec les sens ; ils étoient persuadés encore qu'elles lisoient dans l'avenir comme dans le passé ; qu'elles annonçoient à ceux dont elles avoient reçu des bienfaits, les événemens futurs, les disgraces, les revers, les maladies, la mort même, & toujours par des apparitions.

Quelle folie autorisoit ces fables ? L'avarice des Prêtres qui régnoient par la crainte sur la superstition ; leur orgueil qui étoit intéressé à laisser végéter le peuple dans la terreur & l'ignorance. Ils étonnoient sans cesse l'imagination des foibles par des contes effrayans, & souvent par des tours de charlatanisme dont eux seuls connoissoient & faisoient agir les

reſſorts. Pour comprendre aiſément combien les ténébres du paganiſme ajoûtoient de préjugés aux erreurs de l'ignorance, il ſuffit d'obſerver quelle eſt encore de nos jours l'opinion du peuple ſur les apparitions. Il ſuffit d'examiner s'il eſt quelque village, quelque hameau où la plûpart des Laboureurs ne ſoient pas perſuadés du retour des ames ſur la terre : les apparitions ſont fréquentes chez eux: il en eſt peu qui n'aient vû des ſpectres, ou revènans. Eh comment ne croiroient-ils pas en avoir vû ? Sont-ils plus éclairés, plus courageux, plus intrépides que les Anciens qui leur ont tranſmis ces chimères & ces ſuperſtitions ?

Quand, barbare à force de vertu, le féroce Brutus eut réſolu de poignarder Céſar ; quand à l'inſtant de cet aſſaſſinat, & prêt à ſe couvrir du ſang de ſon ami, de ſon bienfaiteur, de ſon pere,

suivant l'opinion commune: quand Brutus échauffé par le patriotisme, accablé par avance sous le poids des remords, vit, ou crut voir un spectre s'attacher à ses pas, lui reprocher l'horreur du parricide qu'il alloit commettre, & le dévouer aux furies; son imagination étoit assez troublée pour lui représenter des spectres, des fantômes. Il racontoit cette effroyable apparition à Cassius, qui moins criminel que lui, & n'ayant pas dumoins à craindre d'outrager la nature, dit à Brutus, suivant Plutarque; *je suis persuadé, ô Brutus! que vous avés cru voir un spectre vous demander compte du sang que vous allés faire couler: mais ne pensez-vous point aussi que les soins qui agitent votre ame, que le trouble de votre esprit, que l'extrême fatigue de vos sens, les ténèbres de la nuit, l'humanité & le patriotisme qui combattent dans votre cœur, ne*

ſoient pas aſſés forts pour altérer vos idées, pour exalter votre imagination au point de créer des fantômes, des ſpectres, des furies? Pour moi qui ne crois pas aux démons, & moins encore qu'ils ſe rendent viſibles &c.
Cependant, ce même Caſſius, ſi fort au-deſſus de la crainte, ſi fort perſuadé qu'il n'exiſte ni dieux ni démons, & que la viſion de Brutus n'a été que l'effet du trouble de ſon ame; ce même Caſſius a t'il eu dans la ſuite plus de courage, plus de conſtance & de fermeté que Brutus? Guerrier juſqu'alors intrépide, fier ennemi d'Antoine & du Triumvirat, ne crut-il pas auſſi voir un ſpectre dans ſa tente; & ce fantôme produit par les mêmes cauſes qu'il avoit dévoilées avec tant de vérité dans l'aventure de Brutus, jetta la terreur dans ſon ame, enchaina ſa valeur, & le lendemain ſon bras juſqu'alors indomptable,

resta sans force dans le champ de Philippes, & se laissa ravir l'honneur de la victoire.

Drusus, l'un des plus grands hommes que l'ancienne Rome ait produits, avoit porté ses conquêtes jusqu'aux rives de l'Elbe, lorsqu'une femme d'une taille gigantesque, & habillée à la manière des Barbares, se présentant soudainement à lui: *que cherches-tu*, lui dit-elle, *insatiable conquérant, fuis, & vas loin d'ici terminer le cours de ta vie, que la Parque s'apprête à te ravir*; & le spectre disparut. Dion & Suètone, qui rapportent cette apparition, croyoient l'un & l'autre aux fantômes, ainsi que Drusus, qui, à supposer la certitude de ce fait, avoit trop entendu parler à Rome, d'auspices, de prodiges, de fantômes & de genies malfaisans, pour se douter, comme l'observe M. Bayle, " que quelqu'un d'une

taille extraordinaire parmi les habitans du pays où il étoit, ſe fut préſenté comme un ſpectre ; car il eſt très-vraiſemblable qu'on a eu plus d'une fois recours à un pareil ſtratagème."

Mais pourquoi chercher de tels exemples chez des peuples dont le culte, la religion & les Prêtres ne tendoient qu'à accréditer cette ſuperſtition ? Il eſt tout naturel que remplis de la fauſſe doctrine du retour habituel des ames ſur la terre, les Egyptiens, les Grecs & les Romains cruſſent, ainſi que la plûpart des nations ſauvages, aux apparitions, aux ſpectres, aux fantomes. Mais ce qui ne me paroit point du tout naturel, & ce qui néanmoins eſt vrai, tant ſont inconcevables les caprices de la raiſon humaine, c'eſt que les mêmes fables, les mêmes préjugés, repandent parmi nous tout autant de terreur. Ce que j'aurois encore de la peine à croi-

re, si les faits n'étoient bien constatés, c'est que parmi nous, des hommes qui se sont rendus célèbres par leurs lumières, & plus encore par les efforts qu'ils ont faits pour combattre les opinions reçues, ayent été les plus susceptibles de ces sortes de terreurs paniques; qu'ils n'ayent pu s'empêcher de frémir aux seuls mots de fantômes, de revènans, de spectres. Tel a pourtant été, dit-on, le fameux Hobbes, l'honneur de l'Angleterre, & l'un des plus célèbres écrivains du dernier siècle. Hobbes, cet homme que la liberté de sa philosophie, la nouveauté & la hardiesse de quelques-unes de ses propositions, firent passer pour athée; ce même Hobbes, dit l'estimable Auteur qui a écrit sa vie, a été accusé d'avoir eu peur des fantômes, de ces même fantômes dont il a nié l'existence; & sa crainte étoit telle,

telle, qu'il n'oſoit demeurer ſeul, quoiqu'il fut, diſoit-il, bien perſuadé qu'il n'y a point de ſubſtance diſtincte de la matière.

Si l'on dit que naturellement timide, quoiqu'aſſés courageux pour lutter contre la vérité, Hobbes n'a pas trouvé dans ſa raiſon aſſes de force pour s'élever dans ſa conduite, comme il s'eſt élévé dans ſes ouvrages, au-deſſus des premières impreſſions qu'il avoit reçues; comment conciliéra t'on l'inconcevable contradiction qui règne dans les écrits d'un homme moins célèbre que Hobbes, mais auſſi ſçavant & tout au moins auſſi philoſophe? M. Hanov, illuſtre Profeſſeur & Bibliotécaire à Dantzic, a combattu avec tout l'avantage que peut donner la vérité, les ſuperſtitions & les préjugés de la plûpart des Peuples anciens & modernes, au ſujet du retour des ames & des apparitions: toute-

fois dans ce même ouvrage paroissant oublier ses réflexions & ses raisonnemens, il raconte avec la gravité d'un ancien habitant de Sémigalle, la fabuleuse aventure, suivant lui, arrivée à Flaxbinder, plus connu sous le nom de *Johannes de curiis*. L'inconduite, dit M. Hanov, l'intempérance & la débauche furent la seule occupation de Flaxbinder dans sa jeunesse. Un soir, tandisqu'il se plongeoit dans l'yvresse des plus sales plaisirs, sa mere vit un spectre, qui ressembloit si fort par la figure & par la contenance à son fils, qu'elle le prit pour lui-même. Ce spectre étoit assis près d'un bureau, couvert de livres, & paroissoit profondément occupé à méditer & à lire tour-à-tour. Persuadée qu'elle voyoit son fils, & agréablement surprise, elle se livroit à la joye que lui donnoit ce changement inattendu, lorsqu'elle en-

tendit dans la rue la voix de ce même Flaxbinder qui étoit dans la chambre. Elle fut horriblement effrayée ; on le ſeroit à moins : cependant ayant obſervé que celui qui jouoit le rôle de ſon fils, ne parloit pas ; qu'il avoit l'air ſombre, hagard & taciturne, elle conclud que ce devoit être un ſpectre ; & cette conſéquence rédoublant ſa terreur, elle ſe hâta de faire ouvrir la porte au véritable Flaxbinder. Il entre, il approche ; le ſpectre ne ſe dérange pas. Flaxbinder pétrifié à ce ſpectacle, forme, en tremblant, la réſolution de s'éloigner du vice, de renoncer à ſes deſordres, d'étudier ; enfin d'imiter le fantôme. A-peine il a conçu ce louable deſſein, que le ſpectre ſourrit d'une horrible manière, jette les livres & s'envole. On ſent qu'un homme qui raconte d'un ton auſſi perſuadé de telles viſions, eſt bien près de voir

des fantômes : aussi ne serois-je point étonné si dans la suite des ouvrages posthumes de M. Hanov, & qui doivent, dit-on, paroitre incessament, on lit quelques récits d'apparitions. M. Hanov avoit, malgré la supériorité de ses talens, tout autant de préjugés, d'imagination & de crédulité qu'il en faut pour voir des spectres.

Je dirai donc avec M. Bayle, qu'il ne faut point accuser d'imposture tous ceux qui protestent avoir vû des fantômes : car les contes qu'ils ont lûs, ou qu'ils ont entendu faire de ces sortes d'apparitions, ont pu laisser dans leur cerveau une trace si profonde, que les esprits animaux n'y sçauroient plus tomber, sans exciter fortement l'idée d'un spectre. « Si une vive attention à ces objets, accompagnée de crainte, ébranle l'imagination, soyez assuré que l'action des esprits animaux sur cet-

té trace, ſera plus forte que l'action de la lumière ſur les nerfs optiques. L'imagination alors ſera plus forte que la vue, & peindra les objets comme préſens; deſorte qu'encore qu'on ſoit éveillé, on croira voir une choſe qui n'eſt point préſente aux yeux, mais ſeulement aux ſens internes,,. Qu'étoit-ce donc jadis, quand on laiſſoit croire au peuple, ſoit à Rome, ſoit ailleurs, & ſurtout au peuple de la campagne, non-ſeulement la poſſibilité du retour des ames ſur la terre, mais encore la fréquence de ces retours, & toujours pour demander, diſoient les ſacrificateurs avides, de riches Hécatombes, des ſecours mercenaires, de vénales expiations?

CHAPITRE XI.

Les erreurs & les superstitions sont-elles toujours pernicieuses? Les plus cruelles ont-elles été toujours aussi, & sont-elles encore les plus généralement répandues?

MACHIAVEL, je ne me souviens plus dans quel de ses discours politiques sur Tite-Live, prétend que quand les mœurs publiques sont tout-à-fait corrompues, c'est du sein même de leur corruption qu'on peut tirer des moyens propres à ramener les cœurs à la vertu. Il dit encore que quand les loix ont été violées, méconnues, outragées; c'est aussi sur les vices, le desordre & la confusion de cette espèce d'anarchie, qu'un Législateur habile peut fonder la stabilité d'une législation nouvelle. Mon dessein n'est pas d'examiner ici la justesse

ou la fauſſeté de ces opinions. Je demande ſeulement ſi on ne peut pas dire la même choſe des ſuperſtitions accréditées chez les peuples de l'antiquité, & de celles qui ſont adoptées par quelques Nations ſauvages de nos jours; de ces ſuperſtitions, qui ne ſont qu'une violation manifeſte de la ſaine raiſon, un oubli du bon ſens? Ne pourroit on pas du ſein des abus même & des maux que produiſent les ſuperſtitions reçues chez ces peuples, tirer le plan d'un nouveau culte, mieux dirigé, mieux ordonné, plus raiſonnable, & plus avantageux à la ſociété? Si cela eſt, les ſuperſtitions, ces maladies populaires, ces préjuges vulgaires, qui ne ſont tout-au-plus qu'une preuve ſenſible de l'extrême foibleſſe de l'eſprit humain, ne ſont pas en elles mêmes auſſi pernicieuſes qu'on le dit communément. Preſque tous les Sçavans

ont néanmoins soutenu le contraire: on a même pensé si singulièrement à ce sujet, que bien des Auteurs, d'ailleurs très-estimables, ont regardé comme un problême difficile à résoudre, la question de sçavoir si l'irréligion est plus à craindre que la superstition? Ce qui me paroit étonnant, c'est que les Ecrivains les moins exempts d'erreurs, de préjugés, de superstition, tels que Plutarque & la plûpart de ceux dont il s'appuye, soient prèciſément ceux qui décident avec le plus de confiance que l'athéisme est incomparablement moins dangéreux que la superstition. Lipse, qui croit qu'à tout prendre, l'athéisme est plus pernicieux, met cependant la superstition au rang des plus grands maux: (*o! utraque magna pestis, sed illa crebrior, hæc deterior*). Bayle qui, très souvent, pense & décide avec justesse, mais qui plus souvent encore ne cherche

qu'à donner des doutes, fait à ce ſujet un argument qui me paroit très-foible. " La ſuperſtition, dit-il, qui s'inſinue ſous le maſque de la piété, n'étant qu'une image de la religion, ſéduit l'eſprit de l'homme de telle ſorte, qu'elle le rend ſon jouet : d'où il eſt clair qu'elle eſt plus pernicieuſe que l'irréligion; car elle pouſſe au crime, non ſeulement ſans remord, mais en perſuadant qu'on obéit à Dieu; enſorte qu'elle fait franchir les barriéres de la raiſon, & tous les ſentimens d'humanité; & qu'il n'y a plus bientôt de ravage qu'elle ne faſſe dans l'eſprit & dans le cœur".

Mais, ſont-ce là les caractères de la ſuperſtition? Ne ſont-ce pas les effets de la ſuperſtition irritée par la contradiction, & non la ſuperſtition en elle-même, que Bayle a confondu avec le fanatiſme? Or, qui ne ſçait que la ſuperſ-

tition cesse où le fanatisme commence; qu'il y a autant de distance de l'un à l'autre, que de la vivacité à l'extrême folie, de la chaleur tempérée du printems, à l'ardeur brûlante de la canicule? Qui ne sçait que si c'est par la superstition que les peuples ont quelquefois été menés, c'est presque toujours par le fanatisme que les séditieux sont parvenus à rompre les fers dont ils se sont cru chargés? Qui ne sçait que si le fanatisme est le plus dangereux fléau de tout gouvernement, la superstition en a été souvent l'appui le plus solide, comme je le prouverai bientôt par des faits authentiques. Fondés sur de mémorables exemples, des Ecrivains judicieux ont avancé que rien n'est plus nécessaire dans les Etats. *Nulla res*, dit Quinte-curce, *efficacius multitudinem regit quam superstitio.* Quelque inconstant que soit le Peuple,

ajoute-t'il enſuite, s'il a une fois l'eſprit frappé d'une vaine image de religion, il obéira mieux à des fourbes qui ſe diront inſpirés, qu'a ſes Chefs & à ſes Magiſtrats.

Toutefois, eſt-ce là encore le caractère de la ſuperſtition ? il me ſemble que non ; que Quinte-curce s'eſt trompé, ainſi que Bayle, & qu'il a, comme lui, confondu la ſuperſtition avec le fanatiſme. Je conviens qu'il faut beaucoup d'attention pour diſtinguer ces deux mobiles des actions des hommes. l'un dangèreux & perfide, l'autre utile, quand il eſt conduit par une main habile. Encore même eſt-il arrivé dans mille circonſtances, que la ſuperſtition s'eſt changée fanatiſme, quelques précautions qu'on ait priſes pour la contenir dans ſes bornes ; c'eſt une matière inflammable, toujours prête à s'embraſer, pour ſi peu qu'on approche le flambeau de l'enthouſiaſme.

Il est vrai qu'il y a des préjugés populaires si stupides & si minutieux, que leur progrès est peu à craindre : bien des gens pensent même que fussent-ils généralement adoptés, ils ne pourroient jamais être d'aucune facheuse conséquence. Qu'on prenne garde cependant : plus ces superstitions sont absurdes, plus elles disposent les esprits à en recevoir de plus insensées, & plus aussi elles préparent les voyes du fanatisme, & de la sédition. Ainsi la plus petite conduit à la plus grande, & toutes, tôt ou tard, au détestable fanatisme, où elles vont se perdre, comme les eaux des fleuves dans le vaste océan. C'est d'ailleurs, c'est précisément par ces minutieuses & stupides opinions qu'on a toujours conduit les hommes, dans les tems d'ignorance ; c'est par elles qu'alors l'ambition s'est préparé des soldats, les usurpateurs des complices, les factieux des bras ac-

coutumés au meurtre, au parricide... Je m'arrête, Lecteur, ai-je beſoin de citer des exemples ?

Il ſuffit, comme l'ont obſervé les Ecrivains les plus ſenſés, d'avoir eu une fois l'art de perſuader les ſimples ; il ſuffit d'être parvenu à aveugler le patriotiſme des bons citoyens, pour les rendre bien-tôt les défenſeurs des propoſitions les plus cruelles, les plus féroces même, ſoit en matière de culte, ſoit en matière de gouvernement. Ce fut par les preſtiges de la ſuperſtition que dans ces tems de trouble & de ſédition, ſi funeſtes à la France, des factieux parvinrent à inſpirer au peuple les idées les plus fauſſes de la divinité. *Les uns*, diſoit alors Montagne, *font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas ; les autres, en plus grand nombre, ſe le font accroire à eux-mêmes, ne ſçachant pas pénétrer ce que c'eſt que croire. Les hommes dirigent comme*

ils veulent, ce qu'ils nomment la foi; ils se servent de la religion: ce devroit être tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons, à tirer comme de cire, tant de figures contraires, d'une régle si droite & si ferme. Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse à droite; ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes entrepriſes, s'y conduisent d'un progrès si conforme en débordement & injuſtice, qu'ils rendent doubteuſe & malaiſée à croire la diverſité qu'ils prétendent de leurs opinions, en choſe de laquelle dépend la conduite & loi de notre vie,.. Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons les raiſons divines, & combien irreligieuſement nous les avons & rejettées & reprinſes, ſelon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques, &. &c.

Graces à la Philoſophie & à

la décadence, au diſcrédit des Lettrés des ſiècles d'ignorance, nous n'avons plus à les craindre, ces jours de fanatiſme, ces tems d'orage & de ſédition; mais pourquoi ne les craindrions nous plus? N'eſt-ce pas parceque leur cauſe n'a plus la même activité? Toutefois, qu'on laiſſe s'accréditer encore les préjugés éteints, & l'on éprouvera bien-tôt la même fermentation, & l'on verra les mêmes ſçènes.

C'eſt une vérité, dit Ciceron à Atticus, que nous cherchons envain à nous diſſimuler; nous ſommes aujourd'hui tels que les hommes ontété dans tous les tems: fiers, audacieux & inſolens dans la proſpérité; timides, lâches & ſtupides au plus leger revers. Nous ſommes éclairés, mais c'eſt par cela même que nous pouvons être éblouis. Sçavans & philoſophes, nos peres ſe croyoient au-deſſus de la

crainte ; mais leurs yeux étoient-ils frappés de quelque phénomène étonnant, extraordinaire, & dont jamais il n'y eut eu d'exemple ; on voyoit aussitôt le peuple consterné, courir en foule aux pieds de ses Devins, aveugles interprêtes des décrets du destin, & qui, suivant l'usage, ne manquoient pas de prononcer qu'il n'étoit pas possible que, corrompus autant que les Romains l'étoient, le ciel irrité contre eux, ne leur envoyât le fléau qui les affligeoit.

Mais n'est-ce pas, disoit Lucien, le plus cruel & le plus dangereux des fléaux que cet empire absolu qu'ont toujours eu les imposteurs sur la crédulité publique ? Non, la docilité de tous les peuples de l'antiquité & leur soumission à la témérité des opinions, à la bisarrerie des interprétations de ceux qui se sont dit inspirés ; le despotisme de leur autorité, malgré la petitesse de leurs idées,

l'inconſéquence de leurs déciſions, & l'abſurdité des erreurs qu'ils ont repandues, ſuffiſent, ce me ſemble, pour prouver la néceſſité des préjugés & des erreurs populaires.

En effet, ſi elles n'étoient pas néceſſaires ces erreurs, d'où viendroit cette unanimité de tous les peuples de la terre, à les admettre, à les autoriſer, & à les reſpecter ? Je ne parle pas ici ſeulement des peuples ſauvages, mais des Nations les plus inſtruites, le plus ſagement gouvernées & les mieux policées. Quelle étoit à ce ſujet, la manière de penſer des Romains, de ces hommes ſi fiers de leur grandeur, ſi vains de leurs connoiſſances, ſi orgueilleux de la ſageſſe de leur gouvernement ? Elle étoit mille fois plus abſurde que celle de nos payſans les plus groſſiers; & cependant elle étoit un des plus ſolides appuis de la

sûreté publique. Quelle voix impérieuse convoquoit les assemblées du Sénat & du peuple ? La superstition. Quelle force irrésistible arrêtoit tout-à-coup ces mouvemens séditieux, ces guerres intestines, ces terribles dissentions qui menacèrent tant de fois d'une ruine entière la république & l'empire ? La superstition ? A Rome, libre, indépendante & jalouse de son autorité, quel étoit l'arbitre de la guerre & de la paix ? Qui concluoit les traités, qui les faisoit exécuter ? N'étoit-ce pas aussi la superstition ? Mais à qui la république confioit-elle les droits de répandre l'erreur ? Aux plus illustres & aux plus distingués de ses citoyens, soit par l'éclat de la naissance, soit par la célébrité des talens.

On sçait que les fonctions comiquement sublimes des Augures ne se bornoient pas à contempler

le vol des oiſeaux, à interpréter leur chant, leur manière de boire & de manger. On ſçait que les Aruſpices tiroient auſſi des conſéquences des accidens les plus communs; qu'ils trouvoient des préſages dans les événemens les plus ordinaires; & que les oracles qu'ils prononçoient, quelque inſenſés qu'ils fuſſent, étoient reçus avec vénération, & leurs ordres remplis avec exactitude. On ſçait enfin que tout chez les Romains, comme parmi beaucoup de Nations modernes, offroit à l'imagination des préſages heureux ou malheureux: une coupe fortuitement renverſée, de l'huile répandue, la rencontre d'un lièvre ou d'un ſerpent, l'entrée inopinée d'un chien noir dans une maiſon, la fuite d'un loup ou d'une bèlette de la droite à la gauche, &c. Qu'étoit-ce encore quand quelque Viſionnaire venoit dire

au peuple assemblé, qu'il avoit entendu un bœuf articuler des mots, ou qu'il étoit tombé une pluie de sang, une grêle de pierre; que sans nulle apparence d'orage le tonnerre avoit grondé, &c.

Les Romains que nous trouvons si foibles, si timides à cet égard, différoient de quelques Nations modernes, en ce que chez celles-ci le peuple seul croit fortement aux préjugés les plus minutieux; au lieu que les Romains croyoient également à toutes les superstitions; aussi sur quels objets la législation des Augures ne s'étendoit-elle pas? Pline raconte qu'une de leurs loix les plus sacrées défendoit sévérement aux femmes de tourner leurs fuseaux en passant par les grands chemins, & de les porter découverts; parceque, disoit la loi, le mouvement des fuseaux découverts nuisoit infiniment à l'abondance & à la matûrité des fruits.

CHAPITRE XII.

Continuation du même ſujet.

CEs Augures romains ne laiſſoient pas, malgré leur majeſté, d'être ſouvent des perſonnages très-riſibles. Ils étoient gravement fourbes, & même aſſez indécemment impies. Ce qu'il y avoit, à mon avis, de plus pénible dans leur charge, c'étoit d'être ſérieux dans les fonctions les plus biſarres que la folie humaine ait jamais inſtituées. Ils ne rioient jamais dans l'exercie ridicule de ces fonctions; ils prononçoient d'un ton auguſte, des oracles fort bouffons; & c'eſt là ce qui les diſtinguoit des interprêtes, ou plus cruels, ou plus comiques, des arrêts du deſtin chez la plûpart des autres peuples. Dans l'Iſle Formoſe, ce ſont toujours des femmes qui

rempliſſent cette importante dignité. Ce ſont elles qui annonçent la volonté des dieux. Elles prononcent, ou plutôt elles balbutient des diſcours très-bizarres ; elles font des contorſions fort ſingulières ; elles pouſſent des hurlemens affreux ; & quand elles ſe ſont bien échauffées à force de cris, de mouvemens rapides, & de geſtes outrés, elles s'arrêtent tout-à-coup, s'écrient qu'elles voyent les dieux, ſe roulent violemment par terre, montent ſur les toits des pagodes, ſe découvrent juſqu'au deſſus de la ceinture, ſe fouëtent juſqu'à ſe déchirer, lâchent tout auſſi abondamment qu'elles peuvent, leur urine ſur la foule dévote. Après cette opération, qui n'eſt pas la moins plaiſante, elles ſe dépouillent entièrement, deſcendent toutes nues, & ſe lavent en préſence des ſpectateurs émerveillés. A Madagaſcar ce ſont en-

core les femmes qui ont l'avantage exclusif de parler à la divinité ; & c'eſt par leur bouche que la divinité ne manque pas de recommander au peuple de croire aux jours, aux heures, aux inſtans heureux ou malheureux. Auſſi les femmes de Madagaſcar croiroient-elles avoir commis un crime preſque impoſſible à expier, ſi ayant eu le malheur d'accoucher dans un tems déclaré ſiniſtre, elles avoient négligé de faire dévorer leur enfant par les bêtes féroces, de l'avoir enterré vivant, ou au moins de l'avoir étouffé.

Ainſi l'homme toujours aveugle, & partout ſtupidement féroce, a conſtamment aimé à ſe repréſenter l'Etre ſuprême ſous les traits d'un tyran deſtructeur, avide de carnage, & toujours altéré du ſang de ſes enfans, comme ſi Dieu pouvoit ſe plaire à voir égorger en ſon nom, ſes plus parfaites

créatures. C'étoit, dit Hérodote, ce principe farouche qui inspiroit aux Scythes d'immoler la centième partie de leurs prisonniers à Mars exterminateur. C'étoit également cette fausse & cruelle idée qui engageoit les Gétes à renoncer, une fois tous les ans, à la douceur & à la bienfaisance de leur caractère. Ils s'assembloient, & celui d'entr'eux que le sort désignoit pour porter les vœux de ses concitoyens au barbare Zamolxis, étoit précipité tout nud du faîte d'une tour sur un bataillon hérissé de javelots; si la victime expiroit à l'instant, la Nation enchantée croyoit que Zamolxis étoit satisfait de l'hommage; mais si le malheureux respiroit après sa chûte, les Gétes consternés le regardoient comme un méchant réprouvé par Zamolxis, & l'affreux sacrifice recommençoit encore. Jamais pendant son régne,

raconte

raconte Diodore, Ameſtris ne négligea de faire enterrer, une fois chaque année, douze hommes vivans, nide ſacrifier quatorze enfans des plus illuſtres & des premières Maiſons de ſes états; & jamais ſes ſtupides Sujets ne manquèrent d'attribuer le bonheur de ce régne & la gloire de l'empire à la réconnoiſſance des dieux pour la piété de la Reine. Oléarius obſerve qu'autrefois les Sybériens ſe diſputoient l'honneur de périr ſous le couteau des Prêtres, que les plus Riches même corrompoient pour en être égorgés. Une ſuite de déſaſtres que le ſang des citoyens ſacrifiés n'avoit pû arrêter, fit changer l'ordre des ſacrifices: le peuple décida que ce ſeroient les Prêtres qu'on immoleroit; parceque leurs ames plus pures étoient auſſi plus dignes d'aller offrir aux dieux les vœux de la patrie. Voyez, s'écrie Ka-

empfer, les fanatiques Japonnois entourer & suivre le char qui porte dans les rues la statue d'Amida, idole affreuse & toujours ensanglantée: voyez les plus zélés de cette troupe frénétique céder à leur yvresse, accourir, percer la foule, se jetter sous les roues du char, qui écrase leurs membres, & trouver de grandes douceurs dans la plus cruelle des morts. D'autres, ajoute Villela, croyant devoir à Amida ou à Xaka un sacrifice solemnel, assemblent leurs amis, leurs parens, les Prêtres & le peuple; ils se font attacher une énorme pierre au col, & on les lance dans la mer. Quelques-uns aiment mieux mourir publiquement de faim; quelques-autres pensent qu'en s'étranglant ils se rendront plus agréables à la divinité; d'autres en avalant du poison; plusieurs en se perçant le sein d'un poignard, consacré dans le

temple à ce barbare uſage. Phillips, Roger & Baldæus racontent qu'ils ont vû les imbéciles habitans du Maduré & des rives du Gange aller interroger leurs Prêtres, pour ſçavoir d'eux qu'elle eſt l'auſtérité, & quels ſont les tourmens qu'ils doivent éprouver, afin de deſarmer les dieux : les uns ſont condamnés à reſter aſſis ou débout, dans la même attitude, pendant pluſieurs années ; les autres à porter des chaînes accablantes ; quelques-uns à reſter pendant un tems fixé, ſuſpendus par les pieds au-deſſus d'un bucher embraſé ; les plus opulens finiſſent par aſſouvir l'avarice des Prêtres qui leur font croire qu'ils ont reçu du ciel la permiſſion de tranſporter ſur les vaches les péchés des riches Indiens ; expiation ruineuſe, puiſqu'elle coute, pour la faute la plus légère, deux cens vaches au moins, qui, une fois

chargées des fautes des pécheurs, appartiennent aux Bramanes. Ces Prêtres impostеurs n'ont-ils pas persuadé encore aux habitans du Maduré que le démon se plait à entrer dans le corps des plus riches, d'où il ne pourra sortir qu'à force de trésors, de terres & de vaches qu'on offrira aux Prêtres, & de coups de bâton que ceux-ci donneront dans le temple aux prétendus possédés ? Le dernier des trois Voyageurs, Baldæus, dit qu'il y a à Canara, entre Cananor & Mongalor, une espèce d'ordre religieux, fort puissant, & respecté jusqu'à l'idolâtrie : tous ceux, ajoute-t'il, de cet ordre ont tout ce qu'ils désirent, & ne font rien: leur unique occupation est de rester dans les pagodes, &, à des jours marqués, de sortir nuds dans les rues, les parties de la génération ornées de sonettes ; lorsqu'on les entend passer, les femmes

de toute condition, la Reine même & ſes filles ſe hâtent d'accourir à eux, de s'incliner, de prendre, & de baiſer . . . Quel monſtrueux mêlange de zèle & d'indécence, de vice, de crapule & de dévotion! Que font ces Hottentots, ſerrés les uns contre les autres, les bras croiſés, les yeux ſtupidement baiſſés, dans un profond ſilence, & proſternés devant un vaſe plein de lait? Ils demandent au ciel, répond Choiſy qui les a vus, de la pluye & des paturages.

Combien la ſuperſtition a dégradé les hommes; juſques à quels excès de folie & de barbarie elle les a portés! Il y a dans le Pégu un temple où l'on renferme les filles les plus belles & de la plus haute naiſſance: ces vierges ſont ſervies avec le plus profond reſpect; elles jouiſſent des honneurs les plus diſtingués; mais tous les

ans une d'elles est solemnellement sacrifiée à l'Idole de la nation. C'est un beau jour pour tout le peuple, excepté pour la victime, que le jour de ce sacrifice : c'est communément la plus belle des vierges consacrées qui a l'honneur d'être choisie : le prêtre la dépouille, & le barbare l'étrangle, fouille dans son sein, en arrache le cœur, & le jette au nez de l'Idole.

Dans cette Isle Formose dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, il y a encore une superstition qui mérite d'être rapportée : il est défendu aux femmes d'accoucher avant l'age de 35 ans, & c'est le comble de l'abomination que de violer cette loi : toutes celles qui deviennent enceintes avant le tems prescrit, courent se prosterner aux pieds de la Prêtresse, qui les foule inhumai-

nement à ſes pieds, juſqu'à ce qu'elles ſoient avortées.

Les ſuperſtitions des Giagues ſont moins douces que celles des habitans de l'Iſle Formoſe & du Pégu ; auſſi y ſont-ils plus fortement & plus religieuſement attachés; car il eſt bon d'obſerver que, par une raiſon inconcevable, plus un culte eſt abſurde & cruel, plus le peuple le pratique. Un Giague ſe croit invulnérable quand, après avoir pilé un de ſes enfans dans un mortier, & l'avoir fait bouillir avec quelques racines, de l'huile & quelques végétaux, il en a compoſé une pâte, dont il a eu ſoin de ſe frotter. Le Roi des Giagues ne ſort qu'une fois l'année de ſon palais, ou, pour parler plus juſte, de ſon antre. Cette fête eſt ſolemnelle & attendue par ſes courtiſans avec d'autant plus d'impatience, que le Prince fait égorger, ſuivant l'uſage, tous

ceux qui se rencontrent sur son passage, & qu'il donne gracieusement à manger à sa suite. La Reine des Giagues (ce peuple est plus souvent gouverné par des Reines que par des Souverains) observe aussi fort religieusement un autre usage très-ancien dans ses États. Quand elle a déclaré la guerre à quelque puissance étrangère, avant que d'entrer en campagne, elle fait assembler devant elle ses plus belles Sujettes & ses plus beaux guerriers; là, sous ses yeux, ils jouissent dans mille différentes attitudes, des plaisirs de l'amour: le peuple & la Souveraine croyent que rien n'est plus propre à se rendre le ciel favorable que cette singulière cérémonie. Les Giagues pensent, à cet égard, comme pensoient jadis les Babyloniens; car on sçait que chez eux les femmes étoient obligées de se prostituer au moins pendant tout un

jour dans le cours de la vie, en expiation de leurs fautes : ce préjugé étoit même ſi fort, & il alla ſi loin, qu'une femme, de quelque haut rang qu'elle fut, ne pouvoit, ſans crime, ſe refuſer aux deſirs du premier Etranger qui vouloit jouir d'elle pour ſe purifier. Or, qui a dit aux Giagues qu'ils ne font qu'imiter les Babyloniens ? Les habitans de la Grande-Java vont, à la plus légère incommodité, trouver leurs Prêtres, qui leur demandent s'ils ont envie de mourir ; au moindre ſigne de conſentement que donnent les malades, les Prêtres ſe jettent ſur eux, les égorgent, & ſe répaiſſent de leur chair. A Lao.... Mais mon deſſein n'eſt pas de raſſembler ici toutes les ſuperſtitions qui inondent la terre. Je n'écris que pour m'amuſer, pour m'inſtruire, & ces images affligeantes ne peuvent me plaire, ni m'éclairer.

CHAPITRE XIII.

Si par-tout où il y a des hommes, il y a aussi des superstitions? quels avantages procurent-elles? de quel bien peuvent-elles être?

D'UNE très-grande utilité. Je conviens qu'à considérer seulement les maux que la superstition a causés, elle est très-pernicieuse; mais si je fais attention aux ressources qu'elle offre pour réunir les hommes divisés, irrités, & prêts à s'entre-détruire, aux moyens qu'elle présente de rétablir l'ordre & les loix, où regnoient l'anarchie & la confusion, aux projets qu'elle dicte pour fonder ou étendre de nouveaux gouvernemens: si je réfléchis aux voyes qu'elle prépare à sa propre destruction, quand le culte qu'elle a institué, est dégénéré en pratiques

totalement abſurdes; quand ſes tenèbres épaiſſies ont aveuglé tous les yeux, & abruti tous les eſprits. Alors je vois, alors je ſuis forcé de convenir que les ſuperſtitions ſont tout au moins auſſi utiles qu'elles ont d'abord été pernicieuſes. C'eſt ainſi que dans les mains d'un habile Chymiſte les poiſons ſe changent en remèdes actifs. Heureuſe la Nation, qui, lorſque ſon ignorance, ſes préjugés, ſes ſuperſtitions ſont parvenus à leur plus haut dégré d'aveuglement & de ſtupidité, produit un impoſteur, un ambitieux, un homme de génie qui parde nouvelles erreurs, moins groſſières & moins aviliſſantes, tire ſes compatriotes de l'abime où ils étoient tombés; quand même par la ſéduction de l'impoſture & de l'enthouſiaſme, il les conduiroit dans un précipice nouveau, mais moins profond & moins affreux que celui dans lequel ils

ont été ensevèlis. Tels étoient les Arabes, quand Mahomet forma l'audacieux projet de fonder un puissant empire sur les débris des superstitions publiques, d'opposer l'erreur à l'erreur, de placer & l'autel & le trône sur les ruines des anciens préjugés, & de donner à ses concitoyens une législation nouvelle, de les assujettir au joug du despotisme. La législation qu'il leur donna, la doctrine & la religion qu'il rétablit, sont, à la vérité fort superstitieuses; mais cette doctrine & ces loix, sont aussi plus élevées, plus nobles, moins absurdes que le culte bisarre & le gouvernement insensé des tribus qu'il se proposa d'asservir. Mahomet réussit au-delà de ses espérances: le génie de sa nation, l'éclat de la vérité, les charmes de l'erreur, tout le servit, tout le favorisa, tout concourut à l'exécution de ses hardis pro-

jets. Il n'eut été qu'un enthouſiaſte ridicule, ou un factieux redoutable partout ailleurs qu'en Arabie: le hazard le plaça dans une époque heureuſe, & la ſeule qui put ſeconder ſes vûes ; car s'il fut né plutôt, ſon hypocriſie & ſon ambition euſſent échoué contre le fanatiſme des ſuperſtitions, qu'il lui fut plus aiſé d'éteindre, quand le feu de leur première fermentation fut paſſé ; & s'il fut né plus tard, les Arabes plus éclairés n'euſſent jamais voulu ſe prêter à ſes viſions. Il ſuffit en effet de ſçavoir dans quel ſiècle Mahomet naquit, & quel étoit à ſa naiſſance le peuple qu'il ſubjugua, pour ſe convaincre de la juſteſſe des moyens qu'il prit, les plus ſurs qu'il put mettre en uſage pour établir ſa domination. J'avoue que plus ſage, plus modéré, plus vertueux, il eut pu, ingénieux & éloquent comme il l'étoit, éclairer l'Ara-

biedu flambeau du catholicisme; mais il est vrai aussi que Mahomet vouloit regner; & le catholicisme ne l'eut pas élevé sur le trône. Dailleurs, les Arabes abrutis par la grossièreté de leurs vieilles superstitions, eussent-ils eu la force de soutenir l'éclat de l'auguste vérité? C'est ce qui reste à décider d'après une esquisse légère, mais exacte, des préjugés reçus & respectés alors chez les Arabes, & un recit abrégé des premiers succès de Mahomet, inconnu presque à tous ceux qui ont écrit sa vie; les uns trop prévenus en sa faveur, & les autres trop animés contre ses impostures.

CHAPITRE XIV.

Des Arabes lors de la naiſſance de Mahomet.

LA religion des Arabes, leur culte, leurs cérémonies étoient plus biſarres encore que leur légiſlation, plus ridicules que la forme de leur gouvernement. Eſclaves & républicains en même tems, ſoumis au joug du deſpotiſme, & fiers des loix qu'ils impoſoient à celui qui étoit revêtu de la ſouveraineté, ils avoient un Roi, & n'avoient point de maître. Le hazard qui plaçoit le Prince ſur le trône, y élèvoit auſſi ſon ſucceſſeur; car la couronne n'étant point héréditaire, il n'y avoit aucun ordre de ſucceſſion, à moins qu'on ne veuille donner le nom d'ordre & de régle à la coutume inſenſée qui diſpoſoit de

la suprême autorité. Quand le Prince étoit parvenu au trône, le premier enfant qui naissoit dans une des familles nobles de l'Arabie, étoit aussitôt déclaré l'héritier présomptif du sceptre. Dès l'instant que le Prince recevoit la couronne, on inscrivoit sur une liste toutes les femmes nobles qui se trouvoient enceintes : on les gardoit avec soin, elles étoient servies respectueusement ; & la première qui accouchoit d'un enfant mâle, donnoit un Roi à la Nation. Cet enfant, désigné successeur du Prince régnant, recevoit une éducation peu conformé à la sublimité du rang qu'il devoit occuper ; c'est-à-dire, une éducation presqu'aussi grossière & tout aussi superstitieuse que le reste des Arabes. Le bonheur d'être né le premier pendant le régne du Souverain, assuroit, il est vrai, des droits au trône, mais ne suffisoit

pas pour s'y aſſeoir. Le peuple s'aſſembloit, & après une courte délibération, il conféroit ſolemnellement la ſouveraineté à l'enfant indiqué par le ſort. Le jour du couronnement arrivé, le peuple s'aſſembloit encore, & remettoit le ſceptre dans les mains du nouveau Souverain, qui dès ce même jour perdoit entièrement la liberté. Auſſitôt qu'il étoit proclamé, il lui étoit défendu de ſortir de ſon palais, où il étoit de la décence que la Nation le crut inceſſamment occupé à tenir les rênes du gouvernement. Cette loi de vivre renfermé dans ſon palais, étoit ſi forte, ſi ſacrée pour le Roi, que ſes Sujets ſe croyoient dans la néceſſité de le lapider, ſi dans quelque circonſtance que ce fut, méditée, ou fortuite, il entreprènoit de l'enfreindre. Mais s'il rempliſſoit cette obligation dans toute ſa rigueur, il étoit aſſuré de

trouver dans ses peuples la fidelité la plus inviolable ; il étoit obéi, quels que fussent ses ordres ; sa puissance étoit absolue, & l'exécution de ses volontés n'éprouvoit aucune contradiction.

Les Mahométans donnent le nom d'*état d'ignorance* au tems qui précéda la mission de leur Prophète : ils ont raison ; quoique ignorans encore, ils sont fort éclairés, eu égard aux Arabes de ces siècles. Jamais la superstition ne fut portée aussi loin, & jamais elle ne regna aussi impérieusement sur les esprits, qu'elle regnoit en Arabie avant la naissance de Mahomet.

En effet, les Arabes végétoient dans les ténébres de l'idolâtrie ; ils adoroient les étoiles, & rendoient un culte tout extraordinaire aux anges. Les images de ces deux ordres de divinités subalternes étoient les grands & perpétuels

objets de la vénération publique. Les Arabes prioient ces images de vouloir bien s'intéreſſer pour eux auprès des ſignes qu'ils repréſentoient, afin que ceux-ci, anges, étoiles, ou planettes, préſentaſſent les prières publiques & les vœux particuliers au grand Allah, Taahla, ſeul Dieu ſuprême, immenſe, éternel, infini.

Quelques Auteurs très-éclairés ſur la plûpart des uſages de cette nation, mais très peu ſur ſon culte, & que M. Sale a trop litteralement ſuivis, ont prétendu que, ſuivant les Grecs, les Arabes n'adoroient que deux divinités, Orotalt & Alilat, ou Bacchus & Uranie. Jamais les Grecs n'ont écrit rien de ſemblable ſur le culte de cette Nation: ils ſçavoient que les Arabes n'admettoient qu'un dieu ſupérieur, & qu'ils reconnoiſſoient une quantité prodigieuſe de déeſſes inférieures, (*Alilakal*) divi-

sées en étoiles, en planêtes, en anges.

A l'étonnante bisarrerie de ce culte, à la grossièreté de la doctrine des Arabes, qui croiroit que leur superstition s'établit sur les débris d'une sçience utile & long-tems floriſſante chez eux ? Qui croiroit qu'ils ne devinrent insensensés, stupides, fanatiques que quand ils commencèrent à préférer l'obscurité de l'ignorance à la lumière des arts ? Il y a bien de l'apparence que ce ne sera point Mr. Rousseau de Génève, qui a fait avec tant d'éloquence & des preuves si fausses la satyre des sçiences. Que pourroit-il répondre à des faits qui lui démontreroient que les mœurs des Arabes ne se sont corrompues qu'à mesure qu'ils sont devenus ignorans ? Car, avant ils ne consultoient les astres, & n'observoient leurs changemens, qu'afin de se guider dans

leurs courſes maritimes, & de régler, ſuivant la variété des ſaiſons, la ſuite intéreſſante de leurs travaux champêtres. Quand le goût pour le luxe, leur moleſſe, & l'activité des Nations voiſines eurent reſtraint le commerce des Arabes, & que l'expérience leur eut appris à connoitre les tems des opérations ruſtiques, ils ceſſèrent de conſulter les aſtres; ils ceſſèrent auſſi de cultiver les ſçiences & les arts, & ne manquèrent pas, confondant par ignorance, les effets avec les cauſes, d'attribuer la variété des ſaiſons, les tempêtes, les naufrages, toutes ſortes d'événemens à la diverſité des aſpects des corps céleſtes. Chacune des ſept planêtes eut un temple; les murs de la Mecque furent élevés dans la ſuite des tems ſur les fondemens d'un temple érigé dans ſon origine à Saturne, ou Zolial. Il eſt vraiſem-

blable que cette idolâtrie étoit déjà d'une très-grande antiquité quand les Pélasges vinrent s'établir dans la Grèce, puisque Pausanias assure que longtems avant, les fondateurs des Républiques grecques, les Arabes étoient dans l'usage de consacrer, soit dans les temples, soit dans les places publiques des statues aux étoiles.

Ce n'étoient là que les objets généraux de la superstition des Arabes. Ils adoroient encore d'un culte tout particulier quelques étoiles fixes, de même que quelques planètes. Masam, ou le Soleil, étoit la grande idole des Hamyarites, qui rendoient aussi un culte solemnel à l'étoile Al Deboram, ou l'œil de taureau, & à Laklim, Jadam, Al-Mohstari, ou Jupiter.

Abu Calsha, qui, suivant beaucoup d'Orientaux, a été le grand-pere maternel de Mahomet, con-

damna hautement cette vénération de ſes compatriotes pour les étoiles indiſtinctement; & à la prodigieuſe quantité d'objets de ce culte, trop étendu, diſoit-il, pour être bien dirigé, il voulut qu'on y ſubſtituât l'étoile Syrius, la ſeule, ſuivant lui, qui méritât des temples, des Prêtres, des autels. Abu Calsha n'étoit ni fanatique, ni éloquent, ni impoſteur; c'étoit un homme ſimple & ſeulement ſuperſtitieux, il ne réuſſit pas; les Arabes continuèrent d'avoir la plus haute idée de la puiſſance des étoiles qu'ils croyoient influer immédiatement ſur la pluye, les vents, les ouragans; enfin ſur tous les changemens qui arrivoient dans l'athmoſphère.

L'ordre des divinités angéliques étoit beaucoup moins nombreux; les Arabes n'en adoroient que trois; *Allat-Al-Uzza* & *Manah*, qu'ils déſignoient, ainſi que

leurs images qu'ils croyoient animées, sous le nom de Déesses.

Le systême philosophique des mondes habités n'est rien moins que moderne; car c'étoit un des points les plus sacrés de la doctrine des Arabes, qui ne doutoient pas que le soleil, la lune & les étoiles fixes ne servissent de demeure à des intelligences d'une nature moyenne entre l'homme & l'être suprême, qui dirigeoit les mouvemens de ces intelligences, comme l'ame gouverne le corps humain. Mais comme ces corps célestes ne se montroient pas toujours sur l'horison, les Arabes suppléerent à leur présence par des images qu'ils consacroient solemnellement comme nous l'avons dit, & où ils se persuadoient que ces intelligences venoient se renfermer, pour envoyer de-là leurs influences sur la terre & dans l'air, comme de leurs orbites mêmes.

Telle

Telles étoient les ſuperſtitions générales & communes à toute la nation: ce n'en étoit là cependant qu'une foible partie, & la plus raiſonnable: car il y avoit encore parmi les Arabes, une étonnante quantité de ſuperſtitions d'une autre eſpèce, & bien plus inconcevables. Je ne m'arrêterai qu'à un très-petit nombre de ces préjugés; ils ſuffiront pour donner une idée de l'ignorance extrême des Arabes. Le détail de toutes ces abſurdités a trop fatigué ma patience, pour que je veuille rendre à mes Lecteurs l'ennui que m'ont cauſé les Hiſtoriens de cette nation.

Pluſieurs tribus Arabes, & principalement celles de Koreish, de Kénanah & de Salim, avoient pour objet de leur culte un arbre appellé *Acacia*. Celles de Hodhai & de Khozaah adoroient une large pierre ſur laquelle le ſang des victimes couloit preſque ſans ceſſe.

La tribu de Calb reconnoissoit pour dieu suprême le ciel, qu'elle représentoit sous la forme d'un homme : & l'idole *Sawa* étoit, sous les traits d'une femme, l'objet de la vénération de la tribu de Hamadan : quelques-uns ont prétendu que cette idole des Arabes n'étoit autre que le démon. *Yaghuth*, idole en forme de lion, étoit le dieu de la tribu de Madhaï ; tandisque le dieu de celle de Morad, *Yaûk*, étoit adoré sous la forme d'un cheval. Enfin, la tribu d'Ad mettoit au premier rang des dieux, *Sâkia*, *Hâfedha*, *Râzeka* & *Salema*. Ils croyoient que le premier leur donnoit la pluye, que le second détournoit les dangers, qu'ils tenoient les alimens du troisième, & ils attribuoient au quatrième le pouvoir de guérir les hommes de toutes sortes de maladies. Jupiter-Ammon & Bacchus étoient encore

en Arabie deux puiſſantes divinités.

Je ne finirois pas ſi je voulois nommer tous les dieux, toutes les idoles qui avoient des ſtatues, des temples, des autels & des prêtres chez cette nation. Je dirai ſeulement que les objets de ce culte imbécile étoient infiniment plus nombreux que les divinités égyptiennes, grecques & romaines: je dirai que l'Arabie avoit une ſi grande quantité de dieux, que chaque Arabe en avoit un, & ſouvent deux pour patrons; qu'ils comptoient trois cent ſoixante idoles principales; enſorte qu'ils pouvoient changer d'objet de culte chaque jour de l'année. De toutes ces idoles celle que les Arabes adoroient avec la plus profonde vénération, étoit *Hobal*: ſon image ſculptée repréſentoit un homme, d'une taille avantageuſe, d'un air fier & maeſtueux, débout, & tenant dans

sa main sept fléches pareilles à celles dont les Arabes se servoient dans leurs dévinemens. *Hobal*, ainsi représenté, étoit environné d'anges & de prophêtes, qui paroissoient ses subalternes.

Outre ce dieu & ce grand nombre d'idoles, chaque Arabe, chef de famille, avoit une divinité, indépendante des autres, pour lui seul, dont il prenoit congé toutes les fois qu'il sortoit de sa maison, & qu'il ne manquoit pas de saluer également, aussitôt qu'il y rentroit.

Faut-il des preuves plus frappantes du goût excessif des Arabes pour la superstition ? Qu'on consulte les ouvrages de leurs Auteurs les plus anciens ; on y verra que toute pierre, pour si peu qu'elle fut large & applatie, étoit un dieu pour eux, & qu'ils n'eussent osé passer outre, sans lui rendre tous les honneurs divins ; on y

verra que la tribu de Hanifa s'étoit ſtupidement fait un dieu d'une maſſe de pâte, paitrie ſolemnellement, & ridiculement conſacrée.

Il eſt vrai que les Perſes éclairèrent un peu ce culte ténébreux par les principes de la religion des Mages ; religion moins abſurde dans ſes dogmes ; mais qui au fond n'étoit ni plus ſatisfaiſante, ni moins chargée de ſuperſtitions ; car perſonne n'ignore ce qu'il y avoit de raiſonnable, & ce qu'il y avoit d'abſurde dans la doctrine de Zoroaſtre, ou des deux principes.

Quoique l'Arabie eut plus de dieux que d'habitans, il y avoit pourtant une très-grande multitude d'Arabes qui ne croyoient ni aux idoles, ni aux dieux, ni aux ſuperſtitions de leur pays. Mais par un préjugé plus impie que ceux de leurs concitoyens, ils

n'admettoient ni une création passée, ni une résurection future; la formation de toutes choses devoit être, suivant eux, attribuée à la nature, & leur dissolution au tems. Quelques autres, & ceux-là passoient pour les plus sages, croyoient non-seulement à une résurection à venir; mais encore au rétablissement parfait de tout ce qui avoit existé sur la terre depuis l'origine du monde. Aussi, lorsque quelqu'un de cette secte périssoit, les autres avoient soin d'attacher près de son sépulchre le plus beau & le plus vigoureux de ses chameaux: on l'y laissoit mourir de faim, afin qu'il put porter le Rescuscité dans l'autre monde, & le suivre partout où son destin le conduiroit. Quelques uns, mais ceux-ci étoient en petit nombre, avoient, en l'adoptant, totalement défiguré le sistême de Pythagore; ils étoient persuadés

que du ſang qui eſt le plus près du cerveau, il ſe formoit un oiſeau qu'ils nommoient *Hamah*, & que cet oiſeau venoit à la fin du dernier jour de chaque ſiécle, viſiter le tombeau de celui dont le ſang avoit ſervi à le former. Il y en avoit même qui prétendoient que lorſque cet oiſeau avoit été formé du ſang de quelqu'un qui avoit été tué injuſtement, il étoit animé de l'eſprit de vengeance qui eut agité celui qui l'avoit engendré, s'il ne fut pas mort; & c'eſt par un effet, diſoient-ils, de ce reſſentiment, qu'on l'entend répéter ſans ceſſe ces terribles paroles: *oſcûni*, *oſcûni*, c'eſt-à-dire, *donnez-moi, que je boive le ſang du meurtrier.*

Le judaïſme, ainſi que la religion chrétienne, avoit auſſi percé en Arabie: mais le chriſtianiſme n'y garda pas longtems la pu-

reté de son éclat ; il y fut à-peine connu, qu'il y fut obscurci par les superstitions nationnales.

Au-reste, les Arabes n'avoient pas autrefois ignoré l'art d'écrire, mais cet art, comme le reste de leurs connoissances, s'étoit totalement perdu dans les ténébres de l'ignorance : ensorte que les lettres y furent dans la suite méconnues, au point que Mahomet lui-même, qui reçut néanmoins une excellente éducation, n'en avoit aucune idée, & qu'il ne sçut pas même lire. Ce n'est pas que les Arabes n'ayent été dans tous les tems ingénieux, légers, & d'une imagination prompte, forte, élèvée : mais toute leur science se bornoit à composer sur le champ, ou des harangues, ou des pièces de poësie : on prétend même, mais il n'existe pas des preuves de cette assertion, que leurs discours étoient harmonieux & cadencés.

Leurs Écrivains poſtérieurs aſſurent que ceux dont l'éloquence parvenoit à engager le peuple à tenter quelque grande entrepriſe, ou à renoncer à quelqu'autre qui eut été trop périlleuſe, étoient tout de ſuite honnorés par la nation du titre de *Khatel*, ou orateur; c'eſt encore le nom que les Mahométans donnent à leurs prédicateurs. On dit auſſi que les Arabes, même dans leur état d'ignorance, ne diſcontinuèrent jamais de cultiver trois connoiſſances qui peuvent s'acquérir, dumoins imparfaitement, ſans le ſecours des lettres; leur généalogie, l'hiſtoire de leurs principales révolutions, & tout autant d'aſtronomie qu'ils croyoient en avoir beſoin pour prévoir les changemens de tems, & pour interpréter les ſonges.

A l'excès de ces ſuperſtitions & de mille autres qu'il eut été trop accablant de raconter, on

sent déjà combien cette confusion de dieux, cette foule d'idoles, cette variété de sectes disposoient les Arabes à recevoir un nouveau culte, pour si peu qu'il se rapprochât de ce délire général. Une doctrine nouvelle, telle que celle qui fut reçue bientôt après, étoit d'autant plus aisée à se répandre, que les qualités morales des Arabes concouroient à l'accréditer. Il résulte, en effet, des écrits de leurs propres Auteurs, qu'à un très petit nombre de vertus les Arabes joignoient une corruption extrême & des vices grossiers. Les loix de l'hospitalité étoient pour eux des loix sacrées; ils recevoient avec les mêmes graces, la même générosité, les hommes de toutes les nations qui arrivoient dans leur pays, ou qui s'y égaroient. Ils regardoient comme le plus affreux des crimes, la dureté envers les malheureux. A-

ſin que les Voyageurs puſſent plus aiſément reconnoitre les tentes pendant la nuit, les Arabes avoient ſoin d'entretenir de grands feux ſur le ſommet des montagnes. Ils ne promettoient pas facilement, mais leurs promeſſes étoient inviolables: jamais on ne vit un Arabe manquer à ſa parole. Chez eux auſſi la tendreſſe paternelle & l'amour filial étoient portés au plus haut dégré.

Mais ces vertus reſpectables étoient ternies par des vices odieux. Un eſprit indomptable de rapine & de cruauté animoit les Arabes. Afin de ſe livrer impunément à ces penchans, & s'enrichir ſans crainte d'être pourſuivis, ils avoient creuſé de diſtance en diſtance, des citernes dans leurs vaſtes deſerts; & ces citernes n'étant connues que d'eux ſeuls, ils étoient aſſurés que les armées ennemies qui voudroient venir à eux, périroient bien-

tôt de soif & de fatigue. En un mot, le brigandage & la piraterie leur étoient si naturels, qu'ils n'avoient point des termes pour exprimer le vol: ainsi, aulieu de dire: *j'ai enlevé, j'ai pris, j'ai volé*, un Arabe disoit; *j'ai acquis, j'ai gagné, j'ai recueilli.* Qui croiroit qu'entrainés par une inclination aussi vile, aussi irrésistible, les Arabes étoient cependant, les uns envers les autres, d'une probité sûre, exacte, inaltérable, & que le vol de particulier à particulier, étoit puni avec la plus grande rigueur?

Après l'idée que ce bisarre mélange de vices, de vertus, d'esprit, & d'ignorance, me donne de cette nation, il ne me reste plus qu'à réfléchir sur sa docilité, sur son empressement à recevoir, à adopter les erreurs & les superstitions qu'inventoient l'imposture, le fanatisme; alors je ne serai point

ſurpris de la facilité que Mahomet eut à tromper ſes compatriotes, ni du ſuccès prodigieux de ſa folle doctrine.

Il falloit à Mahomet un peuple tel que les Arabes; mais il falloit auſſi pour tirer cette nation des tènébres où elle étoit plongée, un homme tout extraordinaire; hardi dans ſes projets, conſtant dans leur exécution, fourbe adroit, impoſteur ſeduiſant, doux, ou cruel, ſuivant les circonſtances. Or, tel fut Mahomet, comme on en jugera par le rècit des moyens qu'il mit en uſage pour fonder l'Iſlamiſme, & pour en aſſurer la propagation.

CHAPITRE XV.

Des différentes opinions sur Mahomet.

DOUTER *un peu de tout avant de rien admettre* : cette maxime est bonne ; elle est, quoiqu'on en dise, utile & très-judicieuse : ce fut celle de Platon ; ce fut celle de Socrate ; ce sera toujours celle de quiconque voudra découvrir la vérité. La vérité que tant de monde cherche, & qui echappe presque à tous, n'est pourtant pas toujours inaccessible ; on peut aller jusqu'à elle ; mais ce ne sera qu'après mille efforts & avec une peine infinie ; ce ne sera aussi qu'en perçant à travers le nuage des doutes qui l'environne, qui la couvrent, qui la dérobent à nos yeux. En effet, comme

dit le ſceptique Montagne, *à bien conſidérer la branloire de ce monde*, de quoi peut-on s'aſſurer ? Y a-t'il quelque certitude dans les matières ſenſibles ? Il n'y en a aucune dans les faits: il y en a tout auſſi peu dans les queſtions, ainſi que dans les opinions philoſophiques. Eh qui jamais s'eſt aſſuré d'un fait ? Qui l'a connu dans ſon exacte vérité ? Deux ou pluſieurs Hiſtoriens ont raconté le même événement ; ſont ils d'accord entr'eux ? Il s'en faut bien. Demandez à mille perſonnes quel fut le caractère d'un homme, qui s'eſt rendu célèbre par ſes vertus, ou par ſes crimes. Vous en aurez à coup ſûr mille differens portraits, & qui n'auront l'un avec l'autre aucun trait de reſſemblance. Il en eſt de même de tout : rien n'eſt ſûr, rien n'eſt évidemment démontré, unanimement décidé, quoique la vérité exiſte.

Il y a plusieurs personnages illustres de qui on n'a cessé de dire beaucoup de bien, & plus de mal encore. Ces deux opinions contraires sur le même sujet, sont répandues, & soutenues avec la même chaleur : chacun écoute, & adopte, non celle qui après un examen réfléchi, exact, impartial, lui paroit la plus sûre & la mieux prouvée ; mais celle qui s'accommode le mieux à la paresse ou à la vivacité de son esprit, à ses passions, à ses préventions, à son attachement aux anciennes autorités. Nous, par exemple, nés sous un gouvernement sage & modéré, élévés dans les principes d'une religion toute pure, toute sainte, comment oserions-nous ou dire, ou croire que Mahomet n'a pas été le plus méchant & le plus scélérat des hommes ? On nous l'a si souvent répété

pendant que nous ne pouvions faire aucun uſage de la raiſon ; on a pris ſoin de nous le dire tant de fois, pendant que nous n'avions aucune force pour diſcerner le vrai du faux ; on nous a tant de fois irrités contre lui, quand il ne nous appartenoit pas d'accuſer d'ignorance, de haine, ou de préjugés ceux qui nous inſtruiſoient ? Nous croyions, à cet âge, tout ce que l'on vouloit que nous cruſſions. Enſuite, les paſſions, les habitudes de l'enfance ſe ſont emparées de nous, avant que nous ayons eu le tems d'apprécier la valeur de ce qu'on avoit fait entrer dans notre eſprit. Depuis, quand la raiſon toute empreinte des contes dont nous avons été bercés dans nos premières années, on nous a appris la ſçience menſongère à laquelle les hommes donnent ſi mal-à-propos le nom *d'art*

de penser, art dont on a grand soin de ne nous donner les principes qu'après nous avoir ôté toute justesse de pensée, toute exactitude d'esprit ; alors, dis-je, nous entendons des gens à qui nous supposons de la raison & du bon sens, répéter, comme autant de vérités, les mêmes fables qui ont égaré notre enfance : que faire alors ? Comment échapper à l'erreur, quand tout vient l'étayer, & confirmer nos premiers préjugés ?

Mahomet a été un habile législateur ; il a fondé un vaste empire ; mérite-t'il l'estime ou l'exécration de la terre ? Plusieurs l'ont regardé comme un des plus grands hommes qui ayent paru dans le monde ; ils ne voyent en lui qu'un génie sublime, un jugement sain & toujours infaillible, mille excellentes qualités, toutes les vertus morales, toutes les vertus sociales : ses instructions, disent-ils,

étoient d'une profonde ſageſſe, ſes principes d'une ſolidité inébranlable, la religion qu'il annonça, vraie, pure, ſimple, & auguſte par ſa ſimplicité.

Quelques autres moins éblouis des ſuccès de Mahomet, qu'indignés de ſes fourberies, le peignent comme un impoſteur. Ce fut, s'il faut les en croire, un ſcélerat couvert de crimes, plein de vices, d'ambition, d'hypocriſie; il fut cruel, ſanguinaire, barbare, audacieux, diſſimulé juſqu'aux derniers excès de la perfidie, corrompu, débauché juſqu'au dernier dégré de la dépravation. L'une de ces opinions eſt certainement fauſſe; quelle des deux choiſir; à quelle s'arrêter? Ni à l'une ni à l'autre: l'enthouſiame a dicté la première, le fanatiſme, la ſeconde.

Mahomet ne fut, à mon avis, ni un monſtre, ni un homme de bien.

Il fut ambitieux, & pour le malheur du monde, il nâquit dans un tems & chez une nation très-favorable à ses hardis projets. Je n'entreprends point de combattre ses principes, sa doctrine & ses instructions ; son édifice croule par sa propre foiblesse. Je ne veux me rétracer quelques traits de sa vie, qu'afin de me convaincre que c'est bien moins à ses talens, à son génie qu'il doit le succès de ses vües, de ses complots, de ses crimes, qu'à la disposition du peuple qu'il s'étoit proposé de subjuguer, au penchant des Arabes pour la superstition, à la molesse des Grecs, à la décadence de l'empire Persan, à la corruption générale des mœurs de ses compatriotes, à l'ignorance, aux préjugés & aux divisions qui régnoient alors parmi les Chrétiens d'Orient. Car ce furent là les principales causes qui concoururent à

l'établiſſement, aux progrès & à la ſtabilité de l'Iſlamïſme.

CHAPITRE XVI.

De la naiſſance de Mahomet.

LEs Editeurs de *Moreri*, ſçavans fort eſtimables, mais ſouvent très-mal informés & trop légers dans leurs aſſertions, prétendent que Mahomet eſt né dans la lie du peuple : c'eſt un erreur, & ce n'eſt pas la ſeule qu'on trouve dans ce Dictionnaire, qu'on eut dû rédiger avec un peu plus de ſoin. Mahomet eſt ſorti d'une des premières familles de la tribu de Koreish, qui étoit la plus ancienne & la plus diſtinguée des tribus Arabes. Ce fut même l'élévation de ſa naiſſance, le rang & l'autorité des parens du Prophète qui ſécondèrent ſes premières entrepriſes. Tous les Ecri-

vains raisonnables conviennent, d'après les Historiens orientaux, que Mahomet descendoit de Galeb, fils de Fahr, surnommé *Koreish*, guerrier puissant & rédouté. Il est aisé de voir les preuves de cette descendance dans Abulfeda, Pocock, Gagne, Al-Janabi, le Comte de Boulainvilliers, &c., Auteurs qui me serviront de guides dans la plûpart des faits que j'ai à raconter.

Abd'allah, pere de Mahomet, étoit fils d'Abd'al Moralleb, fils de Hashem, Prince des Koreishites, Gouverneur de la Mecque & Intendant de la Caaba. Les vertus de Hashem, sa générosité, ses exploits héroïques lui avoient fait donner le surnom d'*Alola* (*le sublime*) : il avoit de l'autorité sur les Chefs des tribus du voisinage, & tous les Grands de la nation le reconnoissoient pour leur superieur. Abd'allah qui é-

toit le mieux fait & le plus agréable des Arabes, épouſa la belle Amenah, & non Emina, comme dit M Bayle dans ſon *Dictionnaire* (*art.* MAHOMET). Aménah étoit la plus aimable, la plus ſage des jeunes filles de l'Arabie, & d'une des premières Maiſons de ſa tribu.

Ce fut de ces époux que Mahomet réçut le jour; il nâquit à la Mecque le premier lundi du mois que les Arabes appellent le *premier Rabi.* Cette époque ſe rapporte au 22 Avril de l'année 578 de l'ére chrétienne, 6163 ans depuis la création. Quand Mahomet eut commencé de répandre ſa doctrine, il dit à ſes confidens, & tous les Ecrivains de ſa religion n'ont pas manqué de dire d'après lui, que ſa naiſſance avoit été précédée & ſuivie d'une étonnante quantité de prodiges, plus extraordinaires les uns que les autres. Je n'en rap-

porterai que quelques-uns, afin de donner une idée de la crédulité des Arabes, & du génie de l'imposteur qui les persuadoit.

Au même instant, disent tous les Auteurs Mahométans, où le Prophète sortit du sein de sa mere, une lumière éclatante brilla d'un feu tout extraordinaire dans la Syrie entière; elle éclaira les villes, les villages, les châteaux, & les places publiques. Mahomet, continuent-ils, sorti à peine du sein de la belle Amenah, s'échappa des mains de l'Accoucheur, & se jettant à génoux, le visage élevé vers le ciel, il prononça d'une voix ferme & distincte, ces mots sacrés, *Allah, Achar, Allah, &c*; c'est-à-dire, *Dieu est grand: il n'y a qu'un Dieu, & je suis son Prophète.* Ceux qui furent témoins de ce prodige, restèrent pendant quelques momens tout surpris, tout stupe-

faits

faits de crainte, de reſpect & d'admiration. Revenus de leur premier étonnement, ils prirent ce merveilleux enfant, l'examinèrent, & le conſidérant avec attention, ils obſervèrent qu'il étoit circoncis, & qu'il étoit venu au monde, les vaiſſeaux ombilicaux coupés. Tout le monde convient que la ſeconde fois que Mahomet articula des ſons, les démons, les mauvais génies, les eſprits de ténébres furent précipités du haut des étoiles & des ſignes du zodiaque, dans les abymes éternels, & que dès-lors ſeulement ils ceſſérent d'animer les Idoles, de rendre des oracles, de ſéduire & de pervertir l'eſpèce humaine.

Ce fut auſſi dans les mêmes circonſtances, diſent toujours les Docteurs Mahomètans, que les Perſans virent pour la premiére fois s'éteindre ſur l'autel le feu ſa-

cré de Zoroastre, qui pendant plus de mille ans avoit brûlé sans interruption. A l'instant même où ce feu s'éteignit, une partie du palais du Roi de Perse s'écroula, & la sécousse fut si violente, que quatorze fortes tours qui composoient cette partie, tombèrent sur leurs fondemens. Cosroés qui régnoit alors, fut effrayé de ces prodiges: il appella le *Mubadam*, ou le grand Pontife des Mages, & lui ayant demandé ce que lui présageoient ces désastres: grand Roi, répondit le Mubadam, écoute, & tremble. J'ai eu la nuit dernière un songe dont le souvenir remplit mon cœur de trouble & mon ame de terreur. J'ai vû un chameau vigoureux & plein de fierté, combattre quelque tems, & terrassé bientôt par un cheval Arabe. Je pleurois sur le sort du vaincu, quand un nouveau spectacle est venu m'agiter. J'ai vû le

Tigre impétueux enfler ſes flots, ſurmonter ſes bords, & inonder la campagne. Malheureux Roi ! ce ſonge eſt peut-être un avertiſſement que les dieux m'ont envoyé, pour t'apprendre par ma bouche, que dans peu tu recevras quelque funeſte nouvelle du côté de l'Arabie. Coſroés plus effrayé du ſonge du Pontife que de la chute de ſon palais & de l'extinction du feu ſacré, dépêcha promptement un meſſager vers Nooman, Prince Arabe, auquel il ordonna de venir inceſſamment, & d'amener avec lui un habile Interprête des ſonges. Nooman vint, accompagné du ſçavant Abd'al Mallih. Coſroés raconta à l'Interprête Arabe tous les prodiges qui venoient d'arriver. Abd'al ne ſe ſentant pas aſſez illuminé pour expliquer tant & de ſi ſurprénantes choſes, pria Coſroés de lui permêttre d'aller conſulter ſon on-

cle, l'infaillible Satih, qui étoit le Devin le plus célébre de l'Arabie. Cosroés y consentit, & Satih répondit à son neveu : dis au Roi Cosroés; ô Roi ! voici ce que le dieux t'annoncent: la chute de ces quatorze tours, ce tremblement de terre, l'extinction du feu sacré, ce fier chameau terrassé par un cheval Arabe, ce débordement du Tigre signifient visiblement la chute de la famille royale des Sassanides, & la conquête de l'Empire Persan, après les régnes de quatorze Rois.

Pendant que ces phénomènes & ces présages sinistres affligeoient Cosroés, la joie pénétroit de ses transports la famille du nouveau prophète. Le septième jour après sa naissance, Abd'al Motalleb, son grand pere, invita les principaux Koreishites à un grand festin; ils s'y rendirent tous : sur la fin du répas, ils prièrent le sa-

ge Motalleb de donner, ſuivant l'uſage, un nom à ſon petit-fils. Je le nomme Mahomet, s'écria le Vieillard d'un ton d'inſpiration. Pourquoi donc, dirent les Koreishites, vous éloigner ainſi de nos anciennes coutumes, & par quelle raiſon refuſez-vous de donner à cet enfant le nom de quelqu'un de ſa famille ? *Puiſſe*, répliqua Motalleb, *puiſſe le Très-haut glorifier dans le ciel celui qu'il a créé ſur la terre ! car* Mahomet *ſignifié* LOUÉ, GLORIFIÉ.

Un malheur imprévu vint changer en triſteſſe & en larmes les douceurs que goûtoit Motalleb, & le bonheur de ſa famille. Mahomet n'avoit que deux mois quand Abd'allah, ſon pere, mourut à Yathreb, petite ville qui depuis a pris le nom de *Médine*, c'eſt-à-dire, la Ville du prophête. Je ne ſçais dans quels Auteurs Bayle a trouvé que ce fut deux mois a-

vant la naissance de son fils qu'Abd'allah mourut : quels qu'ils soient, ils se sont trompés ; les Ecrivains orientaux sont tous d'accord sur la date de cette mort, qu'ils placent à la fin du second mois de la vie de Mahomet.

Accablée de la perte qu'elle venoit de faire, tout entière à la douleur, & noyée dans ses larmes, Amenah dans le trouble qui l'agitoit, n'étoit point en état d'allaiter son fils ; elle le confia d'abord à Thawiba, Servante de son oncle, & ensuite à la jeune Halima, de la tribu des Saadites. Celle-ci emporta son nourrisson dans le désert, où son mari vivoit avec la petite tribu des Saadites, séparée du reste des Arabes.

CHAPITRE XVII.

De l'enfance de Mahomet.

BIEN des Philoſophes prétendent que tous les hommes naiſſent avec le même caractère, les mêmes diſpoſitions, en un mot, la même inclination au bien & au mal ; & que ce n'eſt que l'éducation qui les rend vertueux ou méchans, doux ou cruels, impies ou réligieux. Une foule d'exemples ſemblent prouver le peu de certitude de cette opinion; car on ne voit que trop ſouvent la même éducation inſpirer à un enfant le goût de la vertu, & développer dans le cœur de l'autre l'amour & le germe des vices. Mais quelle éducation n'eut point échoué contre l'irréſiſtible penchant de Mahomet à l'impoſture & à l'ambition? Ce penchant

étoit en lui si fort, si naturel, que sa langue n'étoit pas encore déliée, qu'il faisoit des efforts pour exprimer les idées de fraude dont son ame étoit occupée; ses premiers sons furent des expressions de fourberie & de mensonge. Soit que son imagination fut frappée des contes effrayans qu'il avoit entendu raconter aux Arabes qui l'entouroient; soit que dès-lors il voulut essayer ce que peut l'imposture sur des esprits crédules, il en imposa un jour à Halima & à son époux, qui s'étant éloignés pendant quelques heures, le trouvèrent étendu par terre, le corps couvert de sueur, la bouche écumante, les yeux égarés, ses vétemens déchirés, dans un désordre extrême. Etonnés de le voir dans cet état, ils l'intérrogèrent, & il leur répondit que deux hommes grands & robustes étoient venus à lui, qu'ils l'avoient obligé de lut-

ter contr'eux ; que malgré la foibleſſe de ſon âge, il avoit longtems combattu, mais qu'enfin ils l'avoient terraſſé, & lui avoient ouvert le ventre. Ce diſcours plus étonnant dans la bouche de cet enfant, que la violence de l'état où il paroiſſoit avoit été, fit croire à Halima que Mahomet avoit eu quelque viſion extraordinaire, & déjà elle ajoûtoit foi à cette folle rèlation, quand ſon époux moins crédule, & l'examinant de plus près, dit à ſa femme qu'il falloit au-plutot porter cet enfant à ſa mere ; parcequ'à cette écume, à la ſueur dont il étoit couvert, & aux convulſions qui l'avoint agité, il ne doutoit pas que ce ne fut là une attaque d'épilepſie. La ſuite prouva la juſteſſe de cette obſervation.

Halima ſe hâta de rendre Mahomet à ſa mere, qui mourut trois ans après, & le laiſſa occupé de

grandes vües, quoiqu'âgé à-peine de six ans, & dans la plus dure indigence. Motalleb, son grand-pere, le prit dans sa maison, & l'aima plus tendrement que ses propres enfans. Deux ans après, la mort enleva Motalleb, qui avant d'expirer, charga Abu-Taleb, l'aîné de ses enfans & frere utérin d'Abd'allah, de prendre soin de Mahomet. Abu-Taleb eut pour son jeune pupille des sentimens vraiment paternels; il l'aima autant qu'un pere tendre peut aimer son fils unique, & il prit lui-même le soin de l'élever dans le commerce; car les Arabes ne connoissoient alors d'autre profession que le commerce d'échange; & comme il étoit la seule source de leurs richesses, ils étoient tous commerçans, principalement les Chefs des tribus & les plus distingués de la nation.

Quand Mahomet fut parvenu

à l'âge de douze ans, Abu-Taleb, afin de le perfectionner dans l'état qu'il déſiroit de lui faire embraſſer, le mena voyager avec lui dans la Syrie. Arrivés à Boſtra, ils allèrent viſiter un monaſtère, & furent accueillis par un Moine Neſtorien, qui paſſoit pour être le ſçavant du canton, & qui, à la vérité, étoit l'honneur & le flambeau de ce couvent, habité par une troupe d'hommes groſſiers, & preſque ſauvages. Ce Moine, plus ſuperſtitieux qu'éclairé, plus fanatique que pieux, ignorant plein d'imagination, s'eſt rendu dans la ſuite fort célèbre ſous le nom de *Sergius*; il a eu auſſi beaucoup de part à la compoſition de l'Alcoran. L'extrême vivacité de Mahomet, ſon air fourbe & orgueilleuſement modeſte, frappèrent Sergius, qui dès lors s'intéreſſa pour lui, & reçut les deux Voyageurs avec diſtinc-

tion. Comme c'est Mahomet qui a rendu compte de ce qui se passa dans cette première visite; on peut, je crois, se dispenser d'ajouter foi au recit qu'il en fait; car il dit que Sergius, en le voyant, apperçut une nuée lumineuse & transparente au-dessus de sa tête : que s'étant approchés l'un de l'autre, & Mahomet s'étant assis, les arbres sous lesquels il s'étoit reposé, s'étoient au même instant revétus de feuilles; qu'enfin surpris de ces prodiges, Sergius l'avoit prié de se laisser examiner, & que l'ayant considéré, il avoit vû entre ses deux épaules le signe de la prophétie; qu'alors le Moine pénêtré de respect, s'adressant à Abu-Taleb, retournés-vous en, lui dit-il, amenez cet enfant; prenez garde surtout qu'il ne tombe entre les mains des Juifs, & songes qu'il deviendra un jour un homme extraordinaire, qu'il s'élévera même au-dessus de

l'humanité. Sergius n'a jamais démenti cette fable ; il n'avoit garde ; il étoit attaché à Mahomet par des liens trop forts, pour qu'il oſât le démaſquer.

CHAPITRE XVIII.

Des premières actions de Mahomet.

FLATTÉ de l'amitié du Moine Sergius, & tout enorgueilli des grandes choſes qui lui avoient été prédites dans le couvent de Boſtra, Mahomet de retour à la Mecque, jugea, quoique bien jeune encore, qu'il étoit tems d'en impoſer à ſes groſſiers concitoyens. Riche des dons de la nature, il ſe diſtingua bientôt de tous ceux de ſon âge, & par les qualités les plus rares de l'eſprit, & par ſa force & ſon adreſſe dans tous les exercices du corps. Il n'étoit pas ſeulement le

plus fort & le plus infatigable de tous les jeunes gens de sa tribu, mais il avoit encore au dessus d'eux & de tous ceux de sa nation, des vertus inconnues depuis longtems en Arabie. Judicieux dans ses propos, énergique dans ses expressions, fidelle à ses amis, & plus encore à ses promesses, plein de candeur dans ses actions, il évitoit avec un soin extrême tout ce qui eut pû faire soupçonner en lui quelque goût pour le vice, quelque penchant à la licence. Etonnés d'une conduite aussi sage, aussi soutenue, les Koreishites, quoique méchans & corrompus, respectèrent Mahomet: ils ne se doutoient pas de l'étendue des projets, de l'excessive ambition, de la profonde hypocrisie que le pupille de Taleb renfermoit dans son cœur; ils ne se doutoient pas qu'en lui tout étoit faux, perfide, dangereux.

C'étoit ainſi qu'enveloppé du voile de la ſageſſe, & ſous prétexte de s'inſtruire, il préparoit les eſprits à recevoir ſes impoſtures, à adopter la légiſlation qu'il ſe propoſoit de donner, & à embraſſer la nouvelle doctrine & la religion qu'il vouloit établir ſur les ruines de l'idolâtrie, ſur les débris de tous les cultes reçus en Arabie, & s'il le pouvoit même, ſur le renverſement de la réligion naturelle, qui cependant devoit être la baſe de ſa morale & de ſes dogmes.

Il ne ſuffiſoit pas à Mahomet de paſſer pour le plus ſage & le plus religieux de ſes concitoyens ; il étoit néceſſaire de leur donner auſſi une haute idée de ſa valeur dans les combats, & de ſa profonde habileté dans l'art de gouverner ; car il étoit important d'intimider par avance les ennemis que la hardieſſe de ſes projets

pourroit lui susciter, & de décourager les rivaux qui voudroient lui disputer un jour les rênes de l'état. Courageux, parcequ'il falloit l'être pour remplir ses projets, Mahomet profita de la première occasion que la fortune lui offrit de donner des preuves éclatantes de son intrépidité. Les Koréishites avoient déclaré la guerre aux Tribus de Kénan & de Hawazan, & ils marchérent contr'elles commandés par Abu Taleb. L'armée des deux Tribus réunies, étoit infiniment supérieure à celle de Koreishites, soit par le nombre, la force & la bravoure des soldats qui la composoient, soit par l'exacte discipline qui regnoit dans leur camp. Mahomet seul balança tous ces avantages, inspira par sa confiance, de la valeur à ses compatriotes, qui honteux de voir le plus jeune d'entr'eux, (il n'avoit alors que 20 ans) s'exposer

aux dangers, & leur donner l'exemple, fondirent ſur les ennemis, & précédés de Mahomet, battirent les deux Tribus, les diſperſerent, & en firent un horrible carnage.

Les lauriers que le neveu d'Abu-Taleb cueillit dans cette guerre, l'éclat de ſes exploits, ſa modeſtie, & ſon humanité dans le ſein même de la victoire, le firent regarder comme le plus grand des Héros qui euſſent juſqu-alors illuſtré l'Arabie: une nouvelle circonſtance acheva de lui concilier l'eſtime & l'admiration de ſes concitoyens. Les Koreishites avoient fait démolir la Caaba, maiſon quarrée du Temple de la Mecque, dans le deſſein de l'aggrandir & de lever. Quand le nouveau batiment ſe trouva à la hauteur preſcrite pour placer la pierre noire, idole principale du temple, les habitans de la Mecque diviſés

pourroit lui susciter, & de décourager les rivaux qui voudroient lui disputer un jour les rênes de l'état. Courageux, parcequ'il falloit l'être pour remplir ses projets, Mahomet profita de la première occasion que la fortune lui offrit de donner des preuves éclatantes de son intrépidité. Les Koréishites avoient déclaré la guerre aux Tribus de Kénan & de Hawazan, & ils marchérent contr'elles commandés par Abu Taleb. L'armée des deux Tribus réunies, étoit infiniment supérieure à celle de Koreishites, soit par le nombre, la force & la bravoure des soldats qui la composoient, soit par l'exacte discipline qui regnoit dans leur camp. Mahomet seul balança tous ces avantages, inspira par sa confiance, de la valeur à ses compatriotes, qui honteux de voir le plus jeune d'entr'eux, (il n'avoit alors que 20 ans) s'exposer

aux dangers, & leur donner l'exemple, fondirent ſur les ennemis, & précédés de Mahomet, battirent les deux Tribus, les diſperſerent, & en firent un horrible carnage.

Les lauriers que le neveu d'Abu-Taleb cueillit dans cette guerre, l'éclat de ſes exploits, ſa modeſtie, & ſon humanité dans le ſein même de la victoire, le firent regarder comme le plus grand des Héros qui euſſent juſqu-alors illuſtré l'Arabie: une nouvelle circonſtance acheva de lui concilier l'eſtime & l'admiration de ſes concitoyens. Les Koreishites avoient fait démolir la Caaba, maiſon quarrée du Temple de la Mecque, dans le deſſein de l'aggrandir & de lever. Quand le nouveau batiment ſe trouva à la hauteur preſcrite pour placer la pierre noire, idole principale du temple, les habitans de la Mecque diviſés

en plusieurs Tribus, ne furent pas d'accord sur le choix de celui qui auroit le bonheur de placer cette pierre. Après beaucoup de discussions, on consentit à s'en rapporter à celui qui le lendemain paroitroit le premier à la porte du temple. Mahomet fut instruit de cette delibération, & il n'eut garde de manquer de se présenter le premier. Les Tribus s'assemblérent, & chacun attendoit en silence la décision de Mahomet : mais il étoit bien éloigné de céder à quelqu'autre un choix qu'il étoit maitre de faire tomber sur lui-même : il fit coucher la pierre noire sur un riche tapis, qu'il fit élever ensuite par deux Arabes de chaque Tribu, & la prenant alors, il la plaça lui même, au bruit des applaudissemens de tous les habitans de la Mecque, trop enchantés de la noblesse de cette action, pour démêler l'orgueil qui en avoit été le motif.

La vie de Mahomet, depuis cette époque juſqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, fut obſcure, ou dumoins ſes actions ont été inconnues même aux Docteurs Muſulmans, qui ſont très-embaraſſés de remplir ce vuide de cinq ans. Il eſt toutefois bien aiſé de comprendre par ce qu'il a fait dans la ſuite, qu'il employa tout cet eſpace de tems à prêparer l'édifice de ſa fauſſe doctrine, & à chercher les moyens les plus propres à la faire adopter.

CHAPITRE XIX.

Du mariage de Mahomet.

ABU-TALEB enorgueilli de la gloire de ſon neveu, mais cependant trop peu favoriſé de la fortune pour lui donner un rang

distigué, lui fournit les moyens de s'enrichir par l'industrie. Il y avoit à la Mecque une Veuve très-riche, qui seule & sans enfans, ne pouvoit que difficilement veiller à son commerce, & mettre fin aux grandes entreprises que son mari avoit formées quelque tems avant sa mort. Khadija, (c'étoit le nom de cette veuve), quoiqu'elle eut près de 40 ans, étoit tres-belle encore, & le soin de conserver sa fraicheur & ses graces, ne laissoit pas de lui rendre très-génantes les opérations assidues & multipliées de son commerce. Abu-Taleb lui parla de l'intelligence & de l'activité de son neveu. Mahomet étoit beau, il n'avoit que 25 ans, ses traits & sa jeunesse n'avoient pas échappé au discernement de Khadija; elle convint sans peine que le fils de la belle Amenah devoit être un homme intelligent, fort actif, & très capable de conduire

les affaires de commerce les plus conſidérables. Elle commença par permettre, & finit par prier Abu-Taleb de lui améner ſon neveu le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible: Abu-Taleb ne tarda point; il préſenta Mahomet à la veuve, qui le retint chez elle en qualité de ſon facteur. Bayle toujours trompé par ſes mémoires, prétend que Mahomet fut le conducteur des chameaux de Khadija : ce fait eſt auſſi faux qu'il eſt peu vraiſemblable : car comment ſuppoſer que Mahomet, déjà conſidéré à la Mecque, eſtimé par ſes mœurs, admiré par ſon courage, l'un des principaux Koréishites par ſa naiſſance, neveu d'un Général puiſſant, ſorti d'une famille illuſtre ; comment, dis-je, ſuppoſer qu'un tel homme à l'âge de 25 ans, eut accepté l'emploi, très-vil chez les Arabes, de conducteur de chameaux? On ſçait d'ailleurs que l'or-

gueil a été la passion dominante de Mahomet: or, le moyen de concilier la fierté de l'ambition avec l'humiliation de la servitude? Déjà depuis quelques années Mahomet songeoit à s'élever audessus de ses compatriotes, & le métier de conducteur de chameaux l'eut nécessairement contraint d'abbandonner ses projets, de renoncer à ses espérances.

Jai dit en parlant des usages & des coutumes des Arabes, que chez eux le commerce consistant tout en échange, il leur suffisoit de connoitre la valeur réciproque des marchandises; mais qu'il leur étoit tout-à-fait inutile d'être instruits dans les opérations de calcul, & de sçavoir écrire. Aussi quoique très-ignorant en écriture & en arithmétique, Mahomet étoit-il habile commercant. Il rendit par son activité & son intelligence des services si impor-

tans à la veuve Khadija qu'elle l'épouſa, à ſon retour d'un voyage en Syrie, où elle l'avoit envoyé.

Ce mariage d'une veuve de 40 ans, très riche, avec un jeune homme fort beau à la vérité, mais très-pauvre, eut été le ſujet des entretiens de la Mecque, ſi Khadija n'eut eu de très-bonnes raiſons pour s'unir avec Mahomet, qui étoit la ſageſſe même, & qui lui avoit dit que pendant ſes courſes dans la Syrie, deux anges l'avoient couvert de leurs aîles, pour le garantir de l'ardeur du ſoleil. Les Arabes euſſent été bien méchans, bien impies d'oſer, après cela, ſuppoſer quelque paſſion trop vive dans le cœur d'une femme, qui n'étant plus dans ſa jeuneſſe, donnoit ſa main à un jeune homme, viſiblement protégé du ciel & des anges, comme il le diſoit lui-même. Les Arabes gardèrent le

silence, respectèrent cette union, & crurent fort docilement aux anges conservateurs du saint époux de Khadija.

Dans ce second voyage en Syrie, Mahomet avoit rendu visite à son ami, le Moine Sergius, qui l'avoit instruït des principes & des mystères de la religion chrétienne, & qui, suivant tous les Auteurs, s'engagea à lui fournir des matériaux en abondance pour former l'édifice de l'Islamïsme. Echauffé par les discours & les exhortations de Sergius, Mahomet de retour à la Mecque, parla de ses nouveaux sentimens sur la religion à quelques-uns de ses amis, & leur fit part du desir brûlant qu'il avoit de détruire pour jamais le culte des idoles & toutes les superstitions qui déshonnoroient sa patrie. La docilité des Koreishites, & l'espèce d'approbation qu'ils donnerent à cette proposition,

firent

firent naître de grandes eſpèrances dans le cœur de Mahomet ; mais il jugea qu'il n'étoit pas tems encore d'exécuter ſon grand projet. Il ne ſongea qu'à s'attacher le plus d'amis qu'il lui ſeroit poſſible, & à ſe rendre le peuple favorable : il y parvint d'autant plus aiſément, que l'immenſe fortune de Khadija lui permettoit de prendre un rang conforme à ſa haute naiſſance & à l'élévation de ſes vues. Il employa quinze ans à gagner, à force de contrainte, de diſſimulation & de bienfaits répandus à propos, la confiance des différentes tribus qui vivoient à la Mecque. Ce ne fut qu'après ce long intervalle, & quand il crut s'être concilié l'eſtime & la bienveillance du plus grand nombre de ſes concitoyens, qu'il publia hautement, qu'inſpiré par Dieu lui-même, il alloit introduire une nouvelle religion ; ou plutôt, que

Dieu lui avoit ordonné de rétablir en Arabie, dans l'Orient, & sur la terre entière la religion d'Adam, de Noë, d'Abraham, de Moïse & de Jesus; que docile à ses ordres il vouloit tenter de détruire l'idolâtrie grossière de ses compatriotes, & rendre au culte du Dieu unique sa pureté primitive. Ces grandes promesses irritèrent quelques Khoreishites, jaloux peut-être de la gloire que Mahomet alloit acquérir : mais le peuple excité par les amis de l'imposteur, reçut avec transport la nouvelle de cette réformation prochaine, & attendit avec impatience l'exécution de ce vaste projet.

CHAPITRE XX.

Soins que Mahomet prend pour diſpoſer les eſprits à recevoir l'Iſlamiſme.

MAHOMET connoiſſoit trop l'importance & les difficultés du rôle qu'il alloit jouer, pour commencer ſon entrepriſe ſans avoir prévu les obſtacles qui pourroient l'arrêter, & ſans avoir préparé tous les matériaux qu'il devoit employer. Il étudia les dogmes des Juifs; il médita ceux des Chrétiens; & quand il eut appris avec quelle fureur les diverſes ſectes de ces deux religions ſe déchiroient, il penſa, ce me ſemble, avec beaucoup de juſteſſe, que le plus ſûr moyen de réuſſir étoit de propoſer une religion dont les principes fuſſent propres à ſéduire ce qu'il y avoit de plus relâ-

ché parmi les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres même. Ce moyen, très-condamnable, impie, sacrilége, infernal, si l'on veut, mais bien adroit & fort ingénieux, fut la base du sistême de Mahomet, de sa doctrine, de ses loix, & du culte dont il fut l'instituteur; il ne s'en éloigna jamais. La lecture de l'Alcoran suffit pour se convaincre de la vérité de cette observation, & pour y découvrir l'esprit de l'Islamïsme, qui n'est qu'un mêlange bisarre de tout ce qui peut irriter & flatter la sensualité; un assemblage, monstrueux en apparence, mais d'un art infini, de quelques principes hètèrodoxes pris de diverses sectes hérétiqués, de quelques préceptes sur les devoirs moraux, & de rites empruntés du judaïsme & du paganisme. Une telle doctrine démontre, à mon avis, que l'entrèprise de Mahomet ne fut rien moins qu'un effet de son enthousiasme,

qu'elle fut & plutôt une ſuite très-naturelle de ſon ambition. Il vouloit dominer, & donner aux Arabes une législation : mais pour les aſſujétir à l'empire qu'il ſe propoſoit d'établir, pour les rendre dociles à ſes loix, il comprit qu'il étoit néceſſaire de flatter leurs paſſions, & de ne pas contraindre leurs deſirs ; projet rèfléchi de ſang froid par un impoſteur habille, adroitement couvert du maſque de la religion.

Veut-on ſçavoir combien une telle doctrine devoit plaire aux Arabes, & s'aſſurer de la facilité qu'elle eut à ſe répandre dans l'Orient ? Qu'on examine à quel dégré d'ignorance & de corruption les Arabes étoient parvenus ; qu'on ſonge à leur ardeur pour la débauche & les débordemens ; qu'on jette un coup d'œil ſeulement ſur l'étonnante quantité & ſur la biſarrerie de leurs ſuperſtitions ;

qu'on se fasse une idée de leur empressement à croire, à adopter tout ce qui pouvoit flatter la perversité de leurs inclinations; & l'on conviendra que Mahomet eut bien moins de génie que d'adresse; qu'il eut l'art de profiter des circonstances, auxquelles il fut redevable de ses premiers succès & de la rapidité des progrès que fit sa doctrine, quand la force & le bonheur de ses armes lui eurent fait franchir les bornes de l'Arabie. J'ai aucontraire bien de la peine à comprendre pourquoi les progrès de l'Islamisme ne furent pas plus rapides, quand je me représente la foiblesse de l'empire Romain & la confusion qui régnoit dans la monarchie des Perses, qui, s'ils eussent conservé quelques restes de leur ancienne force, eussent été l'inébranlable écueil contre lequel tous les efforts de Mahomet seroient venus se briser

& s'anéantir. Mais comment ces Puiſſances, jadis ſi rédoutables, euſſent-elles alors pu ſervir de barrière aux Arabes? Des guerres inteſtines, le feu des factions, une foule de fanatiques diviſés en pluſieurs ſectes, les deſordres de l'anarchie, agitoient, déchiroient le royaume des Perſes. L'empire d'Orient étoit plus foible encore. La Grèce étoit plongée dans une molle léthargie, d'où elle ne devoit ſortir que pour tomber dans les chaînes flétriſſantes du deſpotiſme. L'Arabie profitoit des malheurs de ces états; elle devenoit floriſſante à meſure que la Grèce & la Perſe penchoient vers leur deſtruction; & Mahomet ſeul connoiſſoit les cauſes de l'accroiſſement de ſa nation. Il ne s'agiſſoit donc que de perſuader à ſes concitoyens que ce ſeroit à leur zèle pour la religion qu'il ſe propoſoit de fonder, qu'ils devroient le ſuc-

cès de leurs armes & la conquête des nations.

Telle étoit la situation de l'Arabie & de l'Orient, quand Mahomet jugea qu'il ne falloit plus différer l'exécution de ses projets. Les plus grands obstacles qu'il avoit à surmonter, étoient l'attachement des Koréishites à leurs anciennes erreurs, la difficulté de leur persuader qu'il étoit envoyé du ciel pour leur donner un nouveau culte, les efforts des chefs des tribus qui ne manqueroient pas de s'opposer à son élévation, & de lui refuser le titre de Prophète : car s'il pouvoit parvenir à être regardé comme tel par le peuple, il ne doutoit pas d'asservir l'Arabie, qui une fois soumise, le rendroit en peu d'années maître de l'Orient. Voici par quelles fourberies, par quelle chaîne de grandes actions, & de crimes plus grands encore, il remplit l'im-

menſe & périlleuſe carrière qu'il avoit à parcourir.

CHAPITRE XXI.

Premières impoſtures de Mahomet favoriſées par la ſuperſtition des Arabes.

CE fut ſur l'eſprit de ſa femme que Mahomet crut devoir faire le premier eſſai de l'empire qu'il ſe propoſoit d'exercer ſur la crédulité publique. Cette expérience lui parut d'autant plus importante, qu'il étoit aſſuré, s'il pouvoit réuſſir, d'avoir bientôt pour proſélytes tous ceux qui compoſoient ſa nombreuſe famille. Il ſe retira donc avec Kadija dans une caverne du Mont-Hara, dans le voiſinage de la Mecque. Ce fut là, où après avoir paſſé la nuit, il confia, le lendemain, à ſa

fen me le secrèt de sa mission, en lui jurant par la sublimité de sa mission même, que l'Ange Gabriel lui étoit apparu, & l'avoit assuré qu'il étoit l'Apôtre de Dieu. Il s'est montré à moi, lui dit-il, sous sa forme naturelle; elle étoit si brillante, que je suis tombé en foiblesse; ce qui l'a obligé de prendre une forme humaine: alors il s'est approché de moi; nous nous sommes avancés jusqu'au milieu de la montagne, où j'ai distinctement entendu une voix venant du ciel, & qui disoit: *ô Mahomet! tu es l'Apôtre de Dieu, & moi je suis Gabriel.* Les Mahométans croyent que ce fut aussi pendant cette nuit même, que l'Alcoran descendit du ciel pour la première fois tout entier, & qu'il y remonta; car depuis, suivant eux, il n'en descendit plus que par parties, durant l'espace de vingt-trois ans.

Khadija étoit vieille, elle idolâtroit ſon époux, & elle jura par celui qui tenoit ſon ame en ſes mains, qu'elle étoit convaincue qu'il ſeroit le Prophète de la nation Arabe. Tranſportée de joye & toute glorieuſe d'être la femme d'un Apôtre, Khadija courut faire part de ce qu'elle venoit d'apprendre à ſon couſin Waraka, mauvais chrétien, qui, quoiqu'inſtruit, deshonnoroit ſes connoiſſances par l'excès de ſa ſuperſtition & les vices de ſes mœurs. Waraka crut, & dit à ſa couſine qu'il ne doutoit pas un inſtant que Mahomet ne fut le grand & vrai Prophète, prédit autrefois par Moïſe, *fils d'Amram.*

Encouragé par ce premier ſuccès, Mahomet s'attacha à ſe faire des proſélytes par la voye de la perſuaſion; il réuſſit beaucoup dans ſa famille; & quand il crut pouvoir s'expliquer plus ouverte-

ment, il fit préparer un festin, auquel il invita les enfans & les descendans d'Abd'hal-Motalleb, son grand-pere : ils ne vinrent pas tous ; environ quarante seulement s'y rendirent. J'ai quelque chose de plus précieux qu'un repas à vous offrir, leur dit Mahomet, c'est le bonheur dans ce monde, & la certitude de la fécilité dans l'autre. C'est par un ordre exprès de Dieu que je dois vous conduire, vous & tous les hommes au ciel : qui d'entre vous aura l'ambition, le zèle & le courage d'être mon *Wazzir*, ou mon aide, mon frere & mon *Kalife*, ou mon lieutenant ? Ils restoient tous dans le silence ; Ali seul répondit ; Ali le plus jeune de tous, prosélyte fanatique de Mahomet, qui depuis plusieurs jours l'instruisoit en secrèt : *c'est moi*, s'écria-t'il, *ô Prophète de Dieu, qui veux être ton Wazzir : je casserai les dents, j'ar-*

racherai les yeux, je fendrai le ventre, & je romprai les jambes à tous ceux qui te reſiſteront. Ali étoit impétueux, bouillant de fanatiſme, jeune & très-vigoureux : pas un des convives n'eut garde de s'oppoſer à Mahomet. Ce doux Ali eſt regardé par les Perſans comme au-deſſus du grand Prophète; ils ont même une ſi grande vénération pour lui, que pluſieurs l'adorent comme un dieu, ou dumoins comme très-peu inférieur à la divinité.

Soutenu par un tel Lieutenant, Mahomet ne ſe borna plus à des exhortations ſecrétes ; il ſe mit à prêcher publiquement. D'abord il ne ſe déchaîna que contre la corruption des mœurs, l'oubli & le mépris de la religion : on l'écouta paiſiblement. Mais quand il reprocha à ſes auditeurs leur idolâtrie, la folie & l'impiété de leur culte, leur endurciſſement, & le

goût qu'ils avoient pour des superstitions plus sacriléges encore qu'elles n'étoient absurdes, le peuple s'irrita, les chefs des tribus s'indignèrent, la plûpart des habitans de la Mecque, à l'exception d'un petit nombre qui embrassèrent sa doctrine, se déclarèrent ouvertement ses ennemis. Abu-Taleb, quoique fortement ébranlé par l'éloquence de son neveu, ne laissa pas d'être allarmé du soulévement général des Koréishites : il conseilla sérieusement à Mahomet de renoncer à ses vues de réformation, & de se contenter des prosélytes qu'il avoit faits dans sa famille. *Je ne m'en contenterai pas*, répondit l'imposteur, *Dieu est pour moi, je ne crains ni mes concitoyens, ni les Arabes, ni tous les hommes ensemble; quand ils poseroient contre moi, le soleil à ma droite & la lune à ma gauche, je ne demordrai point de ma sainte en-

treprise. Abu-Taleb frappé de cette fermeté, ne douta plus que ſon neveu ne fut inſpiré d'en-haut ; il crut à ſes révélations, & lui promit de le protéger contre quiconque oſeroit le troubler dans le cours de ſa miſſion.

Dès-lors le nouveau Prophète ne ſe contraignit plus ; il bravoit le murmure, mépriſoit les clameurs de ſes ennemis, raſſembloit preſque chaque jour le peuple de la Mecque, confirmoit ſa vocation par le rècit des viſions qu'il prétendoit avoir toutes les nuits, & par le compte qu'il rendoit de ſes converſations avec l'Ange Gabriel. La chaleur de ſes diſcours, le zèle qui paroiſſoit l'embraſer, l'activité du fanatiſme dont la contagion eſt ſi rapide, le penchant ſi naturel à tous les hommes pour la nouveauté, en entraînèrent pluſieurs ; & Mahomet comptoit déjà environ cent diſciples,

lorsque les Koréishites & les principaux habitans de la Mecque imaginèrent d'opposer la force, les défenses & la sévérité des chatimens à la propagation de la nouvelle secte. Ce fut alors que Mahomet ne douta plus du succès de ses espèrances ; il se flatta dès cet instant de régner dans peu sur l'Arabie, & de faire servir les Arabes soumis à la conquête de la Perse, de l'Empire Romain & de tout l'Orient. Peut-être il n'eut séduit que quelques femmes par ses superstitions, des enfans par ses fables, & quelques têtes foibles par les rècits de ses visions, si la rigueur des proscriptions ne fut venue au secours de sa religion naissante. Furieux, en effet, & plus jaloux peut-être que scandalisés des succès de Mahomet, les Koréishites proscrivirent tous ceux qui embrasseroient l'Islamïsme : ils persécutèrent violemment ses

partiſans, & le pourſuivirent lui-même avec tant d'acharnement, qu'il prit la fuite, accompagné de quatre-vingt-trois hommes & de dix huit femmes, ſans compter les enfans. Cette troupe fugitive alla chercher un azile dans les Etats de Najaski, Roi d'Ethiopie, qui la reçut avec bonté, refuſa de la livrer aux Koréishites, dont il rejetta les préſens & mépriſa les menaces.

L'accueil que Najaski avoit fait à Mahomet, pénêtra les Koréishites de la plus vive indignation: ils s'engagèrent par un décrèt authentique, & qui fut ſolemnellement dépoſé dans la Caaba, à ne jamais contracter d'alliance avec les proſélytes du fils d'Abd'allah, & à n'avoir aucun commerce avec eux, ni avec le fondateur de la nouvelle religion.

La rigueur de ce décret n'inquieta pas Mahomet, qui dans le

décret même trouva quelque tems après, un moyen infaillible de confondre ses ennemis, & de grossir la foule de Musulmans, qui devenoit chaque jour plus considérable. Il avoit des intelligences secrétes à la Mecque, où ses parens avoient formé, en faveur de l'Islamisme, une puissante faction: enfin il s'étoit assuré, avant que de prendre la fuite, de la fidélité & du dévouement de tous ceux que le service des idoles attachoit à la Caaba. Avec de telles précautions qu'avoit à craindre Mahomet de la part des Koreishites? Leur décret ne servit qu'à ajouter un triomphe de plus à la gloire de celui dont ils avoient juré la perte, & ce triomphe ne couta qu'une imposture à Mahomet; imposture grossière à la vérité, s'il eut eu à tromper toute autre nation que celle des Arabes: mais une fourberie auroit été

conduite bien mal-adroitement, ſi elle n'en eut pas impoſé à ce peuple. Exactement informé de ce qui ſe paſſoit à la Mecque, de la haine mutuelle des deux factions oppoſées, de la ferme réſolution des chefs des Koreishites à ne iamais ſe départir de la ſévérité du décret, Mahomet fit paſſer ſes ordres aux gardiens de la Caaba, & quand il ſçut que ſes intentions étoient remplies, il envoya prier ſon oncle Abu-Taleb d'aſſembler les Koreishites & tous les habitans de la Mecque, & de leur dire de la part du Prophète de la nouvelle réligion, que Dieu venoit de donner une preuve évidente de ſon mécontentement au ſujet du décret, en envoyant un ver qui avoit rongé tout l'acte, à la réſerve du nom de Dieu. Abutaleb avoit une très-grande idée de la ſainteté de ſon neveu; mais il craignit que cet avis ne partit d'un ex-

cès de confiance, & il ne parla qu'en tremblant aux Koreishites du ver déstructeur du décret. Si le fait est faux, ajouta-t'il, ô Koreishitesje m'engage à vous livrer mon neveu; mais si cet acte est réellement rongé, promettés à votre tour d'ouvrir les yeux à la lumière, de renoncer désormais à toute animosité, & d'annuller votre décret. Assurés de l'intégrité de l'acte, & convaincus de la fidélité de ceux qui en étoient dépositaires, les Koréishites ne balancèrent point à accepter les conditions qui leur étoient proposées. Ils allèrent en foule à la Caaba, ouvrirent la cassette où étoit le décret, & furent saisis de terreur à la vue de cet acte, qui n'étoit plus qu'un monceau de poussière, & dont il n'existoit en entier que ces mots: *en ton nom, ô Dieu!* Ce grand miracle, dont il est fort aisé de découvrir le méchanisme,

produiſit les plus grands effets : le décrèt fut annullé, la miſſion de Mahomet fut reconnue par le plus grand nombre des ſpectateurs, qui dès-lors reſtèrent attachés à l'Islamïſme.

Il étoit tems que Mahomet fit quelque heureux prodige qui fortifiât la foi de ſes diſciples, & qui lui en attirât de nouveaux : car il fit, quelque tems après, deux pertes irréparables, & qui euſſent porté la plus cruelle atteinte à ſa doctrine, encore mal établie. Abu-Taleb mourut, & juſqu'alors Abu-Taleb avoit été l'appui le plus fort de l'Islamïſme. Mahomet eut encore la douleur de voir périr Kadija qui avoit ſi généreuſement fait ſa fortune, & qui mourut âgée de ſoixante-cinq ans. Kadija pénétrée de l'apoſtolat de ſon époux, faiſoit beaucoup de proſélytes, ſurtout parmi les femmes, auxquelles elle rendoit compte des

visions de son mari, & de ses entrètiens avec l'Angge Gabriel. Kadija étoit fort respectée à la Mecque; & dans tout autre tems sa mort eut peut-être arrêté la propagation de l'Islamisme. Mais alors Mahomet étayé d'un miracle, n'avoit plus qu'à laisser agir le zèle de ses disciples, irrités par le ressentiment & les persécutions de quelques Koréishites, qui, soit qu'ils eussent démêlé l'imposture, soit qu'ils fussent intéressés à défendre l'idolâtrie, ne cessoient pas de s'opposer aux innovations, d'effrayer, par les proscriptions, les partisans du nouveau culte, & de former des factions puissantes contre celui qui vouloit l'introduire.

Mahomet n'avoit employé jusqu'alors d'autres armes contre ses ennemis, que celles de l'éloquence & de la persuasion; le succès du prodige opéré sur le décrèt des Koréishites, l'engagea à ten-

ter un miracle nouveau, ou pour parler plus juſte, une impoſture encore plus groſſière que la première. Il choiſit parmi ſes diſciples ceux qui lui parurent les plus propres à croire aveuglement tout ce qu'il leur diroit, même à ſe perſuader d'avoir viſiblement diſtingué ce qu'il leur ordonneroit de voir. Quelques momens avant une éclipſe de lune, il leur montra cette planète, & leur dit, qu'en vertu du don des miracles qu'il avoit reçu de Dieu, il alloit partager la lune; & en effet, au moment de l'immerſion, Mahomet fit un ſigne de la main, & bientôt une partie de la lune diſparut, & l'autre reſta. Les diſciples témoins de ce grand prodige, ſe proſternèrent aux pieds de Mahomet, & allèrent publier que le grand Prophète avoit partagé la lune, & que même ils avoient diſtinctement vu le mont Hara entre les

deux fractions. Les Arabes qui s'étoient apperçus de l'éclipse, & qui étoient trop ignorans pour en connoitre la cause, ne manquèrent pas de l'attribuer à Mahomet, qui le lendemain prétendit avoir reçu du ciel le chapitre de l'Alcoran, intitulé, *la Lune*, & qui commence par ces mots. « *L'heure approcha, & la Lune fut fendue. S'ils voyent quelque signe, ils se retirent, & disent c'est un prestige. Ils prétendent que c'est une imposture. Ils suivent leurs passions; mais toute chose est immuablement établie, &c.*

Ce grand événement n'empêcha pourtant pas les Koréishites d'insulter Mahomet, de le traiter publiquement d'impie & d'imposteur. Sa douceur & sa patience ne lui réussirent pas; aussi prit-il bientôt une route opposée: le parti de ses ennemis fut plus fort que celui de

de ſes partiſans, il fut contraint pour la ſeconde fois de s'enfuir, & de ſe retirer à Tayef, ville diſtante de la Mecque de 60 milles à l'orient. Il fut d'abord reçu très-froidement, & même avec quelque mépris, par les habitans de Tayef; mais ſes exhortations, l'attrait de ſa doctrine & la châleur de ſes déclamations contre l'idolâtrie, lui ramènerent quelques-uns de ceux qui avoint paru le plus oppoſés à ſes dogmes. La populace eut moins de complaiſance; elle ſe ſoulèva contre lui, & l'obligea de reprendre au plus vite le chemin de la Mecque. Il eut plus de ſuccès à Yathreb, où il fit adopter ſa religion aux deux tribus qui habitoient dans cette ville; en ſorte que l'impoſteur ſe vit ſuivi d'une innombrable foule de proſélytes, prêts à le ſoutenir, pour ſi peu qu'on les eut échauf-

fés, contre quiconque eut osé l'attaquer.

Instruit par l'expérience, & peut-être excité par son inclination naturelle à la perfidie & à la cruauté, Mahomet crut qu'il ne lui seroit pas possible de remplir les projets de son ambition, tant qu'il n'opposeroit à ses persécuteurs que la constance & la modération. Sa doctrine étoit assez accréditée pour faire de rapides progrès, si désormais elle étoit annoncée par la force des armes, au défaut de la vérité. Mais l'Apôtre étoit perdu, son édifice élévé avec tant de peine, & très-imparfait encore, ne pouvoit manquer de s'écrouler, s'il n'étoit soutenu que par le foible appuis de l'imposture, des fables & des visions. Ces moyens n'avoient réussi jusqu'alors que sur les plus foibles, qui même à chaque instant étoient prêts à l'abandonner

au plus leger revers. Il étoit donc eſſentiel pour lui de changer en armée invincible cette foule timide de proſélytes ignorans. Mais avant que d'en faire des Guerriers, il falloit les convaincre de l'interêt que le ciel même prenoit à celui qui les conduiſoit; il falloit leur perſuader que, chargés de la cauſe ſacrée de la religion, ils marcheroient ſous les drapeaux de l'Envoyé de Dieu; il falloit éteindre dans leur cœur tout ſentiment d'humanité, de paix & de vertu; il falloit les animer de l'eſprit de haine, de rage & de férocité. Ce n'étoit plus le tems de rendre compte des viſites de l'Ange Gabriel; ces rècits trop uſés auroient ceſſé de paroître merveilleux. Ce n'étoit plus le tems de prouver la folie des anciennes ſuperſtitions, l'abſurdité du culte des idoles, l'impuiſſance & la groſſiereté des dieux reçus en A-

rabie, la supériorité de la nouvelle religion sur les erreurs du paganisme : ces discours fréquemment répétés n'auroient plus eu ni l'attrait ni la force de la nouveauté. Il falloit pour échauffer les cœurs, accabler les esprits sous le poids de quelque événement inattendu, surprénant, extraordinaire, & qui donnât du grand Prophète la plus sublime idée. Si cet incroyable récit étoit reçu, s'il pouvoit être accrédité au point de devenir un des principaux articles de la foi Musulmane, tout obstacle étoit franchi, toute difficulté surmontée, & il ne restoit désormais qu'un pas à faire, qu'un crime de plus à commettre pour voler à la conquête & à l'empire de l'Orient. Voilà, ce me semble, comment Mahomet raisonna, & voici par quel moyen, en subjugant ses prosélytes, il terrassa ses ennemis.

CHAPITRE XXII.

Viſion de Mahomet. Progrès de l'Iſlamiſme. *

ELLE eſt aſſurément fort ridicule, fort abſurde cette viſion de Mahomet; mais c'eſt par cela même qu'elle fit la plus grande impreſſion ſur les Arabes, qui ne pouvoient pas croire qu'un homme eut été capable de créer un ſi long tiſſu de fables, de menſonges & d'images diſparates, s'il n'eut pas réellement aſſiſté au ſpec-

* L'Archevêque Marsh, Primat d'Irlande, fut le premier qui porta en Europe une copie manuſcrite de cette viſion d'après l'*Hiſtoire de l'Aſcenſion*, par Abu-Horeira; copie exacte & très-différente de la même viſion, publiée en François, par M. Gagnier, qui vraiſemblement n'avoit pas conſulté le texte original, ni cette copie, donnée par l'Archevêque Marsh à la bibliothèque Bodléïene d'Oxford.

tacle dont il leur rendoit compte. Aujourd'hui les Mahométans ont deux fortes raisons pour vouer à l'exécration éternelle quiconque ne croit pas à cette vision. La première, parceque ce beau conte leur a été fait par leurs peres, qui le tenoient de leurs Ancêtres, à qui leurs prédécesseurs l'avoient dit, autorisés & convaincus par les assertions de ceux qui avoient reçu cette fable immédiatement de la bouche du Prophête. Or, un récit transmis de race en race, & d'ailleurs consigné dans un livre dont, malgré leur extrême ineptie, tous les articles sont regardés comme écrits de la main de Dieu-même; un tel récit a, dis-je, beaucoup plus de force encore que la vérité la plus évidente, mais qui ne seroit point étayée du double titre de l'écriture céleste & de la tradition des hommes. La seconde rai-

ſon de crédibilité pour les Muſulmans, & qui ne me paroit ni la moins forte, ni la moins déterminante, c'eſt que, malgré le délire qui régne dans cette viſion, elle ne laiſſe pas d'être fort amuſante, d'égayer l'imagination, & d'être on ne peut pas plus analogue au génie des têtes orientales, par le merveilleux outré dont elle eſt remplie; & l'empire du merveilleux qui s'étend ſur toute la terre, a, comme on ſçait, des droits plus forts ſur les peuples orientaux que ſur le reſte des nations. Voici en abrégé quel fut le récit de Mahomet à ſes imbéciles diſciples.

« Il étoit nuit, j'étois couché à l'air entre les deux collines d'Alſafar & de Merwa, quand j'ai vu venir à moi Gabriel accompagné d'un eſprit céleſte. Les deux immortels ſe ſont inclinés ſur mon corps, l'un d'eux m'a fendu la poi-

trine ; l'autre en a tiré mon cœur, l'a comprimé entre ses mains, en a fait sortir la goutte noire, ou le péché originel, & l'a remis à sa place. Cette opération ne m'a point causé de douleur. Ensuite Gabriel déployant ses cent quarante paires d'aîles, brillantes comme le soleil, m'a amené la jument Al-Borak, plus blanche que le lait, à face humaine, &, comme tout le monde sçait, à mâchoire de cheval. Ses yeux étincelloient comme des étoiles, & les rayons qui en partoient, étoient plus chauds & plus perçans que ceux de l'astre du jour dans sa plus grande force. Elle a étendu ses deux grandes aîles d'aigle ; je me suis approché : elle s'est mise à ruer : Gabriel lui a dit : *tiens toi tranquille, ô Borak, & obéis à Mahomet :* Borak a répondu : *le Prophête Mahomet ne montera pas sur moi, que tu n'ayes ob-*

tenu de lui qu'il me fera entrer en paradis au jour de la réſurrection. j'ai dit: *Borak, ſois en repos, tu viendras avec moi dans le paradis.* Alors Borak, a été fort paiſible; je me ſuis élancé ſur ſon dos, elle s'eſt envolée plus vîte que l'éclair, & dans l'inſtant je me ſuis vu à la porte ſacrée du temple de Jéruſalem, où j'ai trouvé Moïſe, Abraham & Jéſus. Une échelle de lumière eſt deſcendue tout-à-coup devant nous. J'ai laiſſé là Borak, &, à l'aide de cette échelle, nous nous ſommes élevés Gabriel & moi juſqu'au premier ciel. L'Ange a frappé à la porte, a prononcé mon nom, & la porte, plus grande que la terre, a tourné ſur ſes gonds. Ce ciel eſt d'argent pur; c'eſt là qu'à une belle voute ſont ſuſpendues les étoiles par de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles eſt un Ange en ſentinelle, pour empêcher

le diable d'escalader les cieux.

Un Vieillard décrépit est venu m'embrasser, en me nommant le plus grand de ses fils : c'étoit Adam : je n'ai pas eu le tems de lui repondre ; mon attention s'est fixée sur une multitude d'Anges de toutes formes & de toutes couleurs ; les uns ressemblent à des chevaux, les autres à des loups, &c. Au milieu de ces Anges s'élève un coq d'une blancheur plus éclatante que la neige, & d'une si surprénante grandeur, que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier d'une telle distance, qu'il faudroit au plus rapide Voyageur cinq cens ans pour la parcourir. Tout cela m'étonnoit beaucoup ; mais l'Ange Gabriel m'a dit que ces Anges sous la forme d'animaux, intercédent auprès de Dieu pour toutes les créatures de la même forme, qui vivent sur la terre ; que ce grand

coq eſt l'Ange des coqs, & que ſa fonction principale eſt d'égayer, tous les matins, Dieu par ſes chants & par ſes hymnes.

Nous avons quitté le coq, Adam, les Anges animaux, & regagnant l'échelle de lumière, nous nous ſommes rendus au ſecond ciel, éloigné du premier de cinq cens années de chemin. Ce ciel eſt d'une eſpèce de fer dur & poli; là, j'ai trouvé Noë, qui m'a reçu dans ſes bras, Jean & Jéſus qui m'ont appellé le plus grand & le plus excellent des hommes. Nous ne nous ſommes point arrêtés, & d'échellon en échellon nous ſommes arrivés au troiſieme ciel, plus éloigné du ſecond que celui-ci ne l'eſt du premier.

Il faut être aumoins Prophête pour ſupporter l'éclat éblouiſſant de ce ciel, tout formé de pierres précieuſes. Parmi les êtres immortels qui l'habitent, j'ai diſtin-

gué un Ange d'une taille au-dessus de toute comparaison: il avoit sous ses ordres 100000 Anges, chacun plus fort lui seul que 100000 bataillons d'hommes prêts à combattre. Ce grand Ange s'appelle le *Fidelle de Dieu*; sa taille est si prodigieuse, que l'espace qui sépare ses deux yeux est au moins aussi étendu que 70000 journées de chemin. Devant cet Ange étoit un énorme bureau, sur lequel il ne cessoit d'ecrire & d'effacer. Gabriel m'a dit que le *Fidelle de Dieu* étant en même tems *l'Ange de la mort*, il est continuellement occupé à écrire les noms de tous ceux qui doivent naître; à calculer les jours des vivans, & à les effacer du livre, à mesure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par son calcul.

Le tems pressoit; Gabriel m'a averti: nous avons pris la route

de l'échelle, & nous ſommes montés avec une inconcevable rapidité au quatrième ciel. Là j'ai trouvé Enoch, qui m'a paru tout tranſporté de joye de m'y voir. Ce ciel d'un argent fin & plus tranſparent que le verre, eſt le ſéjour d'une innombrable foule de créatures angéliques ; l'une d'elles moins grande que l'Ange de la mort, touche pourtant de ſa tête au ciel ſupérieur ; c'eſt-à-dire, que débout, elle a d'élévation cinq cens journées de chemin. L'emploi de cet Ange eſt triſte & fatiguant ; il eſt uniquement occupé à pleurer ſur les péchés des hommes & à prédire les malheurs qu'ils attireront ſur eux. Ces lamentations accabloient trop mon cœur pour les écouter plus longtems. Nous nous ſommes rendus promptement à la porte du cinquième ciel : elle s'eſt ouverte ; Aaron eſt venu à nous,

& il m'a présenté a Moïse, qui s'est recommandé à mes prières. Ce ciel est tout d'or pur ; les Anges qui l'habitent ne sont pas aussi joyeux que ceux des autres cieux ; ils ont raison : car c'est là même que sont déposés les trésors des vengeances divines, le feu dévorant & éternel de la colere céleste, les supplices des pécheurs endurcis, & surtout les tourmens destinés aux Arabes qui refuseront d'embrasser l'Islamisme. Ce spectacle affligeant m'a fait hâter ma course, &, toujours escorté par mon guide Angélique, je suis monté au sixième ciel. Là, j'ai encore rencontré Moïse qui, en m'appercevant, s'est mis à pleurer ; parceque, disoit-il, je conduirois en paradis plus d'Arabes qu'il n'y entreroit de Juifs. J'ai consolé, autant qu'il a été en moi, le pere des Israëlites, &, à mon grand étonnement, je suis

arrivé, d'un vol plus prompt que la penſée, au ſeptième & dernier ciel : ce devoit être là le but de mon voyage.

Je ne puis, fidelles Croyans, vous donner une idée de l'ineffable richeſſe de la matière dont ce ciel eſt formé ; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'il eſt fait de *lumière divine*. La premiere des créatures qui m'a frappé, ſurpaſſe la terre en étendue ; elle a 70000 têtes, chaque tête a 70000 faces ; chaque face a 70000 bouches, chaque bouche 70000 langues qui parlent continuellement, & toutes à la fois, 70000 langages différens, dont cette vaſte créature ſe ſert pour célébrer, ſans interruption, les louanges de Dieu. je conſidérois en ſilence cette énorme & céleſte figure, lorſque je me ſuis ſenti enlever rapidement : j'ai traverſé un eſpace incommenſurable, & je me ſuis trou-

vé assis auprès du *Sédrat* immortel. Ce bel arbre placé à la droite du trône invisible de Dieu, sert de barriere aux Anges mêmes. Sous ses branches, plus étendues que le disque du soleil n'est éloigné du globe de la terre, est une multitude d'Anges prodigieuse, & qui surpasse infiniment en nombre la quantité de grains de sable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivières. Cette foule infinie pour des yeux mortels, est prosternée sous le feuillage du Sèdrat qui la couvre de son ombre ; sur ses rameaux sont perchés des oiseaux occupés à considérer les passages sublimes du divin Alcoran. Les fruits de ce bel arbre ressemblent aux aiguières de Hajir, & ses feuilles a des oreilles d'éléphant : ses fruits sont plus doux que le lait ; un seul suffit pour nourrir toutes les créatures de Dieu, depuis la

création des tems juſqu'à la deſtruction des choſes. Du pied de ce merveilleux Sèdrat ſortent quatre grands fleuves ; deux ſe répandent en torrent dans les plaines du paradis, les deux autres deſcendent ſur la terre, & forment le Nil & l'Euphrate, dont perſonne, avant moi, n'avoit connu les ſources. Ici Gabriël m'a quitté, parcequ'il ne lui eſt pas permis de paſſer juſqu'aux lieux où je devois pénètrer. Iſrafil a pris ſa place, & m'a conduit à la maiſon divine d'Al-Mamur, ou du *Viſité*: ce nom lui eſt donné, parcequ'elle eſt chaque jour viſitée par 70000 Anges du premier ordre. Cette maiſon reſſemble dans toutes ſes parties exactement au temple de la Mecque ; & ſi elle tomboit perpendiculairement du ſeptième ciel, où elle eſt, ſur la terre, ce ſeroit neceſſairement ſur le temple de la Mecque qu'elle tomberoit. A-pei-

ne ai-je mis les pieds dans Al-Mamur, qu'un Ange est venu m'apporter trois coupes; la première étoit pleine de vin, la seconde de lait, la dernière de miel. J'ai choisi celle où étoit le lait, & j'ai bu; aussitôt une voix aussi forte que dix tonnerres, a fait rétentir ces paroles : *ô Mahomet, tu as bien fait; car si tu avois bu le vin, ta nation se seroit pervertie, & elle échoueroit dans toutes ses entreprises.*

Quel spectacle, ô Croyans, quel spectacle nouveau est venu éblouir mes yeux ! Toujours précédé d'Israfil, j'ai traversé, plus prompt que la pensée, deux mers de lumière & une toute noire, d'une immense étendue; je me suis comme senti attiré auprès du trône & de la présence immédiate de Dieu. La terreur s'est emparée de moi : une voix plus bruyante que celle des flots agités, m'a dit:

avance, ô Mahomet, avance; approche toi du trône glorieux. J'ai obéi. Sur le côté du trône j'ai lû le nom de Dieu & le mien écrits ainſi; *La Allah Illah Allah, wa Mohamed, Raſoul Allah*, c'eſt-à-dire, *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophète.* Au même inſtant où je liſois cette inſcription ſacrée, Dieu a étendu ſes bras, & a mis ſa droite ſur ma poitrine, & ſa gauche ſur mon épaule. Un froid aigü s'eſt fait ſentir par tout mon corps, & m'a glacé juſques dans la moële des os: mais dans le même tems une douceur inexprimable & inconnue aux fils des hommes, s'eſt répandue dans mon ame, qui s'en eſt enivrée. A ces tranſports a ſuccédé une converſation familière & très-longue entre Dieu & moi, dans laquelle, après m'avoir dicté les préceptes que vous trouverez écrits dans l'Alcoran,

Dieu m'a expressément ordonné de vous exhorter à soutenir, à défendre par les armes, la force & le sang, la sainte religion que j'ai fondée, & que vous avez eu le bonheur de connoître. Dieu a cessé de me parler, & j'ai songé à redescendre sur la terre pour sanctifier mes disciples. J'ai trouvé l'Ange Gabriel qui m'attendoit au même endroit où je l'avois laissé. Nous sommes revenus par les sept cieux; mais arrêtés à chaque pas par les concerts des esprits célestes qui chantoient mes louanges. Parvenus à Jérusalem, l'échelle de lumière s'est réployée dans la voute des cieux. Al-Borak m'attendoit; je suis monté dessus: il étoit nuit encore, & les ténébres fort épaisses. Al-Borak m'a fait voir du haut des airs l'Arménie & Adherhijan, & de son second vol elle m'a rapporté jusqu'ici. En mettant pied à terre, je me suis tourné vers Ga-

briel : je crains bien, lui ai-je dit, que mon peuple ne me regarde comme un impoſteur, & ne refuſe de croire le rècit que je lui ferai de mon voyage dans les cieux. Raſſure-toi, m'a repondu l'Ange Gabriel ; ton peuple doit ajouter foi à tout ce qui ſortira de ta bouche : en tout cas, Abubecr, ton témoin fidelle, & Ali, ton Wazir, le fier & ſaint Ali ſoutiendront & juſtifieront toutes les circonſtances de ce grand & merveilleux événement ».

Si tout autre que Mahomet eut oſé haſarder cette fable inſenſée ; ſi quelqu'autre que lui eut entrepris d'accréditer ce monſtrueux délire, il eſt très-vraiſemblable que les Arabes, quelque groſſiers qu'on les ſuppoſe, n'euſſent vû dans l'Auteur d'une telle viſion, que l'extravagance d'un fou qu'il falloit enfermer, & tacher de guérir, ou l'audace d'un fourbe qui

vouloit se jouer de la crédulité publique, & dont les impostures méritoient d'être réprimées. Mais la facilité que cette nation avoit montrée jusqu'alors à croire tout ce qu'il avoit plu à Mahomet de lui persuader, étoit pour lui un garant assuré du succès de cette fiction.

L'ignorance des Arabes & les fausses idées qu'ils s'étoient formées de la divinité pendant tant de siécles, avant la mission de leur nouveau Prophète, avoient fait recevoir, presque sans aucun obstacle, les premières superstitions que Mahomet avoit substituées aux anciennes erreurs. Un peuple accoutumé à voir, à adorer l'être suprême dans une pierre informe, à donner à un cheval, à un lion, &c., le nom sacré de Dieu, à invoquer les corps célestes & leurs représentations comme autant de divinités, avoit eu peu de

répugnance à adopter une religion fauſſe à la vérité, mais moins groſſière, & plus propre à ſéduire des êtres raiſonnables. Ce méme peuple une fois bien perſuadé que l'Apôtre d'une doctrine ſi différente de l'ancien culte, étoit le protégé, le confident, l'ami de l'Ange Gabriel, le lieutenant ſur la terre, le prophète & l'envoyé de Dieu; il étoit, dis-je, naturel qu'un tel peuple ſe trouvât très-diſpoſé à croire au voyage extraordinaire de ſon légiſlateur dans les ſept cieux, à ſa converſation avec l'être ſuprême, à la réalité de tous les faits qu'il avoit racontés. Qui a cru dès ſon enfance que le ſoleil & les aſtres viennent animer des images, & s'y renfermer tout entiers, peut croire à plus forte raiſon, qu'un homme à qui tout ſemble obéir dans la nature; qui a eû la puiſſance d'envoyer un inſecte ronger un décret injuſte, & qui

ensuite d'un signe de sa main a partagé la lune ; une telle nation peut bien croire aussi que cet homme guidé par un Ange, a volé de ciel en ciel jusqu'au trône de Dieu. Ainsi, après avoir détruit, à la faveur de quelques superstitions, un culte tout superstitieux ; après avoir fondé sur des erreurs accréditées son empire & sa doctrine, il ne restoit à Mahomet qu'un ressort à mouvoir, pour donner au despotisme & à la religion, qu'il s'étoit proposé d'établir une force, une grandeur, une stabilité désormais inébranlables.

CHAPITRE XXIII.

Quel étoit le moyen le plus ſûr que Mahomet put mettre en uſage pour achèver d'aſſervir les Arabes ?

LE fanatiſme. Non que l'Ame éclairée de Mahomet fût ſuſceptible des excès d'un zèle trop outré, d'une conviction aveugle, des paſſions impétueuſes qu'inſpire aux têtes exaltées le zèle mal conçu de la religion : non que ſon cœur ambitieux s'abandonnât aux deſirs violens, aux tranſports effrénés, aux ſentimens irréſiſtibles qu'excitent dans les hommes vulgaires des maximes mal entendues de culte & de dévotion : non que ſon imagination fut empreinte peut-être de toute l'atrocité qu'il inſpiroit à ſes ſectateurs ; mais parcequ'il lui importoit de don-

ner à ses prosélités une valeur que la nature leur avoit refusée ; parce qu'il lui importoit de les rendre cruels, sanguinaires, féroces ; d'éteindre en eux tout sentiment d'humanité ; de les rendre inaccessibles à la pitié comme à la crainte, avides de carnage, altérés de sang & de crimes, insatiables de conquêtes, de meurtres, de dévastation. Eh quel autre ressort plus puissant que le fanatisme pour opérer cet affreux changement ? Quel ferment plus actif pour mettre en action des principes cruels, des préceptes atroces, de noires superstitions ? Ce n'étoit plus que par le fanatisme que Mahomet pouvoit inspirer à ses disciples d'aller, l'Alcoran d'une main & le poignard de l'autre, pleins du Dieu destructeur qu'il leur avoit représenté, sacrifier, assassiner leurs proches, massacrer leurs concitoyens, répandre la frayeur & l'illusion dans

l'Orient. Préparés depuis quinze ans à la barbarie des ordres qu'on venoit de leur dicter ; enflammés de deſirs homicides, impatiens de ſignaler leur haine contre les ennemis du Prophète & de ſes dogmes ; il étoit tems de donner de l'activité à l'ardeur qui les animoit tous, de faire briller à leurs yeux la première étincelle de l'incendie, qui bientôt excité par le ſouffle brûlant de cette troupe d'enthouſiaſtes embraſeroit la moitié de la terre ; il étoit tems de hâter par la terreur la ſoumiſſion des peuples & la chûte des Rois.

La plus importante partie de la miſſion de Mahomet étoit remplie, dès qu'il avoit pu raſſembler autour de lui quelques énergumènes : ils ſuffiſoient pour groſſir à chaque inſtant la foule de ſes diſciples, qui aveuglés à leur tour par les preſtiges de la ſéduction, étourdis par les clameurs, égarés

par les transports des défenseurs de l'Islamïsme, répandroient, agités comme eux de passions noires & turbulentes, le vertige & l'épidémie dont ils seroient infectés. L'adresse & l'hypocrisie étoient désormais inutiles à l'audacieux Mahomet; il pouvoit exécuter sans crainte ses farouches projets, & se livrer sans retenue à la perversité de ses penchans, à la corruption de ses mœurs, à la fougue des vices qui entraînoient son ame. Le barbare pouvoit se baigner impunément dans le sang de ses ennemis : Apôtre, législateur, monarque, & sacrificateur, il pouvoit passer impunément de crime en crime jusqu'aux forfaits les plus atroces; se délivrer par des meurtres sécrets, ou égorger publiquement quiconque oseroit condamner ses vices, dévoiler ses fourberies, ou divulger l'excès de ses débordemens. Quel de

ſes proſélytes eut été aſſez téméraire pour douter un moment de la ſainteté d'un Prophète, qui, maître impérieux des élemens comme des hommes, ſignaloit ſa puiſſance par des prodiges éclatans; qui par le miniſtère d'une intelligence céleſte recevoit chaque jour des parties détachées de la nouvelle doctrine, écrites de la main de Dieu lui-même, & dans leſquelles ſes actions les plus biſarres en apparence & les plus criminelles, étoient expreſſément autoriſées? Eh qui dans cette foule d'enthouſiaſtes eut eu le pouvoir ou l'audace de ſe refuſer aux mouvemens tumultueux qui agitoient tous les eſprits, à ces tranſports qui s'accroiſſant par le trouble de chaque particulier, augmentoient l'efferveſcence du délire général? Quel d'entr'eux eut pu méconnoitre le caractère d'Envoyé de Dieu dans celui qui ré-

gnoit avec tant d'empire sur les cœurs & les ames, dont la voix calmoit ou excitoit, à son gré, les passions les plus violentes ; qui élevoit ses auditeurs au-dessus de l'humanité ; qui peignoit avec tant de majesté les attributs & les vertus de l'être unique & suprême ? N'étoit-ce pas à Mahomet que les Arabes devoient la connoissance d'un Dieu jaloux, terrible, implacable dans sa colère, & toujours altéré du sang des incrédules, dont il donnoit par avance les trésors & les possessions aux disciples de l'Alcoran ? Tout autre qu'un Apôtre eut-il pu persuader à des hommes qui n'avoient point succé le lait des tigres ni des ours, que c'étoit appaiser le ciel, & s'assurer une éternité de plaisirs & de volupté dans tous les genres, que de massacrer quiconque ne s'empresseroit pas d'embrasser l'Islamisme ? C'étoit donc obéir à

Dieu que d'aller, dociles à la voix de Mahomet, exterminer les peuples mécréans, ravager leurs contrées, uſurper le ſceptre de leurs Rois, & les précipiter dans la nuit du tombeau, ou dans l'horreur de l'eſclavage.

Quelle digue oppoſer à ce torrent impétueux ? Les peuples de l'Aſie & de l'Afrique réunis s'efforceront envain d'arrêter dans ſa courſe cette troupe de forcenés. Pouſſés par le fanatiſme, entêtés du dieu de Mahomet qu'ils croyent honorer à force de carnage, la réſiſtance ne fera qu'augmenter les flots de ſang qu'ils auront fait couler. Elle accroîtra la violence de leurs ſacriléges ſuccès, & hâtera la propagation des nouvelles erreurs. Bientôt l'épidémie étendant ſa funeſte influence de Médine & de la Mecque qu'elle aura dévaſtées, paſſera de ville en ville juſqu'aux extrémités de l'In-

de ; & son venin actif accablera la liberté, portera le ravage & la désolation dans tous les lieux où il pénêtrera. Encore quelques jours, & l'on verra les sectateurs de l'ambitieux Mahomet échauffés, éclairés des flammes du fanatisme, se partager la Grèce qu'ils auront dépeuplée, donner de tyranniques loix à l'Asie effrayée, & subjuguer par la force des armes & la terreur des superstitions les peuples Africains. Heureuses les contrées que des mers orageuses sépareront des enthousiastes armés par Mahomet ! Heureuses les nations que leur éloignement pourra mettre à l'abri de ce cruel fléau ! & plus heureux les Souverains qui n'auront point à combattre contre les étendarts de l'Islamïsme, ni à rédouter les usurpations de l'Empire du Croissant !

Mais quelles mers sont assez vastes, quelle distance assez considé-

rable pour arrêter les pas de l'horrible fanatiſme? Le fanatiſme n'eſt il pas cette infernale Athé qui marche ſur la tête des hommes? Le fanatiſme n'eſt-il pas, comme la peint le Poëte, ce monſtrueux géant dont les pieds touchent aux enfers, & qui cachant ſa tête dans les nues, porte ſes avides regards ſur la terre, où il exhale ſans ceſſe ſon ſouffle empoiſonné? N'eſt-ce pas lui qui plus prompt que la foudre, & plus dangereux qu'elle, parcourt dans un inſtant toutes les parties du globe, & répand en même tems de l'un à l'autre pole le fiel qui le dévore? Du fond de l'Orient, où, à force d'impoſtures, d'illuſions, de crimes il avoit fondé l'Iſlamiſme, ne l'a t'on pas vû paſſer chez les nations Européanes, & ſécouer ſur elles ſes flambeaux homicides, inviter par la voix de quelques enthouſiaſtes, les peuples trop crédules à rompre les

liens de la fidélité qu'ils dévoient à leurs Souverains ? Et sans avoir recours au fanatisme, que ne peut point l'excès d'un zèle trop ardent sur l'imagination des hommes ! A ses cris, au prestige de ses motifs, à la rigueur de ses maximes, au zèle saint qui paroissoit l'animer, les Puissances se sont liguées, les Rois ont quitté leurs trônes, ils ont uni leurs armes; suivis de nombreux bataillons ils ont abandonné leurs Etats dépeuplés, pénétrés de religion & croyant obéir au ciel, ils ont été se perdre, eux, leurs couronnes, leurs Sujets, dans ces vastes déserts où les avoient conduits un zèle respectable, mais trop souvent mal secondé. Guerriers trop imprudens, respectables Hermites, ce fut là votre ouvrage; peuples pieux, mais trop aisés à émouvoir, vous crûtes obéir à Dieu, & trop foibles pour

ſoutenir une ſi belle cauſe, trop entrainés par vos paſſions, trop indiſciplinés pour ſéconder le zèle & la valeur de vos auguſtes Chefs, vous allâtes, remplis d'une trompeuſe eſpèrance, engraiſſer de votre ſang les champs de la Paleſtine. Heureux ceux qui en périſſant dans ces malheureuſes contrées, purent ſe flatter d'obtenir la palme de martyre.

CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet.

DE tous les hypocrites, de tous les usurpateurs qui ont affligé la terre, Mahomet a été celui qui a le mieux connu par quels moyens & jusqu'à quel dégré il est possible d'abuser de la crédulité publique, & d'exciter dans une nation ignorante & superstitieuse les transports forcénés d'un zèle outré, d'une dévotion mal dirigée & mal conçue: aussi quel autre s'est jamais servi plus adroitement du masque de la religion pour séduire, égarer & enchainer les hommes? Ce ne fut, comme je l'ai dit, qu'après avoir donné aux Arabes, ses prosélites les idées les plus fausses de Dieu, du culte qu'il exige de nous, du zèle que la Réligion doit inspirer, des délices du para-

dis, &c. qu'il irrita leurs paſſions par le levain du fanatiſme. *Fidèles Muſulmans, Dieu vous ordonne par ma voix de tirer le glaive contre tout incrédule, contre tout infidèle qui refuſera d'adopter les vérités que j'annonce ; vous pouvez ſans remords vous abreuver du ſang des hommes ; n'épargnez que vos frères, les diſciples du Prophète ; allez, frappez ; Dieu guidera vos coups ; tuez, exterminez quiconque oſera réſiſter à l'évidence de votre religion, ou à la force de vos armes.*

A ces teribles paroles, on eut dit qu'une furie vomie des enfers, agitoit ſes ſerpens ſur les ſoldats enthouſiaſtes de Mahomet. Dévorés de la ſoif des combats, ils ne reſpirent plus que la deſtruction, le meurtre, le carnage : chacun d'eux auſſi cruel auſſi féroce que l'implacable Ali, brule d'impatience de ſignaler ſon zèle par le crime, le viol, le brigandage & les

assassinats. Qui pourra compter les victimes que les Barbares immoleront ? Qui pourra compter les esclaves qui périront dans les fers des Musulmans ? Quel homme, eut-il autant de langues que l'ange du septième ciel, pourroit raconter les erreurs & les superstitions que produisit alors cette fermentation, & que l'ardente imagination des Orienteaux a depuis si fort multipliées ? Il ne nous faut pas moins que l'évidence des preuves, le poids de l'autorité des sectateurs eux-même de l'Islamisme, pour nous persuader que l'absurde vision dont je viens de donner le récit, a été la trop funeste source des maux & des ravages qui pendant cinq à six siécles ont dévasté l'Orient. Il est vrai que Mahomet avoit fait précéder l'étrange relation de ce voyage céleste de bien des fables, de bien des fourberies, d'une étonante quantité

de ſuperſtitions ; mais ce fut cette derniere impoſture qui acheva de troubler l'eſprit des Arabes : elle fut le ſignal de la haine des Croyans contre les infidèles. Ce fut elle qui aiguiſa les glaives des combats, qui forgea les chaines de la ſervitude, qui cimenta le trone du deſpotiſme, qui arma avec tant d'inhumanité les citoyens de la même patrie, & les particuliers de la même tribu les uns contre les autres : ce fut elle qui rompant tous les liens de la nature, fit périr le fils par les mains du pere, le pere par le glaive du fils, le frere ſous le poignard du frere : ce fut elle qui ranima la rage des tirans, la fureur des bourraux, l'atrocité des parricides. A ces traits, à ces horribles traits, qui pourra méconnoître l'exécrable fanatiſme ? Qui pourra le méconnoître à ces traces ſouillées du ſang des parricides, ou du

moins aux accusations non moins affreuses de parricide qu'il dicte aux frénétiques, agités de ses convulsions ? Eh ! quel autre que lui eut pu persuader de nos jours à une ville entière, d'accuser un vieillard, le plus vertueux des citoyens, le plus doux, le plus tendre des peres, d'avoir étranglé de sang froid, & je ne sçais sur quel prétexte de zèle & de dévotion, son fils, jeune homme plein de force, & dévoré depuis quelques années, de l'ennui de la vie ? Quel autre que le fanatisme.... Mais jettons un voile officieux sur cette scène d'horreur. Laissons au spectre de Calas, le soin d'effrayer l'imagination du cruel qui l'assassina. O mes amis ! ô mes concitoyens, puissent l'Europe & la Terre, puissent les races futures oublier votre erreur !

Ouvrez les annales du monde, lisés, & vous verrez que tels ont toujours été les excès du fanatis-

me, ſes progrès, ſa trop cruelle hiſtoire. Combien, plus redoutables doïvent être les effets de ce farouche enthouſiaſme, quand un gouvernement tel que celui que Mahomet a établi, eſt fondé ſur une religion toute ſuperſtitieuſe? Ne faut-il pas que cette religion rende, par principe de zèle, le peuple ennemi irréconciliable du genre humain? Eh! comment les proſélites de Mahomet n'euſſent-ils pas été cruels & ſanguinaires? Outre l'atrocité des dogmes de la nouvelle religion, il leur étoit expreſſément enjoint de maſſacrer les incrédules; & tous ceux qui mouroient les armes à la main, étoient aſſurés d'une éternité de bonheur. D'ailleurs, quel paradis que celui que Mahomet promet à ſes ſectateurs! Le plus capable de toucher, d'émouvoir, d'enflammer des ames ſenſuelles: une immortelle volupté, des fruits délinieux, des *Houris* toujours neuves

& toujours raviſſantes, une vigueur inépuiſable, des plaiſirs ſans interruption & ſans ſatiété. Mais cette volupté, ces fruits, ces brillantes Houris, ces plaiſirs continus, n'étoient promis qu'à ceux qui par la force & le nombre de leurs exploits, auroient ſignalé leur zèle: le ciel étoit fermé aux lâches & aux cœurs trop compatiſſans. Ce fut ainſi que les anciens Scandinaves, fatigués de la ſimplicité de leur religion, aſſocierent à l'être ſuprême le ſanguinaire *Odin*, idole mille fois plus féroce que l'antique *Moloch*. Bientôt ils ne connurent plus d'autre dieu que le fier Odin. Lui ſeul méritoit, ſuivant eux, l'hommage des mortels, parcequ'il étoit ſévère, terrible & toujours occupé à verſer le ſang des hommes: auſſi croyoient-ils l'honnorer par les noms de *Pere du carnage*, *Dieu depopulateur*, *agile*, *incendiaire*, *inflexible*, *bruyant*. Comme ils penſoient que le plai-

ſir le plus doux pour Odin, étoit celui de déſigner & de compter lui-même ceux qui devoient périr dans un jour de bataille; avant que d'engager le combat, ils promettoient ſolemnellement de ſacrifier un certain nombre de victimes humaines à cette ſombre divinité; parceque, diſoient-ils, ces hommes immolés ſont le droit ſacré d'Odin. Quel puiſſant aiguillon excitoit la valeur de ces anciens Danois? Quel ſentiment ſublime élevoit leur courage? C'étoit le fanatiſme; c'étoit l'idée folle & ſuperſtitieuſe qu'ils ſe formoient d'Odin; c'étoit l'ambition de plaire à ce Dieu deſtructeur, qui ne prodiguoit ſes faveurs qu'à ceux qui périſſoient dans le feu des combats. Ils étoient perſuadés que les ames des guerriers tués ſur le champ de bataille, étoient reçues avec diſtinction dans la céleſte *Valhalla*, où

Odin les combloit des plus brillantes récompenses ; & ces récompenses étoient des éloges éternels sur leur bravoure, & la liberté de rester perpétuellement assis à la table d'Odin. C'étoit là le principe toujours actif, toujours pressant de l'héroïsme des Danois ; c'étoit cette douce espérance qui troubloit leur imagination au point que dans la chaleur du combat, dans le feu de la mêlée, ils croyoient voir Odin lui-même ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il avoit dévoués à la mort, & emporter leurs ames dans l'immortelle *Valhalla*.

Si l'ambition de mériter d'aussi grossières récompenses avoit tant de puissance sur le cœur des Scandinaves ; à combien plus forte raison le ciel promis aux sectateurs de l'Islamisme devoit-il remplir leurs ames d'héroïques sentimens ? Car il faut avouer que, malgré sa bi-

ſarterie, le paradis de Mahomet ne laiſſoit pas d'être flatteur pour des peuples corrompus, & qui ne connoiſſoient que les plaiſirs des ſens, ne reſpiroient que pour jouir, ne ſoupiroient qu'après la volupté. Auſſi l'Apôtre de Médine eut à-peine donné à ſes imbéciles diſciples une légère idée des agrémens & du bonheur qu'ils goûteroient dans la vie future, que, tranſportés d'un zèle dévorant, ils ne ſongèrent plus qu'à marcher dans la carrière qui leur étoit ouverte: dangers, combats, ſupplices, rien ne les arrêta, rien déſormais ne fut capable de rallentir leur ardeur meurtrière. En effet, comme le fanatiſme étoit le grand reſſort que Mahomet faiſoit mouvoir, l'intérêt étoit l'ame qui donnoit à ce fanatiſme le dégré de chaleur & de vivacité qu'il importoit au faux Prophète de lui donner pour arriver au but où

il tendoit. L'intérêt, ce mobile puissant des actions humaines, est mille fois plus fort, uni au fanatisme, que toutes les passions ensemble dans leur plus grande effervescence. C'est lui qui crée, qui soutient, augmente, & rend contagieux l'enthousiasme des fanatiques. Sans l'intérêt le fanatisme ou n'existeroit point, ou s'évanouiroit, & se consumeroit bientôt par sa propre activité: sans principe, sans objet, comment pourroit-il être épidémique? Comment pourroit-elle durer cette flamme brûlante qui gagnant de proche en proche, se nourrit de son propre feu, & qui au lieu de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se communique? Si ce n'eut été l'intérêt qu'elle auroit pu être jadis la cause de l'yvresse des Corybantes, qui s'irritoient à mesure de la violence des coups qu'ils

frappoient ſur leurs tambours, & qui après d'effrayantes convulſions, des heurlemens affreux finiſſoient par s'immoler eux-mêmes? Si ce n'eut été l'intérêt, quel eut été le principe des tranſports des Bachantes, qui s'animant par dégrés à la lueur de leurs thyrſes enflammés, paſſoient de folie en folie, juſqu'aux derniers excès de la fureur? Les uns étoient intéreſſés à faire reſpecter le culte de Cybelle, & les autres à célébrer les orgies de Bacchus par des fêtes licentieuſes, & très-ſouvent mêlées des plus infames proſtitutions.

Mahomet agiſſoit par le même motif: je veux dire, que par le fanatiſme, il vouloit aveugler ſes proſélites & troubler leur raiſon, au point de les rendre inacceſſibles à la crainte, ſévères & cruels juſqu'à la barbarie, invincibles à force de témérité. Son deſſein

étoit encore de les rendre si superstitieux à son égard, qu'ils n'osassent jamais ouvrir les yeux sur sa conduite ; ou que, s'ils étoient frappés de l'énormité des crimes que l'intérêt de sa gloire le forceroit de commettre, ils les regardassent comme autant d'actes de rigueur que le ciel lui prescrivoit, & les excès de ses débordemens comme des preuves éclatantes de la faveur de Dieu, qui ne permettoit qu'à lui seul de violer les loix les plus sacrées, de se livrer à des amours adultères, de former des liens incestueux, & de s'unir indistinctement avec toutes les femmes qui exciteroient dans son cœur des desirs trop pressans.

Je n'ai rapporté de la vie de Mahomet que les traits qui m'ont paru les plus propres à prouver la justesse de mon observation au sujet de l'utilité qu'un homme de génie peut retirer de l'absurdité même

me

me des ſuperſtitions reçues. J'avois dit; Chap. XIII, que le plus ſur moyen d'éclairer & de policer un peuple devenu ſtupide & corrompu à force de ſuperſtitions, étoit, à mon avis, de lui faire adopter des ſuperſtitions moins groſſières & plus ſéduiſantes que ſes anciennes erreurs, analogues à ſon caractère, à ſes paſſions, à ſes penchans, & toutes relatives à la légiſlation qu'on vouloit établir & à la nature du gouvernement qu'on ſe propoſoit de fonder. Par les faits que j'ai racontés je crois avoir prouvé que ce moyen fut celui que Mahomet mit en uſage; ambitieux, & inſtruit du caractère des Arabes, il n'avoit pas d'autre route à choiſir. Il eſt très-vraiſemblabe que chez toute autre nation, moins ignorante & moins ſuperſtitieuſe, il ſe fut bien gardé de recourir à tant de viſions, à de ſi fréquens entrétiens

avec l'Ange Gabriel. L'imposture eut été trop frappante : mais en Arabie, il pouvoit hazarder tout : ce n'étoit même qu'à force de fourberies, de fictions, de contes, qu'il pouvoit persuader le merveilleux de sa mission. Sans l'autorité des miracles, sans l'intervention expresse d'une intelligence céleste, ses loix & sa doctrine eussent été mal reçues par des hommes accoutumés à construire de leurs mains, à voir, à adorer & à entretenir chaque jour une foule de dieux. D'ailleurs, entierement livrés au brigandage & aux débordemens, les Arabes n'avoint aucune idée, ou du moins, ils n'avoint qu'une idée très-imparfaite de Dieu, du paradis, de l'ame, de la vie future : ils n'aimoient, ne connoissoient, & ne goutoient que les plaisirs des sens ; ils ne concevoint rien au-dessus de ces plaisirs. Pour leur

plaire il falloit donc que la doctrine de Mahomet tint un peu à ce gout général & dominant pour la ſale débauche. Le luxe & la licence avoient jetté les Spartiates dans la plus honteuſe anarchie, quand Licurgue entreprit de leur donner une ſage légiſlation & de les ramener à la vertu : il y parvint : ſes loix même étoient très-ſévères ; mais elles permettoient le vol ; elles permettoient aux jeunes filles de Lacédemone l'indécence des vêtemens ; car enfin, il falloit bien pour réuſſir, que Lycurgue ſe rapprochat par quelqu'endroit des mœurs des anciens Spartiates.

Comme je n'ai parlé de Mahomet que pour montrer les avantages & les dangers de la ſuperſtition ; il me ſuffit d'avoir ſuivi ſes pas depuis ſa naiſſance juſqu'à l'inſtant où il eſt parvenu à fonder par le ſecours de l'erreur & de l'im-

posture, l'Islamisme & un vaste Empire sur les débris des superstitions de ses contemporains ; il ne me reste plus qu'à examiner la cause qui rendit ses sectateurs si indulgens pour ses crimes & pour ses vices.

CHAPITRE XXV.

Cruauté de Mahomet. Stupidité de ses Disciples.

PArce qu'un homme en a tué beaucoup d'autres, il ne s'ensuit pas toujours qu'il soit cruel, sanguinaire, inhumain. Il faut avant de décider, examiner dans quelle position il s'est trouvé. Voilà ce que répondent les Musulmans, quand on leur parle de l'excessive sévérité de leur Prophète. Peuvent-ils le justifier? Y a-t'il quelque situation, à moins que ce ne soit celle de la défense de

ſoi-même qui excuſe le meurtre? Le fondateur de l'Iſlamiſme étoit-il dans ce cas? Non; mais ces actes de barbarie le rendoient reſpectable; ſon ardeur à les commettre, perſuadoit au peuple qu'il étoit autoriſé par le ciel, qui lui avoit donné le droit de vie & de mort ſur les Croyans ainſi que ſur les infidèles, & tout cela tournoit au profit de ſes vûes. Mais, uſa-t'il ſouvent de ce droit de vie & de mort? On eſt aſſez dans l'habitude en Europe de regarder Mahomet comme le monſtre le plus féroce qui ait paru ſur la terre. On croit qu'il a été plus inhumain que Phalaris, plus atroce que Néron, Commode, & tant d'autres ſcélérats, dont les noms, pour l'honneur de l'humanité, devroient être effacés des faſtes de l'hiſtoire. On ſe trompe pourtant, il y a bien de la différence de lui à ces Tyrans. Mahomet, il eſt vrai, a

répandu beaucoup de sang ; il a sacrifié à son ambition un très-grand nombre de victimes ; mais beaucoup moins qu'on ne le pense, & qu'il eût pu en immoler. Il est bon d'observer encore, qu'à quelques homicides près, il n'a été cruel que dans des circonstances où il étoit bien difficile qu'il épargnât, sans se perdre lui-même, ceux qu'il faisoit assassiner. Veut-on qu'un conquérant, que le Fondateur d'un Empire & d'une religion telle qu'est l'Islamisme, ait toujours de la douceur, de l'équité, de la modération ? Veut-on qu'il laisse exister, au milieu d'une foule docile & qui lui est dévouée, quelques incrédules remuans & hardis, qui couvriront de ridicule, ses miracles, ses prophéties, ou qui dévoileront les vrais motifs de son zèle apparent, de son feint enthousiasme, & qui feront connoitre le danger de ses

préceptes, l'impoſture de ſes recits ? Que ſeroit devenu Mahomet ? Que ſeroit devenue ſa doctrine ? Dans quel nouvel abîme d'idolatrie & de corrruption les Arabes, ſes diſciples, ſeroient-ils retombés, s'ils ſe fuſſent doutés de la fourberie de leur Prophête, de ſes deſſeins, de ſes vûes, du mépris qu'il faiſoit & du ciel & des hommes ? D'ailleurs, pour aller juſqu'au trône, Mahomet n'avoit plus qu'un très-petit eſpace à franchir, & il falloit ou renoncer pour toujours à s'y aſſeoir, ou répandre le ſang de quelques obſtinés qui vouloient abſolument l'empêcher d'y monter. Quel parti devoit-il prendre? Il choiſit le plus ſûr, parcequ'il vouloit règner ; & voilà quelle a été la véritable cauſe des meurtres dont il s'eſt couvert. Toutefois eſt il bien prouvé qu'il en ait commis autant qu'on le dit ? Il s'en faut, ſi l'on retran-

che de la nombreuse liste de ses assassinats, la quantité prodigieuse de Mécréans, que ses soldats ont égorgés, ou pour les convertir à l'Islamisme, ou sur le refus qu'ils ont fait de se convertir. Quant à ceux qu'il a tués lui même de sang froid, ou qu'il a fait tuer, je n'en trouve dans tout le cours de sa mission apostolique & conquérante, que sept cens vingt, ou sept cens vingt deux (car le nombre n'en est pas exactement fixé, même par les Docteurs Mahométans). Or, de ces sept-cens vingt-deux victimes, il n'y en a presque aucune que Mahomet n'ait fait mourir pour des raisons qu'il trouvoit très-plausibles, & qu'il avoit grand soin de faire expressément approuver par l'Ange Gabriel.

Le premier de ceux qui périrent par ses coups, ou par ceux de son fidèle Omar, fut un de ses

diſciples, homme très-inconſidé-ré, & qui avoit oſé appeller à Omar, d'une ſentence que l'Apôtre venoit de prononcer. Omar ne jugea point l'appel; mais de ſon cimetère il fendit en deux l'appellant, pour le punir de n'avoir pas voulu acquieſcer à la déciſion d'un Juge auſſi intègre & auſſi éclairé. Mahomet fut ſi content de cette déciſion, qu'il donna à Omar le ſurnom d'*Al Faruk* ou de *Séparateur*; puiſqu'il ſçavoit ſi bien, dit-il, diſtinguer le vrai d'avec le faux. Les Muſulmans ſont encore aſſez embarraſſés de décider quel des deux a été le plus admirable dans cette occaſion; d'Omar, qui a montré une ſi ſainte indignation contre un homme qui oſoit douter de l'équité du Prophête, ou de Mahomet qui en approuvant ce meurtre, a fait ſi éminemment connoitre ſon amour pour la juſtice & la certitude où

il étoit de l'équité de ses jugemens.

La seconde victime immolée à la gloire de Mahomet étoit bien plus coupable, il étoit important qu'elle périt. Mahomet récitoit quelques versets de l'Alcoran, très-sublimes comme ils le sont tous. Al-Nodar, jeune incrédule, écouta fort attentivement ces versets, & sortit : on lui demanda quel étoit le sens des paroles que Mahomet venoit de prononcer. L'impie répondit en jurant, qu'il n'y entendoit rien, & que l'Apôtre se mocquoit de débiter d'un air si grave, de si mauvais contes de vieille. On sent combien Mahomet étoit intéressé à ne pas laisser impunis des propos aussi licentieux. Dès le soir même il fit égorger Al-Nodar, & tous dirent; *le Prophête a bien fait; loué soit le Prophête qui a vengé le ciel, Auteur de l'Alcoran.*

Okba ne pouvoit éviter la mort

qu'il avoit bien méritée. Mahomet n'étoit encore qu'un particulier ordinaire, qu'Okba l'entendant parler de ſes vûes de réformation, eut l'inſolence de lui donner un coup de-pied, & de lui cracher au viſage; Mahomet lui jura qu'il ſe vengeroit dans la ſuite, & qu'il lui couperoit la tête. Il lui tint parole; car Ali lui coupa la tête par ordre du Prophête. Il eut réellement été fort indécent, diſent les Muſulmens, que Mahomet publiquement reconnu Prophête & maitre de l'Arabie, eut laiſſé exiſter un homme qui l'avoit ſi cruellement outragé; la vie de l'impie Okba bleſſoit évidemment la religion.

Mahomet invita les Juifs établis à Médine, d'embraſſer l'Islamiſme: ils rejettèrent l'invitation. Le Prophête irrité, leur fit la guerre; ils furent obligés de ſe rendre à diſcrétion, au nombre de ſept

cens, & la discrètion de l'Apôtre fut d'ordonner qu'on les massacrât tous, sans distinction d'âge ni de sexe. Ces Juifs étoient fort riches; Mahomet reflèchit, & leur laissa la vie, à condition qu'ils lui remettroient tout ce qu'ils possédoient, & qu'ils s'en iroient exactement tout nuds; ce qui fut strictement exécuté. Il n'y a point de Derviche qui puisse retenir ses larmes à ce trait de clémence de Mahomet; ses disciples pensèrent comme les Derviches, & ils ne pouvoient assez admirer la douceur de l'Apôtre, qui maitre de prendre les biens & la vie de 700 Juifs, s'étoit contenté de s'emparer de tous leurs biens, leur avoit laissé la vie, & même la liberté d'embrasser l'Islamisme.

Caab, Poëte satyrique, ne se contenta point d'être incrédule, il eut la témérité de faire des vers très-mordans contre le Prophète

& contre l'Alcoran ; double atro-atrocité qui méritoit, ſuivant les ſectateurs de Mahomet, les plus cruels ſupplices. Mahomet fut cependant plus doux que ne l'euſſent été ſes proſélites ; il fit ſeulement aſſaſſiner Caab, qui fut trop heureux de ne pas perir d'une mort plus violente.

L'Islamiſme faiſoit de rapides progrès ; tout le monde croyoit, toutes les villes de l'Arabie ouvroient leurs portes au Prophète ; un ſeul Arabe, Sofian, réſiſta au torrent, & entreprit d'arrêter les armes de l'Apôtre. Mahomet envoya poignarder Sofian, & ſa troupe fut diſperſée. Les Muſulmans euſſent bien déſiré que le Prophète, moins indulgent, eut exterminé les complices & les ſoldats de Sofian, mais plus humain qu'eux Mahomet fut ſatisfait du ſang du plus coupable:

Saad, l'un des Généraux de

Mahomet, fut envoyé contre les Koréid'hites, qui renfermés dans une fortereſſe s'y défendirent pendant vingt-cinq jours; mais ils furent alors obligés de ſe rendre. Saad les prit, les enchaîna, & décida que les hommes ſeroient paſſés au fil de l'épée, que les femmes & les enfans ſeroient eſclaves, & que leurs biens ſeroient partagés entre le Prophète & ſes ſectateurs. On amena cette foule de malheureux devant l'Apôtre, qui s'écria que *Saad avoit prononcé un jugement divin*, & en conſéquence il fit maſſacrer ſous ſes yeux ſept cens Koréid'hites; les femmes & les enfans furent tous emmenés en captivité. Les diſciples de Mahomet furent d'abord ſurpris de cet acte de rigueur; on dit même que quelques-uns d'entr'eux trouvèrent un peu dur ce maſſacre ordonné & exécuté avec tant de ſang froid; mais le Pro-

phète les convaiquit ſans peine de la grande équité de cette exécution ; il leur prouva que les Koréid'hites ayant été ſommés de ſe rendre de la part de l'Envoyé de Dieu, & ne s'étant point ſoumis tout de ſuite, ils avoient été rébelles à Dieu lui-même, contre lequel ils avoient eu l'exécrable audace de combattre ; que ce crime étant irrémiſſible par ſa nature, c'eut été en lui un crime plus grand encore, s'il eut pardonnné à ces ſept cens coupables. La force de cet argument pénêtra ſi fort les partiſans du Prophète, qu'ils s'étonnèrent de ce que les femmes & les enfans des Khoréihites, qui avoient en quelque ſorte partagé leur faute, ne partageoient pas auſſi leur chatiment Mais il falloit que Mahomet laiſſât toujours, même dans ſes vengeances, échapper quelque trait d'indulgence & de généroſité. Les Muſulmans ne

manquent pas de célébrer par de grandes réjouissances l'anniversaire de ce pieux massacre.

Salam étoit un Juif fort indiscret, & qui osa insulter Mahomet au sein de ses triomphes ; Mahomet simple particulier eut méprisé peut-être les injures du Juif ; mais Apôtre, il eut manqué au respect qu'il se devoit, s'il eut laissé une telle licence impunie ; il fit égorger Salam, & cet acte de justice fut & est regardé encore comme une des actions les plus illustres de son apostolat.

Huit Oraïnites vinrent à Médine, & embrassèrent l'Islamïsme ; ils y demeurerent quelque tems ; mais trouvant que l'air de la ville ne leur convenoit pas, ils se retirerent à la campagne, dans le lieu où paissoient les troupeaux de Mahomet, & par son ordonnance ils burent du lait de ses chamelles, & même de leur urine pour se gué-

rir, faveur que tout Arabe eut payé de ſon ſang. Mais par la plus noire ingratitude ils s'enfuirent, & emmenèrent les chameaux. Le Prophete informé du vol, envoya à la pourſuite des Oraïnites ; ils furent pris & conduits aux pieds de Mahomet. Il leur reprocha l'atrocité de leur crime, leur fit voir combien il étoit affreux de voler les chameaux d'un Apôtre, qui, comme tout le monde le ſçavoit, appartenoit au ciel, lui & conſéquemment tout ce qu'il poſſédoit. Enſuite pour expier cette horrible profanation Mahomet fit couper les pieds & les mains des huit Oraïnites, leur fit créver les yeux, & les fit attacher à des croix, où ils expirerent. Cet exemple qui, comme on voit, étoit un peu ſévére, inſpira aux Muſulmans le plus grand reſpect pour les chamelles de Mahomet, & pour tout ce qui lui appartenoit. Les Der-

viches, toutes les fois qu'on leur a pris, ou qu'on veut leur prendre quelque chose, ont grand soin de citer la punition des Oraïnites; & comme ils prétendent appartenir aussi directement au Prophète, que ces chamelles appartenoient à Mahomet, cette autorité ne manque pas de faire une très grande impression sur l'esprit du Cadix.

Osaïr, homme ambitieux, vindicatif & fort entreprenant, résolut de venger le meurtre de Salam; il souleva par ses clameurs les Juifs de Khaïbar, qui éblouis par ses promesses, le nommerent leur chef. Mahomet averti du complot, envoya Abd'allah vers l'impie Osaïr. Abd'allah suivi de trente hommes, l'attira dans une embuscade, le perça de son épée, & massacra les Juifs de Khaibar. Dans cette occasion, Mahomet ne fit que se défendre contre Osaïr,

qui avoit mérité le ſort qu'il éprouva.

Les Mecquois avoient longtems réſiſté à la force & aux exhortations du Prophete ; mais enfin ils furent, à l'exemple du reſte de l'Arabie, obligés de ſe ſoumettre. Mahomet ſe rendit maitre de la Mecque ; ſa victoire fut enſanglantée par le maſſacre d'une foule de malheureux immolés à la gloire de la nouvelle religion. Après ces premiers momens de carnage, Mahomet parut tranquile, & la fureur de ſes partiſans aſſouvie. Il déclara même publiquement que déſormais la Mecque ſeroit un azile inviolable. Cependant après avoir été ſolemnellement inauguré ſur la colline d'Al-Safar ; après avoir reçu le ſerment de fidélité du peuple, le ciel lui rappella le ſouvenir de quelques anciennes injures, & il jura au même inſtant de retracter ſa pro-

messe; non qu'il ne put oublier des outrages; mais pour venger le culte qu'il avoit établi, & pour donner un exemple capable d'effrayer à jamais les impies. Il proscrivit donc ceux qui avoient témoigné le plus d'animosité contre lui. Quelques-uns des proscrits obtinrent grace; car quel homme, disent les Musulmans, fut plus doux que notre Prophète? On n'est pas d'accord sur le nombre de ceux qui furent égorgés. On sçait seulement que Mahomet fit poignarder Mekias, qui outre ses anciennes fautes, avoit eu la témérité de boire du vin, malgré la défense expresse que Mahomet venoit de faire de cette liqueur. Abd'allah, fils de Kathal, joignoit à un débordement scandaleux une irreligion outrée; il avoit tué un Musulman, & il menoit avec lui deux prostituées qui chantoient publiquement des vers satyriques

contre Mahomet : il fut proſcrit, comme il le méritoit : il alla ſe cacher dans l'intérieur de la Caaba ; il y fut découvert, & tué par ordre du Prophète, qui avoit le privilége de violer les aſyles, quand il étoit queſtion de faire exécuter ſes ordres. Ses ſectateurs, même les plus zélés, murmurèrent, & trouvèrent barbare cet homicide, commis dans le ſanctuaire le plus ſacré de la terre. Mahomet leur déclara qu'il avoit reçu une permiſſion particulière de violer l'immunité de la Caaba pour une heure. Les Muſulmans admirèrent les priviléges de l'Apôtre, & gardèrent le ſilence.

Al Howaïreth, l'un des plus diſtingués Koreishites, haiſſoit Mahomet ; il l'avoit inſulté, & l'on aſſure même qu'il avoit outragé Fatime, & la belle Zeynah ſes deux filles chéries : Al Howaireth fut traîné aux pieds de Ma-

homet. Celui-ci remit son glaive au redoutable Ali, qui d'un coup abbatit la tête du brutal Howaireth: grand & mémorable exemple contre les impudiques! Hareth qui n'avoit ni la naissance, ni le crédit d'Al-Howaireth, avoit tenu aussi des propos insolens contre l'Apôtre. Mahomet fit un signe, & Ali abbattit de son cimetère, la tête du coupable, dont le nom fut dès-lors en exécration parmi les fidéles Croyans.

Kariba, Ommsaad, & une servante d'Abdallah, expirerent dans les supplices, sous les yeux, & par ordre de Mahomet, qui punissoit dans la premiere, l'une des deux prostituées d'Abdallah, ses vices & les vers satyriques qu'elle avoit eu l'audace de chanter; dans la seconde l'indiscrètion qui lui avoit fait révéler quelques actions secrètes & galantes du Prophête; dans la troisième, les services

qu'elle avoit rendus à ſon maître, incrédule & proſcrit.

Voilà quels furent à-peu-près tous ceux que Mahomet ſe crut obligé d'immoler à ſa gloire & aux progrès de ſa doctrine, dont ces malheureux retardoient la propagation, autant qu'il leur étoit poſſible. Le danger qu'il y avoit à les laiſſer exiſter ne juſtifie point Mahomet; mais ce danger pourroit dumoins prouver que des motifs indiſpenſables l'ont porté, ſans être barbare, à des excès de cruauté. D'ailleurs, ces injuſtices, ces meurtres, ces aſſaſſinats, rendoient ſi reſpectable celui qui les commettoit; ſes proſélites avoient tant de docilité à les croire expréſſément ordonnés par le ciel; & cette erreur étoit ſi favorable à l'Iſlamiſme, que l'humanité eſt, en quelque ſorte, redevable à Mahomet, de n'avoir pas été plus féroce, & de n'avoir pas groſſi les flots de ſang qu'il a verſé.

CHAPITRE XXVI.

Débauches de Mahomet. Aveuglement de ses Disciples.

MAHOMET idolâtra les femmes : la beauté eut sur lui plus d'empire qu'il n'en avoit lui-même sur ses stupides sectateurs. Il ne fut ni inconstant dans ses amours, ni perfide avec ses Maitresses ; mais il lui en fallut plusieurs, & il les aima toutes éperduement & d'une égale ardeur. Si ce qu'on assure de lui à cet égard, est vrai, Mahomet fut un homme fort rare, fort extraordinaire. Les Docteurs Musulmans prétendent d'après lui, & ce qu'il y a de bien plus surprénant d'après ses femmes, qu'il avoit reçu de la nature la force & la vigueur de cent hommes robustes :

buſtes : on ſeroit tenté de le croire aux exploits étonnans dans ce genre qu'on raconte de lui. Quoiqu'il en ſoit, il eut, ſelon quelques Hiſtoriens Mahométans, 13 femmes légitimes, quelques autres diſent 15 ; Abulfeda & Gentius aſſurent qu'il en épouſa 26. On n'en connoit que 12, & chacune de ces 12 eut en lui l'amant le plus impétueux, le mari le plus riche des dons de la nature. Aucune d'elles n'eut le tems ni la liberté d'être jalouſe ; on prétend qu'il les voyoit toutes dans une même nuit, comme s'il n'en eut vû qu'une.

J'ai parlé de Khadija. Sawda fut la ſeconde femme du Prophète ; Ayesha, fille d'Abubecr, fut la troiſieme ; Mahomet eut toujours pour elle la plus vive paſſion, elle régnoit dans ſon cœur, elle occupoit ſon ame toute entiere ; dans les bras de ſes autres

épouses il soupiroit pour Ayesha; elle étoit son amie, sa maitresse, son idole, son dieu. Ghozia fut sa quatrième femme; il l'aima par caprice, l'épousa par amour, & la répudia par dégoût. Hassa, fille d'Omar, sa cinquième épouse, eut tour-à-tour sa haine & son amour, sa confiance & ses mépris; il finit par la respecter, & même par la consulter dans les difficultés les plus pénibles à résoudre. Il épousa la belle Zeinab, qui des bras du Prophète passa dans le tombeau, & laissa à son époux des regrets éternels; car Zeinab étoit aimable, vive & voluptueuse. Omm Salma fut l'épouse chérie de l'Apotre, & elle eut été peut-être celle qu'il eut le plus constamment adorée, s'il n'eut pas vû par hazard la belle Zenobie, femme de Zeid, son affranchi & son fils adoptif: il ne pouvoit se marier avec elle; la loi le défen-

doit ; c'étoit même, ſuivant ſa doctrine, un ſacrilége irrémiſſible que de convoiter la femme de ſon fils adoptif. Mais quand Mahomet avoit publié cette loi il ne connoiſſoit pas les graces de Zénobie : il la vit, ſon cœur ſoupira ; Zeid s'apperçut de la paſſion naiſſante de ſon pere adoptif ; il y alloit de ſa vie ; il feignit de n'avoir plus que du dégoût pour ſon épouſe, & la répudia. Mahomet fit deſcendre du ciel un verſet de l'Alcoran qui le diſpenſant de la loi, lui permettoit d'épouſer Zénobie ; il l'épouſa, remercia le ciel, & idolâtra ſa nouvelle conquête.

Mahomet vit en Ethiopie la jeune Habiba, femme d'Obeid'hallah ; ſes attraits le toucherent ; il s'éloigna de cette femme, le cœur bleſſé ; il apprit à Medine la mort d'Obeid'hallah ; & il envoya auſſitôt un Courier au Roi d'Ethiopie, pour le prier de lui donner

Habiba en mariage. Le Roi y consentit, & Habiba vint à Medine, où elle vécut en Souveraine auprès de son amant, époux tendre pour elle, & toujours éperdu. Joweira, de l'état de captive, passa, grace à ses charmes & à l'amour qu'elle avoit inspiré au Prophête, au glorieux état de femme de Mahomet : il la chérit beaucoup, & les années ne firent qu'augmenter sa tendresse pour elle. Mahomet épousa aussi Safiya, Juive d'une beauté parfaite, remplie de talens, & à qui Mahomet découvroit chaque jour quelques graces nouvelles. Maimûna fut la douzième femme du Prophête ; c'est la dernière de celles dont on connoit le nom : elle avoit sur ses compagnes cet avantage, que Mahomet la respectoit jusqu'à la vénération, même dans des momens qui paroissent exclure toute espèce de respect.

Toutes ces femmes étoient on ne peut pas plus ſatisfaites de leur époux ; jamais elles ne s'apperçurent d'aucun rallentiſſement. Toujours idolatrées, elles ne concevoient pas comment le Prophête pouvoit ſuffire à des travaux plus réels & plus pénibles que ceux de l'ancien Alcide : les Muſulmans ne le comprenoient pas non plus ; & cet excès de forces ne contribuoit pas peu à leur faire regarder Mahomet comme un être tout extraordinaire, & viſiblement protégé du ciel.

On fut d'abord un peu ſurpris que Mahomet violât auſſi ouvertement la loi qu'il avoit faite ; & que n'ayant permis à ſes Sectateurs, ſous peine d'anathème, que quatre femmes ou concubines au plus, il groſſit chaque jour d'une nouvelle épouſe, le nombre de ſes femmes. Cet exemple ſcanda-

lisoit ; mais le Prophête fit bientôt cesser le scandale. Il se fit accorder par le ciel un privilége exclusif de prendre tout autant d'épouses qu'il le jugeroit à propos ; & le même verset de l'Alcoran qui lui donnoit ce privilège, défendoit à qui que ce fut, de blâmer sa conduite, & de se scandaliser de son incontinence.

Mais envain Mahomet fit-il intervenir le ciel & l'Ange Gabriel ; envain profita-t'il des forces plus qu'humaines qu'il tenoit de la nature ; envain chercha-t'il par les preuves les plus convaincantes, à faire accroire à ses femmes qu'il les adoroit toutes, & que chacune d'elles étoit plus heureuse & plus favorisée que si elle n'eut été que la femme unique d'un autre : ni ses rares talens, ni ses visions, ni ses travaux, ni ses caresses ; rien ne put le mettre

à l'abri du ſort qu'éprouve communément tout époux adultère. Sa tête fut couverte d'opprobre, ſi c'en eſt un d'avoir une épouſe volage, infidèle, débordée. La plus chérie de ſes femmes, celle qu'il idolatroit pardeſſus tout, l'amie de ſon cœur, Ayesha, eut plus d'un amant; & ſoit qu'elle fut irritée des infidélités de Mahomet, ſoit qu'elle ne put réſiſter à l'ardeur du penchant qui l'entrainoit, elle combla de ſes faveurs beaucoup de Muſulmans. Ses aventures devinrent publiques; ſa réputation fut flétrie. On l'accuſa ouvertement d'adultère & de débauche outrée. Mahomet adoroit Ayesha; il ne pouvoit douter de ſes infidélités: la punir, la répudier, c'eut été s'expoſer à des reſſentimens; & d'ailleurs, il eut été dangereux à un Prophête, d'avouer qu'il avoit ignoré l'inconduite de ſa femme, lui qui ſe

vantoit de lire dans les replis les plus cachés des cœurs. Considérant combien cette accusation donneroit de l'avantage à ses ennemis, qui la regarderoient comme une tache à son honneur, & qui par-là pourroient affoiblir son autorité, il entreprit de justifier sa femme, malgré la publicité de ses débordemens. Il assembla ses Sectateurs, & leur rendit compte d'une révélation toute particulière & par laquelle Dieu l'avertissoit expressément de ne jamais rien croire des calomnies que l'on pourroit répandre contre l'honneur & la pureté d'Ayesha. Cette révélation qu'on lit dans le 24e. chapitre de l'Alcoran, fit tant d'impression sur les esprits, qu'Ayesha passa dès cet instant pour un modèle de vertu; & quelque tems après un Musulman indiscrèt ayant osé se vanter des bontés de cette femme, il reçut par ordre de

Mahomet quatre-vingt coups de fouët, ainſi que le ciel l'avoit ordonné, ſuivant la loi inſérée dans le même chapitre.

Mahomet fut moins heureux avec la jeune Zenobie, cette belle Zenobie, qui étoit l'idole de ſon ame, & à laquelle il n'eut pas renoncé pour l'Empire de l'Orient. Ali avoit tué en combat ſingulier le frere de Zénobie. Mahomet refuſa de punir le meurtrier. Zénobie, irritée, réſolut de venger ſur ſon époux, le ſang de ſon frere. Elle empoiſonna une épaule de mouton, & invita le Prophête à venir ſouper chez elle. Mahomet, qui préféroit les épaules de mouton aux mêts les plus délicieux, mangea avec avidité de celle qui lui étoit ſervie. Bashar, ſon favori, en mangea auſſi, mais il tomba au même inſtant dans d'affreuſes convulſions, & expira ſur la place. Mahomet éprouva les mê-

mes convulsions, & parvint, à force de secours, à rendre le poison; mais le coup mortel étoit porté; il mourut trois ans après Bashar. Les Mahométans assurent que l'épaule de mouton parla à Mahomet, dès le second morceau qu'il en mangea; mais le miracle étoit inutile, le poison avoit opéré. Mahomet demandant à Zénobie quel motif l'avoit portée à cette atrocité? *J'ai pensé*, repondit Zenobie, *que si vous étiez véritablement Prophète, vous vous appercevriez aisément du poison, & que si vous ne l'étiez pas, nous serions bientôt délivrées de votre tyrannie.* Ce raisonnement étoit fort, & surtout dans la bouche d'une amante adorée. Mahomet en fut pétrifié; il soupira de rage, & n'osa se venger: cruellement offensé, mais éperduement amoureux, il se contenta de renvoyer Zénobie à ses parens. Quelque

tems après, & peu de jours avant que de mourir, Mahomet appercevant la mere de Bashar, il lui dit : *Hélas ! mere Bashar, le poiſon de Zénobie, qui fut ſi fatal à ton fils, n'a pas ceſſé de me viſiter de tems en tems depuis ; mais à préſent, je ſens les veines de mon cœur ſe rompre par ſa violence.*

L'activité de ce poiſon, ni les tourmens qu'éprouva Mahomet, ne l'empêchèrent pourtant pas de joindre à ſes vingt-ſix épouſes, un eſſain de concubines qu'il aima, qu'il idolatra auſſi paſſionément qu'il adoroit ſes femmes. Elles lui furent toutes fidelles & ſoumiſes. Aucune d'elles ne lui donna ni de rival ni du poiſon. Les plus diſtinguées, & celles que les Mahométans révèrent comme les confidentes & les dépoſitaires des ſecrets les plus intimes de Mahomet, furent, la ſéduiſante Ribana, Juive d'une grande beauté,

qui persista quelque-tems dans le Judaïsme, mais qui persuadée enfin par l'éloquence, l'énergie & les grandes actions de son amant, embrassa l'Islamisme, & devint un des Interprêtes les plus éclairés du divin Alcoran ; Shirim, belle Copte, dont les tendres baisers retiroient Mahomet de la profonde léthargie où l'avoit enseveli la présence soudaine de l'Ange Gabriel. Marie la Copte, plus radieuse que l'aurore, & dont les premieres faveurs avoient donné tant de chagrin à Mahomet ; car ayant défendu la fornication par un chapitre exprês de l'Alcoran, & ayant vu ensuite la belle Marie, il ne put résister au pouvoir de ses charmes, & malgré l'Alcoran, il coucha avec elle, une nuit qu'il avoit promis de donner à Ayesha & à Hassa. Celles-ci, inquiêtes de n'avoir pas vu le Prophête, découvrirent la cause

qui l'avoit retenu ; on prétend même que Haſſa le ſurprit couché avec Marie. Elles lui firent des reproches ſi vifs, que Maholeur promit de ne plus voir Marie, & de la renvoyer ; mais ſa paſſion lui fit bientôt oublier ſes ſermens. Il revint à Marie, & paſſa un mois tout entier avec elle ; enſuite, pour ſe juſtifier auprès des Muſulmans & de ſes femmes, qui murmuroient hautement de ſon inconduite, il fit deſcendre du ciel le chapitre 66e. de l'Alcoran, par lequel Dieu approuvant ſes actions & ſes amours, lui permet de ſe dégager de ſes ſermens, pour ſi peu qu'ils contraignent ſes inclinations.

Outre la belle Ribana, Shirim & la Copte Marie, Mahomet fut encore l'amant de deux jeunes Egyptiennes, & d'une quantité prodigieuſe d'autres concubines, que *ſa main droite poſſéda*, ſelon

le stile de l'Alcoran, & qui regnérent tour-à-tour dans son cœur.

Tant de femmes, tant de maîtresses, tant d'excès scandaleux, & que le Prophête lui-même eut puni dans tout autre, ne purent éclairer ses imbéciles Sectateurs. Il leur paroissoit étonnant, à la vérité, qu'un Prophête, un Apôtre, l'ami de Gabriel, le confident de Dteu, eut des mœurs en apparence aussi corrompues, qu'il enlevât à ses disciples, à ses amis, à ses esclaves, toute femme ou toute jeune fille qu'il trouvoit à son gré : mais ses révélations les arrêtoient, ses visions les désarmoient ; les chapitres de l'Alcoran, que le ciel envoyoit exprès pour le justifier, éloignoient d'eux toute idée prophane, tout jugement trop libre, & ils disoient : *il vaut beaucoup mieux croire que la concupiscence n'est pas un mal, l'impudicité un vice, l'adultére &*

l'inceſte des crimes, puiſque notre grand Prophète y eſt ſujet, que de penſer que puiſqu'il eſt impudique, adultère, inceſtueux, il n'eſt pas un grand Prophète.

CHAPITRE XXVII.

Mahomet fut-il ſuperſtitieux, fanatique, ou impoſteur? Son caractère.

UN Écrivain très-eſtimable, M. Deleyre a dit, dans l'article fanatiſme de l'*Encyclopédie*, que *Mahomet fut d'abord un fanatique & puis un impoſteur.* J'ignore ſur quels faits l'Auteur de cet article a pu fonder ce prétendu fanatiſme. Je ne vois dans la vie de cet homme hardi qu'une ſuite réfléchie d'actions éclattantes & de crimes heureux, de démarches ſagement combinées, d'entrepri-

ses profondement méditées, exécutées à propos & conduites avec art. Dès ses premières années je le vois rassembler les divers matériaux de l'édifice qu'il se propose d'élever : il prévoit tous les obstacles qui pourront l'arrêter ; il les prévoit, & sçait les applanir. Il ne hazarde rien ; il commence, à l'exemple des grands Législateurs, par proposer en secret le plan de sa législation à quelques amis qu'il séduit, avant que de songer à éblouir la multitude. Il ne renverse les idoles qu'après avoir inspiré aux Arabes du mépris pour le culte que jusqu'alors ils leur avoient rendu. Il va, loin de la Mecque, s'éclairer chez le Moine Sergius, & puiser à Bostra les connoissances qui lui manquent, pour former un sistême de religion propre à lui captiver les différentes nations de l'Orient. Il étudie les vices & les préjugés de

ſes compatriotes, les caracteres des peuples voiſins de l'Arabie. Ce n'eſt enfin que quand il ne peut plus douter du ſuccès, qu'il annonce ſa miſſion, ſa doctrine & ſes loix.

Ce n'eſt point là, ce me ſemble, le caractère d'un fanatique. L'enthouſiaſte ne connoit ni les précautions, ni la prudence, ni les ménagemens. Le fanatique adopte avec tranſport les erreurs qui l'égarent; mais il n'invente point; il eſt trop agité, trop enflammé, trop plein des ſentimens qu'on lui a inſpirés pour avoir des idées à lui. Qu'on examine toutes les ſectes qui ont égaré les hommes, & l'on n'en trouvera aucune qui ait été fondée par un fanatique; quoique le fanatiſme ſoit au progrès des ſectes ce que les rayons du ſoleil ſont à la végétation. Les innovateurs ont tous été ou des ambitieux, ou des four-

bes : Mahomet a été l'ambitieux le plus hardi & l'imposteur le plus adroit qui ait encore existé ; or, le fanatisme exclut essentiellement l'un & l'autre de ces vices. Le Vieux de la Montagne, qui du fond de son rocher envoyoit au-delà des mers poignarder les Souverains, n'étoit rien moins qu'un fanatique ; mais il avoit l'art d'inspirer le fanatisme à des superstitieux dont il faisoit des assassins, toujours prêts à immoler ceux qu'il leur désignoit. Si ce n'est pas d'après la frénésie de ses cruels émissaires qu'il faut juger le Vieux de la Montagne, c'est beaucoup moins encore d'après le zèle outré des Musulmans qu'on doit se former une idée de Mahomet. C'est d'après sa conduite, ses actions, ses conquêtes, sa législation ; & l'on verra alors qu'au lieu d'avoir été *d'abord un fanatique & puis un imposteur*, il commença

par être ambitieux, qu'il fut enſuite un fourbe, & qu'il finit par ſe jouer ouvertement & du ciel & des hommes. Mahomet, en un mot, avoit toutes les qualités, tous les talens & tous les vices qui lui étoient indiſpenſablement néceſſaires pour réuſſir chez les Arabes.

L'ambition & l'amour du plaiſir furent les deux paſſions dominantes de Mahomet. L'étendue de ſes projets, & le mépris qu'il eut pour l'honneur, la vertu & l'humanité même qu'il ſacrifia à ſes vues, prouvent aſſez l'excès de ſon ambition. L'étonnante multiplicité de ſes femmes & de ſes concubines eſt une démonſtration complette de ſes débordemens. Ses meurtres, ſes aſſaſſinats, la quantité prodigieuſe de malheureux qu'il immola, indiquent la férocité de ſon ame. Ses viſions ſuppoſées, ſes prétendues révé-

lations, & son attention à faire intervenir Gabriel & la Divinité en toute occasion, & toujours pour approuver ses crimes, découvrent son hypocrisie, son imposture & son impiété. Les Mahométans ne cessent de parler de sa profonde piété, de sa justice, de sa clémence, de sa sobriété: l'Alcoran & sa vie parlent plus hautement, & déposent en même tems & contre Mahomet & contre l'imbécile aveuglement de ses sectateurs. Je suis persuadé que tout entier à son ambition, & toujours occupé des moyens de remplir ses hauts projets, il ne se montra point aussi odieux que la plûpart des Ecrivains Européans l'ont dépeint: je crois même qu'il eut des vertus apparentes: eh s'il n'en avoit pas montré, pourroit-on le taxer d'imposture? eut-il joué le rôle d'un hypocrite? Il parloit

peu, diſent encore les Muſulmans, il étoit d'un humeur égale ; gai, & familier même dans le commerce ordinaire, accommodant, civil & complaiſant : je le crois bien ; comment eut-il ſéduit les Arabes, s'il ſe fut montré à eux ſous les traits d'un tyran? C'eſt par les dernières années de ſa vie, & quand il eut réuſſi dans ſes vues, qu'il faut juger de ſon caractère. Or, alors il ne contraignit plus ſes penchans ; ce fut alors ſeulement qu'il ſe montra cruel juſqu'à la férocité vindicatif, inflexible, barbare ; ce fut ſeulement alors qu'il paſſa toutes les bornes de l'impiété, de l'audace & des déborderens. Mais pourquoi ſe ſeroit-il contraint ? Ses ſtupides Diſciples étoient perſuadés que Dieu lui-même envoyoit chaque jour l'Ange Gabriel approuver ſes débauches, ſes crimes & ſes uſurpations.

CHAPITRE XXVIII.

Si Mahomet étoit né de nos jours, dans quels pays pourroit-il se flatter de fonder sa religion?

PARTOUT où la superstition, l'erreur, les préjugés aviliroient les mœurs, dégraderoient la raison, étoufferoient la lumiere des arts, proscriroient la science, & régneroient impérieusement sur les esprits & sur les cœurs. Partout où plus puissante que les loix, la superstition seroit sans cesse en contradiction avec l'autorité suprême. Partout où la terreur & la crédulité de l'ignorance auroient permis à l'erreur d'élever son trône despotique au-dessus du trône légitime. Partout où volontairement assujetis à une législation qui ne seroit point celle de l'état, & qui

ſeroit oppoſée à celle de l'état, les auteurs, les défenſeurs, les héraults des ſuperſtitions, plus craints, plus reſpectés que le Prince, les chefs & les juges de la nation, formeroient de proche en proche des eſſains dangereux, toujours prêts à ſe rallier, toujours prêts, au moindre ſignal, à ſouffler l'eſprit de fanatiſme, le poiſon de la diſcorde, le feu de la ſédition. Partout enfin où ces pernicieuſes aſſociations ſeroient preſque auſſi nombreuſes que le reſte des claſſes des citoyens. Mahomet répandroit encore ſa doctrine, annonceroit ſes viſions, perſuaderoit ſes dogmes dans un pays où le peuple irrité par l'orgueil, indigné par l'avidité, révolté par l'hypocriſie, l'ingratitude, l'injuſtice, & l'extrême licence de ceux qui devoient l'éclaircir, l'édifier, l'inſtruire, gémiroit ſous le joug tyrannique qu'ils lui au-

roient imposé. L'Apôtre de Médine raconteroit avec succès ses fables & ses impostures dans ces malheureuses contrées où le peuple ne voit, au lieu de la vérité qu'on lui cache, que des erreurs grossieres qui lui font détester ceux qui les lui présentent. Mais Mahomet, ainsi que tout innovateur, échoueroit en Europe, où le culte le plus pur, une religion simple & auguste par sa simplicité, des dogmes lumineux, des préceptes sublimes, toujours d'accord avec les loix établies, avec l'attachement des peuples à leurs constitutions; enfin, où la tranquilité publique assurée par tant d'heureux moyens, ne lui laisseroient que la honte d'avoir formé d'audacieuses entreprises, des projets odieux. Eh ! quelle fourberie seroit assez séduisante, quel imposteur assez adroit pour former une secte nouvelle dans les

lieux

lieux où le chriſtianiſme a porté ſes rayons ?

C'eſt ailleurs, loin de l'Europe, c'eſt au-delà des mers, chez des peuples enſévelis encore dans les ténébres de l'idolâtrie & dans l'ivreſſe des ſuperſtitions, que Mahomet & ceux qui voudroient l'imiter, annonceroient avec ſuccès une nouvelle doctrine. Voulez-vous ſçavoir chez quelle nation pourroit facilement s'introduire un nouveau culte, quelque abſurde qu'il fut ? Allez ſur les rives du Gange, & voyez juſqu'à quel point la ſuperſtition peut abrutir & ſubjuguer les hommes. Liſez Marini & du Halde: voici quelques-uns des traits qu'ils racontent au ſujet des dangers de la ſuperſtition, quand elle eſt parvenue à un certain dégré d'autorité.

On trouve au-delà du Gange, dit Marini, le Royaume de Lao. Cette contrée ſituée ſous le plus

heureux climat, est habitée par les Lanjans, nation douce, simple, honnête envers les étrangers, bienfaisante envers tous, & qui seroit ingénieuse, si on ne prenoit soin de la laisser végéter dans l'ignorance, & de l'effrayer sans cesse par les superstitions.

Les Lanjans, mal instruits & plus mal gouvernés, sont indolens & ennemis de tout travail utile : ils ne connoissent que très-imparfaitement les arts & les sciences : leur vie est molle, oisive ; ils aiment la débauche, & sont passionnés pour les femmes, jusqu'à périr d'épuisement. Un penchant plus pernicieux est leur extrême entêtement pour la magie & pour les sortiléges. Cette inclination est si forte en eux, & surtout chez les Grands, qu'elle leur fait commettre des crimes qui font frémir l'humanité. Ils croyent que le moyen le plus sur

de ſe rendre invincibles, eſt de frotter la tête de leur éléphant avec du vin où il y ait quelques goutes de bile humaine. Cette folle opinion engage les plus riches à employer des ſcélérats, qui, pour un très-petit ſalaire, vont dans les bois à la chaſſe des hommes. Ils tuent le premier qu'ils rencontrent, homme, femme, Prêtre, ou Laïque, lui fendent le ventre, & en arrachent la veſſie du fiel. Si l'aſſaſſin eſt aſſez malheureux pour ne rencontrer perſonne dans ſa chaſſe, il eſt obligé de ſe tuer lui-même, ſa femme ou ſon enfant, afin que celui qui l'a payé, ait de la bile humaine.

A la doctrine de la métempſycoſe les Lanjans ont mêlé mille opinions ridicules ſur l'état de l'ame après ſa ſéparation d'avec le corps. Il y a cependant des écoles publiques a Lao, & ces écoles ſont diviſées en trois claſſes

principales. On enseigne dans la première une prodigieuse quantité d'absurdités sur l'origine du monde, des hommes & des dieux. Dans la seconde, on explique la religion de Chaca, ou la nouvelle loi. La troisième est remplie par les Illuminés, qui s'occupent à concilier les principes opposés & les opinions contraires, à interprêter les passages douteux, à applanir les difficultés, c'est-à dire, à surcharger la religion de fables monstrueuses.

Les Talapoins, Professeurs de ces écoles, sont aussi les Prêtres du pays & les maitres de tout. Ces Talapoins, fourbes insignes, forment dans le Royaume une classe aussi nombreuse que le reste des Lanjans : ils gouvernent cruellement le peuple, & font trembler le Prince sur son trône. Ils passent à Lao même, pour les hommes les plus perfides du Roy-

aume. Ils ſont tous, ou preſque tous, de la lie du peuple. Ils n'ont rien du tout à faire, & ils regardent l'induſtrie comme un vice deshonnorant. Leurs monaſtères, dit toujours Marini, ſont autant d'affreux repaires de débauchés, de vicieux, de ſcélérats dans tous les genres. Plus ils ſont ignorans & de naiſſance obſcure, plus ils deviennent inſolens, quand ils ſont revêtus du manteau de leur ordre. Ils ont l'ame féroce, le cœur dur & cruel. Ils ſe conſacrent à la vie religieuſe dès l'âge de quinze ans: leur noviciat eſt long; ils paſſent par beaucoup d'épreuves avant que de s'engager ſolemnellement à vivre déſormais parmi les Talapoins. Mais malgré la ſolemnité de leur profeſſion, ils peuvent, quand ils le jugent à propos, rentrer dans l'état ſéculier, ſe marier, & ſe re-

tirer ensuite dans leurs monastères.

Les couvens des Talapoins sont vastes, riches, décorés par le luxe, & toujours deshonnorés par le crime & les débordemens. L'appartement du Supérieur-Général de cet ordre est un palais superbe, plus somptueux que celui du Monarque, comme aussi le trône de ce Supérieur est de quelques dégrès plus élevé que le trône du Roi. Ce n'est pas le plus honnête des Talapoins, car aucun d'eux ne l'est; mais le plus intriguant & le plus débauché qui obtient cette importante dignité.

Les Talapoins exercent sur le peuple l'autorité la plus étendue, & la plus tyrannique: toujours graves, sévères, dédaigneux, ils affectent un air fier, & plus audacieux encore qu'ils ne le sont réellement, quoiqu'ils soient effrontés au-delà de toute expression. A-

vides d'honneurs & de richeſſes, ils veulent qu'on ait pour eux de la vénération, & qu'on ſoit toujours prêt à ſe dépouiller de tout en leur faveur. Ils ne demandent pas; ils exigent impérieuſement, & malheur à quiconque héſiteroit de leur donner.

Ce ſont là les Talapoins des villes; ceux des bois ſont mille fois plus dangereux & plus inſociables. Ils habitent, diſent toujours du Halde, Kempfer & Marini, des ſouterreins creuſés dans les forêts, lieux très-propres à cacher l'atrocité des crimes qu'ils commettent, & la brutalité de leurs débordemens.

C'eſt pour s'abandonner plus librement à leur perverſité qu'ils ſe ſont retirés dans ces antres; mais peu-à-peu les femmes s'y ſont rendues en ſi grand nombre, qu'actuellement ces retraites forment des colonies fort peuplées, où il

ne manque que des mœurs & de l'humanité. En un mot, le nombre de Talapoins des villes & des bois s'est si fort accru, que craignant de devenir pauvres, ils apprennent, depuis quelques années, toute sorte de mêtiers, & qu'ils empêchent les citoyens d'exercer les mêmes professions.

Deux causes, observe Marini, conservent & augmentent la grande autorité des Talapoins, la haute idée qu'on a de leur habileté dans la magie, & la crainte perpétuelle qu'ils inspirent au Roi, qui, malgré lui, les protège & leur obéit, jusqu'à s'incliner devant eux toutes les fois qu'ils se présentent. Il est vrai que le Roi a sur eux une apparence de suprématie ; c'est lui qui fixe les jeûnes, les fêtes & l'appareil des cérémonies : mais il n'oseroit faire ces réglemens, sans avoir consulté les principaux de l'ordre.

Les Talapoins profitent, avec beaucoup d'adreſſe, de la crainte qu'on a de la puiſſance de leurs ſortilèges, qu'ils donnent & otent à leur gré, & ſuivant les ſommes qu'on leur offre. Ils ſe font regarder auſſi comme de grands faiſeurs de miracles; & c'eſt par miracle qu'ils prétendent guèrir toute eſpèce de maladie. Quand un Lanjan pauvre eſt malade, les Talapoins s'engagent à le guérir, pourvû qu'il leur donne du ris autant qu'il pèſe; & alors ils lui envoyent un de leurs vieux habits, dont le ſeul attouchement doit retablir le malade, fut-il à ſon dernier inſtant. Mais comme il eſt très-rare que cet habit miraculeux gueriſſe aucune maladie, les Talapoins ne manquent pas de s'en prendre à l'avarice du Lanjan, qui n'a pas donné aſſez aux ſaints Religieux, & à ſon incrédulité qui a repouſſé le miracle.

Le peuple sçait à peu-près ce qu'il doit penser de cet excès d'hypocrisie & d'impiété ; mais il n'ose rien dire : son repos dépend de son silence & de sa soumission: elle est telle, que les Lanjans les plus distingués, s'empressent de rendre aux Talapoins les services les plus vils, & ces services sont reçus avec une arrogance mille fois plus humiliante que les services-mêmes. Les grands, les riches & jusqu'aux Princes, vont en hyver couper dans les forêts du bois qu'ils portent publiquement sur leurs épaules aux monastères ; & en Eté ils vont cueillir des simples & des plantes aromatiques, qu'ils donnent à ces Religieux, afin qu'ils puissent se baigner plus voluptueusement.

Le revenu le plus considérable des Talapoins, est l'offrande publique qu'ils reçoivent pour l'idole Chaca, vers le commencement d'Avril. Ce jour est ruineux

pour les riches Lanjans, parceque leur offrande doit être d'or, d'argent, ou tout au moins en étoffes très riches.

Le peuple de Lao n'eſt pas préciſément athée; mais il n'a aucune idée fixe de l'être ſuprême; il ne croit pas non-plus au pouvoir de Chaca; mais il fait ſemblant d'y croire, parcequ'il ſeroit dangereux de parler avec irréverence des fables & des aventures annoncées par les Prêtres, qui, au fond, pourvû qu'ils ſoient craints, s'embarraſſent très-peu de la manière de penſer des Lanjans: auſſi tous leurs ſermons tendent-ils à perſuader à leurs auditeurs l'excellence & la ſublimité des Talapoins, leur étonnante habileté dans la magie, la néceſſité où l'on eſt pour vivre heureux dans cette vie, & beaucoup plus dans l'autre, de leur donner ſes biens, ſes ſoins, & s'il le faut, ſa vie, de

ne point tuer, de ne pas commettre l'adultère, de ne point mentir, de ne point dérober, & de ne pas boire du vin. Quant à ceux qui ont transgressé ces commandemens, ou qui sont dans l'intention de les violer, il leur suffit d'aller trouver les Talapoins, & de leur en payer fort cher la dispense ou l'expiation. Ces Prêtres imposteurs n'accordent jamais de dispense que pour un seul précepte à la fois, & pour un certain tems; ensorte que quand le tems est passé, il faut venir encore demander la permission de tuer, de commettre l'adultère, de mentir, de dérober, ou de boire du vin. Ces dispenses sont des actes écrits, avec un stile de fer, sur des feuilles de palmier, en caractères tout-à-fait indéchifrables.

Je trouve dans Kempfer & dans Marini, deux faits qui peignent

bien l'inſolence & la cruauté des Talapoins. Un jeune homme, dit Kempfer, occupé de quelque grande affaire, paſſa, ſans y faire attention, devant un Talapoin, & il ne ſe proſterna point, ſuivant l'uſage des Lanjans. Le Prêtre furieux l'envoya arrêter, & le fit mourir ſous les coups de pieu. Les parens de ce malheureux ſe plaignirent de cette violence. Une foule de Lanjans ameutés par les Prêtres, prirent le parti du Talapoin, & forcèrent le Juge à prononcer en ſa faveur; le Juge-même loua publiquement cet aſſaſſinat, comme une action généreuſe, faite pour l'honneur de la religion & pour celui du ſacerdoce.

Un Talapoin, raconte Marini, ayant formé le deſſein de dérober des bracelets d'or qu'il avoit vus à deux jeunes perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, ſe gliſſa dans leur

maison, à la faveur des ténèbres, vers les dix à onze heures de la nuit; les croyant seules dans leur appartement, li les poignarda l'une & l'autre, & puis il fouilla dans la chambre: mais il fut très-surpris de trouver une jeune fille cachée dans un coin; il alla à cette servante pour la poignarder aussi, quand elle s'élança par la fenêtre dans la rue. Cette fille donna l'allarme au voisinage: le Talapoin voulut prendre la fuite; mais il fut découvert & reconnu par plusieurs personnes, qui pourtant n'oserent aller à lui; car à Lao, c'est un crime d'arrêter ou de battre un Prêtre, quelque scélérat qu'il soit. Le Talapoin fut cité à comparoître devant le Roi; il nia, & offrit de subir l'épreuve. Le Roi ordonna qu'il passeroit sept jours dans les bois, & que s'il n'étoit point attaqué par les serpens, ni par les bêtes féroces, il seroit dé-

claré innocent. L'aſſaſſin eſcorté d'une foule d'eſclaves chargés de le défendre & de le garantir de tout accident, alla dans la forêt, & en revint ſans avoir éprouvé aucune fâcheuſe aventure. Le Roi bien convaincu cependant que c'étoit lui qui avoit poignardé ces deux jeunes filles, déclara qu'il falloit croire qu'un diable, en haine de la religion, avoit pris la figure de ce ſaint Talapoin, & avoit commis l'aſſaſſinat. Le Prêtre juſtifié fit condamner la ſervante à un eſclavage perpétuel, ſans que le Prince osât intercéder pour elle.

Quand un Lanjan diffère de païer le tribut, le Roi l'oblige de ſervir les Talapoïns, auxquels il donne auſſi des bourgs & des villes entières avec tous leurs habitans, qui dès-lors deviennent ſerfs des moines, ſervitude ſi cruelle, que pluſieurs aiment mieux ſe don-

ner la mort, que d'avoir de tels maitres. En 1640, pendant le séjour de Marini à Lao, on découvrit un Talapoin, qui, avec beaucoup de complices de son monastère, faisoit & repandoit de la fausse monnoie. Le Roi, menacé par le Général de l'ordre, fit cesser les poursuites, & par un édit exprès, il condamna l'avarice des Lanjans, qui ne subvenant pas aux besoins des saints Religieux, les avoit obligés de frapper de la fausse monnoie.

A ces traits, & à mille autres de cette espèce, rapportés dans les relations des Voyageurs que j'ai cités, il est aisé de voir combien la superstition est aujourd'hui plus accablante à Lao, qu'elle ne l'étoit autrefois en Arabie, quand Mahomet y fonda sa doctrine. Les Arabes dumoins ne gémissoient que sous leurs propres erreurs, sous le joug des préjugés publics,

que chacun avoit la liberté d'adopter ou de rejetter ; aulieu que les Lanjans ſont forcés d'obéir ſervilement à leurs Prêtres, & de croire à leurs fables, quelque contraires qu'elles ſoient au repos des particuliers. Auſſi, pour renverſer l'édifice ſacrilège des Talapoins, Mahomet n'auroit-il pas beſoin de l'autorité des miracles, ni de l'appui des viſions, ni de l'intervention de l'Ange Gabriel. Il lui ſuffiroit de former une ligue entre le Prince & ſes Sujets, contre un ordre également odieux à l'autorité royale, aux droits & à la liberté de la nation : il lui ſuffiroit de ſubſtituer à l'extravagance des dogmes annoncés par les Talapoins, des préceptes plus doux, plus analogues au caractère efféminé du peuple. Je crois même que comme il n'y a point de gouvernement plus vicieux, & où la ſuperſtition règne auſſi deſpotique-

ment qu'à Lao, que comme il n'y en a point où le peuple souffre plus impatiemment l'orgueil & l'insolence des fourbes qui le gouvernent; je pense, dis-je, qu'avec moins de génie, de talens, d'adresse & d'imposture que n'en eut Mahomet, il seroit très-facile de séduire les Lanjans, & de les disposer à recevoir un culte tout opposé à celui de Chaca. Mais la même cause qui rend Lao si favorable aux projets des innovateurs, rend actuellement, ce me semble, tout autre contrée peu accessible aux innovations en matière de culte.

Vers le commencement de ce siècle, il existoit au fond de l'Allemagne un canton où la philosophie n'avoit pas encore pénétré. Ce coin de terre habité par des hommes simples, ignorans & très-superstitieux, eu égard au reste des Europeans, sembloit offrir des

avantages à l'établiſſement d'une ſecte nouvelle. Un homme ambitieux, bizarre, & d'un jugement faux, l'imagina d'y fonder une légiſlation, d'y établir, à la faveur de la ſuperſtition, de l'erreur & des vices, une doctrine impie, & de s'y attacher par l'attrait des plaiſirs, & par la ſéduction de l'enthouſiaſme, une foule de diſciples. Il ne réuſſit pas, ou du moins ſes ſuccès ne furent que momentanés : il avoit cependant tout autant d'éloquence, d'art & de fourberie qu'il en falloit pour embraſer ſes ſectateurs des feux du fanatiſme ; mais il ne trouva point aſſez de ſuperſtition dans ſa patrie, ni chez les divers peuples où il alla porter ſes erreurs & ſes folies, pour faïre adopter ſes dogmes, ſes opïnions & ſes égaremens.

J'ai raconté ailleurs quelques traits de la vie de cet homme ſin-

gulier; je les rapporterai ici, parcequ'ils me paroissent très-propres à terminer un ouvrage dont le but est moins de combattre les erreurs & les superstitions, que de faire connoître leurs dangers, & les maux qu'elles peuvent causer.

CHAPITRE XXIX.

Quels furent les égaremens, les erreurs, les faux principes & les dogmes fanatiques du Comte de Zinzendorff, Chef de la secte des Hernhutes?

COMME il y a eu des malheureux que l'inconduite & la prodigalité ont plongés dans l'infortune, il y a eu aussi des hommes que des penchans trop faciles ont éloignés de la vertu. Sans doute ils ont été coupables; mais si dans leurs égaremens ils n'ont

point offenſé les loix de la nature ; ſi le torrent des paſſions humaines ne les a point entraînés dans le crime ; enfin ſi leurs defauts n'ont pas été funeſtes à la ſociété, c'eſt les punir avec trop de rigueur que de déchirer le voile qui couvre leur deſordre. S'il y a de l'injuſtice à publier leurs vices, n'eſt-il pas mille fois plus odieux encore d'aller fouiller dans leurs tombeaux, de chercher à les couvrir du mépris public, à les dévouer à la haine de leurs contemporains & à l'exécration de la poſtérité ? C'eſt l'outrage fait aux loix, ce ſont les efforts des méchans, les complots de l'impoſture, les fureurs du fanatiſme, qui doivent allumer la colère du Sage. Il eſt trop important de prémunir les hommes contre ces ennemis de l'ordre & de l'humanité, pour n'oppoſer qu'une pitié philoſophique aux progrès de leur

audace. Dévoiler leurs motifs, leur folie, & leurs crimes, c'est détruire par avance les erreurs que de nouveaux Enthousiastes voudroient répandre dans la suite.

Avec quelle barbarie ils ont ravagé la terre, ces tyrans, qui couvrant leurs vices du voile de la vertu, ont eu la perfide adresse de cacher sous les fleurs la profondeur de l'abîme où le prestige de leur séduction a entrainé la multitude!

Tel eut été le célèbre imposteur dont je vais tracer l'histoire, s'il n'eut eu d'autre obstacle à surmonter que ceux qui retarderent les premiers pas de Mahomet. Le monde étoit enseveli, comme je l'ai prouvé, dans les tenèbres de l'ignorance, lorsque le glaive en main, l'Inspiré de Medine alloit de contrée en contrée, persuader aux peuples ses relations intimes avec l'Ange Gabriel. Le flambeau

de la philoſophie avoit fait diſparoitre cette antique ignorance: depuis près de deux ſiécles, les hommes éclairés n'étoient plus diſpoſés à reſpecter comme des vérités, les viſions du fanatiſme, quand M. de Zinzendorff foulant aux pieds les mœurs, les préjugés, l'autorité de la tradition, jetta les premiers fondemens de ſon abſurde ſyſtême. Ce fut alors qu'à la faveur des dehors reſpectables de la religion, il entreprit de s'ériger en réformateur du culte, & d'établir une ſecte nouvelle. Son zéle feint, l'activité de ſes démarches, l'impétuoſité de ſon imagination, ſes talens, ſa naiſſance, ſon caractère vicieux; que de moyens pour abuſer de la crédulité publique! Il les employa tous. Avec moins de reſſources il eut formé dans d'autres tems des ligues redoutables. Son impoſture n'a ſéduit qu'un petit nombre d'a-

mes foibles. Il s'est éteint lui même, & n'a laissé d'autres vestiges de son existance que la crainte des maux qu'il a voulu causer.

George Louis, Comte de Zinzendorff, Conseiller Privé du Roi de Pologne, & la jeune Baronne de Gesdorff, son épouse, donnerent le jour à Nicolas-Louis, Comte de Zinzendorff, né le 29 Mai 1700. George-Louis étoit issu d'une ancienne Maison de la Basse-Autriche, où ses ayeux, Comtes de l'Empire, possédoient depuis très-long tems, la charge héréditaire de Grand-Veneur.

Six semaines après la naissance de Nicolas-Louis, George mourut : sa veuve s'affligea pendant près de quatre années ; mais fatiguée enfin de répandre des larmes, elle calma l'excès de sa douleur par un second mariage.

Le jeune Zinzendorff fut conduit

duit dans la maiſon du Baron de Geſſdorff, ſon ayeul maternel : il y fut accueilli avec tendreſſe, & élevé avec tant de ſoin, qu'à l'âge de dix ans on le jugea capable de faire des études qu'un enfant commence rarement avant que d'avoir atteint ſa quinzième année. Le Baron de Geſſdorff envoya ſon petit-fils à Halle, & confia ſon éducation au ſçavant Mr. Frankes, Profeſſeur auſſi diſtingué par ſon érudition & la variété de ſes connoiſſances, qu'il étoit reſpectable par ſes mœurs & ſa vertu. Mais Nicolas Louis eut à-peine quitté la maiſon de ſon Ayeul, qu'oubliant les principes qu'il y avoit reçus, il ne ſongea qu'à profiter de tous les agrémens que lui offroit l'indépendance. Son ame impatiente dévançoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, les plaiſirs que ſes ſens ne pouvoient connoître encore. Son indocilité, ſes

goûts, son caractère firent bientôt repentir M. Frankes d'avoir admis un tel Elève au nombre de ses disciples : il se servit envain des moyens les plus propres à fixer cet esprit volage ; ses efforts furent tous inutiles. Eh que peuvent sur une ame déterminement vicieuse, les conseils de l'expérience, l'exemple des vertus & les leçons de la philosophie ?

Le jeune Comte de Zinzendorff nourrissoit dans son cœur des penchans trop opposés aux sentimens des Maitres qui veilloient sur son éducation, pour adopter des préceptes qui condamnoient tous ses desirs. On voulut réprimer le feu de ses passions : mais ce fut inutilement qu'on employa, pour les rectifier, & la douceur des remontrances & la rigueur des menaces : l'indulgence & la sévérité ne servirent aucontraire qu'à développer plutôt

le germe de ſes vices. Fougueux juſqu'à la folie, ennemi de toute eſpèce de ſubordination, inquiet, inconſtant dans ſes attachemens, qu'il formoit, ou rompoit ſuivant ſes goûts capricieux, il avoit déjà l'art de cacher, ſous les dehors de l'indiſcrétion & de la légèreté, la fauſſeté la plus perfide, la plus profonde diſſimulation.

L'amour, ſi ce n'eſt pas proſtituer ce nom que d'appeller ainſi l'inſtinct de la débauche & le dégoût de la ſatiété, l'amour acheva de corrompre le cœur de M. de Zinzendorff. Il n'avoit pas treize ans encore qu'il connoiſſoit déjà les excès de la licence, & les malheurs qu'entraine après ſoi le deſordre. Quand la foibleſſe de ſon âge, ſon inconſtance naturelle, ou le deſir d'en impoſer à ſes parens & à ſes maitres, le forçoient d'interrompre le cours de ſes plaiſirs, il ſe livroit à l'étude. Extrê-

me dans tout ce qu'il faisoit, on ne pouvoit alors l'arracher de ses livres. La lecture des Poëtes exaltoit son imagination ; il aimoit infiniment surtout l'entassement des figures, la pompe des expressions, la hardiesse des images. Les hyperboles gigantesques, les métaphores outrées l'élevoient au-dessus de lui-même ; le stile oriental le faisoit tressaillir. Il composa sur ce ton, faussement sublime, des cantiques sacrés, si singuliers & d'une telle extravagance, qu'on soupçonna quelque dérangement dans la tête de l'Auteur.

Destiné par sa naissance & par le vœu de sa famille à remplir une place distinguée dans la magistrature, M. de Zinzendorff se rendit à Wirtemberg, & se fit inscrire sur les régistres de l'Université : mais bientôt la science des loix lui parut aride & rébutante. Il étoit naturel qu'un homme forte-

ment occupé du projet de renverſer les loix, & de n'en avoir d'autres que les égaremens de ſa raiſon, eut de l'averſion pour l'étude du droit. Auſſi le jeu fut pendant une année la paſſion dominante du Comte, il lui tint lieu d'étude & d'univerſité: ſon tems, ſes revenus, ſes meubles, ſa ſanté, tout fut ſacrifié à la fureur de ce nouveau penchant. Quand il n'eut plus d'argent, il joua ſes livres; quand il n'eut plus de livres, il fit des réfléxions, & renonça au jeu pour le reſte de ſes jours.

Cependant à meſure que l'âge & l'expérience développoient les talens, & étendoient les connoiſſances du Comte de Zinzendorff, l'orgueil & l'ambition tiraniſoient ſon ame, & l'excitoient à s'élever par quelque action éclatante & hardie, au-deſſus de ſes contemporains. Son eſprit vif, impétueux, imagina bientôt les diffé-

rens moyens qui devoient concourir au succès de l'entreprise la plus folle qui put être formée dans un siécle éclairé. L'exécution de ses projets dépendoit seulement de son imposture & de son impiété ; il ne s'agissoit pour lui que de se jouer du ciel, & de tromper les hommes : il se flatta de réussir.

Un extérieur simple & décent, des mœurs en apparence austères & pieuses, des méditations profondes & fréquentes, un zèle pur & désintéressé, de longs discours sur la vertu : ce fut à la faveur de ce déguisement que M. de Zinzendorff crut pouvoir en imposer. Il annonça à sa famille qu'une vocation irrésistible l'engageoit à embrasser l'état ecclésiastique. Bientôt il crut, ou du moins il voulut qu'on pensât qu'il étoit devenu sçavant controversite, grand Théologien : il se disposa même à donner publiquement des leçons de

théologie ; en fit afficher l'annonce, & fut très-étonné de n'appercevoir perſonne dans ſon auditoire. Il accuſa les Profeſſeurs de Wirtemberg d'avoir cabalé contre lui, & quittant cette ville ingrate, il commença le cours de ſes voyages.

L'indifférence des Hollandois pour tout ce qui n'eſt pas relatif à leur commerce, n'engagea point le Comte à faire un long ſejour dans cette République. Il vint en France, reſta quelque mois à Paris, y chercha des enthouſiaſtes, & n'y trouva que des hommes aimables, ingénieux ou ſçavans. Il paſſa en Angleterre, étudia les mœurs & le génie des Anglois, viſita toutes les égliſes, parcourut toutes les ſectes, fut introduit dans les cercles les plus brillans, parut à la cour, fut peu frappé de ſon éclat, & n'admira dans la Grande-Bretagne que deux ou

trois Quakers qu'il fréquenta beaucoup.

Après deux ans d'absence le Comte Zinzendorff revint à Wirtemberg, & il confia au public le motif de ses courses, qu'il rapportoit à la nécessité de réformer le culte, & de proscrire les abus qui s'y étoient glissés. L'église de Wirtemberg ne voulut point se laisser réformer. M. de Zinzendorff sollicita vivement, répandit avec zèle des bruits défavorables à la réputation des Ministres qui s'opposoient aux nouveautés qu'il vouloit introduire, séduisit quelques femmes du peuple, & vit avec chagrin *que le tems de triomphe* n'étoit pas encore venu.

Tout autre que le Comte eut été dégoûté par tant d'inutiles démarches: il fut déconcerté; mais il étoit trop vain pour être humilié. Les honneurs de l'épiscopat

irritoient ſon ambition, l'éclat de la tiare éblouiſſoit ſes yeux: il eut voulu, s'il eut été poſſible, s'élèver à des rangs plus éminens encore: mais il n'y avoit aucune hyerarchie dans les lieux où il vivoit: d'ailleurs il n'aimoit pas aſſez la religion romaine pour adopter ſes dogmes. Il forma le deſſein de ſe conſacrer lui-même Evêque & Patriarche. Cette idée biſarre ne l'abandonna plus; elle fut le principe de toutes ſes folies. Enyvré de ſa gloire future, il fit part de ſes vues à Mde. de Geſſdorff, ſon ayeule, qui, réfléchiſſant ſur la fragilité de la raiſon humaine, plaignit ſincérement l'état de ſon petit neveu, lui conſeilla de prendre des remêdes, lui défendit de ſe livrer au délire de ſon imagination, & pour le diſſiper, lui fit obtenir, en 1721, une place de Conſeiller de Cour à Dreſde.

Mr. de Zinzendorff se rendit dans cette capitale. Le poste qu'il devoit remplir, étoit trés-important; les fonctions de sa charge exigeoient la plus grande exactitude; aussi se livra-t'il à de pénibles occupations: il étoit de toutes les assemblées pieuses; il exhortoit le peuple à avoir plus de zèle, & les Ministres à répandre une plus pure doctrine. Un jour qu'il étoit à l'église, plein de ferveur, il entra dans la chaire, en fit descendre le Prédicateur, & prêcha lui-même avec toute la véhémence d'un énergumène. Son sermon ne convertit personne; mais il fit beaucoup d'éclat. Les Pasteurs se scandalisèrent, & ses Collégues trouvèrent fort surprénant qu'un Conseiller de Cour allât prêcher dans les églises. M. de Zinzendorff obligé de sortir de Dresde, se retira dans ses terres. La résistance du peuple, les

cenſures des Eccléſiaſtiques, le peu de confiance que les Réformateurs inſpirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminèrent à prendre deſormais des moyens plus ſurs & moins épineux que ceux qu'il avoit mis juſqu'alors en uſage. Il établit ſur ſes terres une nouvelle forme de gouvernement eccléſiaſtique, & il ſe promit bien de ne quitter ſa retraite, que quand il y auroit ſolidement fondé ſa domination.

Il végétoit alors au fond de la Bohême un petit nombre d'inſenſés, qui prétendoient deſcendre de Jean Hus. Ces malheureux, raſſemblés dans la Moravie, croupiſſoient dans l'opprobre, & regardoient le mépris qu'on avoit pour leur inutile exiſtance comme une preuve glorieuſe d'une injuſte perſécution. Quelques-uns de ces froids enthouſiaſtes, plus

effrayés de l'indigence où ils étoient plongés, que flattés de l'honneur de souffrir avec constance pour la cause de Jean Hus, supportoient avec impatience le poids de l'infortune, & soupiroient après l'instant où ils pourroient quitter le village de Schelen.

C'étoit une très-favorable circonstance pour M. de Zinzendorff que cette profonde misére des *Freres de Moravie*. Il se hâta de leur offrir un azile inaccessible aux traits de la persécution, & leur fit construire une église & quelques maisons sur sa terre de Berthelsdorff, où cinq à six familles Moraves ne tardèrent point à se rendre.

Comme ce n'étoit point par égard pour Jean Hus que M. de Zinzendorff avoit offert une retraite à ces étrangers, il les obligea d'abjurer leur ancienne doctrice, & les avertit de se disposer

à recevoir inceſſamment une légiſlation nouvelle. Mais des ſoins plus importans & toujours relatifs à ſes projets ambitieux, ne lui permirent pas de donner aux affaires de cet établiſſement tous les momens qu'il eut voulu pouvoir leur conſacrer. Il étoit vivement épris de la jeune Comteſſe de Reuſſ; il avoit déclaré ſes feux: aimable, ſéduiſant, fait pour plaire, il inſpira plus d'amour qu'il n'en avoit lui-même, obtint le conſentement du vieux Comte de Reuſſ, & épouſa ſa fille.

Il étoit difficile que M. de Zinzendorff fit un choix plus heureux: un caractère tel que celui de ſa jeune épouſe ſécondoit merveilleuſement ſes projets inſenſés. Vive, peu ſpirituelle, crédule, & ſurtout éperduement amoureuſe, elle ſe fit une douce loi de n'avoir d'autres opinions que celles de M. de Zinzendorff. Auſſi ce mariage

la combla-t'il toujours d'une si grande satisfaction, que, dans la suite, quand sa secte eut pris des accroissemens, il institua une fête à son honneur : ses disciples solemnisent encore le jour de cette fête. Mais le bonheur d'être adoré d'une femme charmante n'eut eu pour lui que de foibles attraits, s'il eut fallu lui sacrifier un seul des jours qu'il avoit destinés à ce qu'il appelloit *son docile troupeau.* Vers la fin de l'année 1722, il alla visiter ses disciples à Berthelsdorff. Le concours prodigieux de libertins & de fanatiques qu'attiroient de toutes parts la licence des mœurs & la plus infâme débauche, expressément autorisées dans ce gouvernement, avoit changé le hameau de Berthelsdorff en un bourg très-considérable : on le nomma le bourg d'Hernhut, nom qu'il donna à la nouvelle secte, & qu'il a pris lui-même de la mon-

tagne de Hutberg, au pied de laquelle il eſt ſitué.

Le Comte de Zinzendorff jugeant par la rapidité de ces premiers progrès, du dégré de puiſſance que ſon établiſſement pourroit avoir un jour, ne fut plus occupé que du ſoin de donner à ce tas d'eſprits foibles & de cœurs corrompus des loix conformes à la ſuperſtition des uns & à l'extrême dépravation des autres. Mais avant que de tracer un code eccléſiaſtique, il crut devoir eſſayer ſes talens dans ce genre par des ouvrages de ſpiritualité. Il publia un catéchiſme, un livre de cantiques, fit imprimer la Bible qu'on nomme d'Ebersdorff, & traduiſit en langue allemande le Nouveau Teſtament. Tous ces écrits portent l'empreinte de la folie outrée de leur Auteur. Un ſtyle faſtueux inégal, emphatique, des expreſſions forcées, des principes har-

dis, des maximes fanatiques sont les plus légers défauts qu'on trouve dans ces livres, d'ailleurs remplis d'absurdités & des plus grossières erreurs.

CHAPITRE XXX.

Continuation du même sujet.

IMPATIENT de recueillir les applaudissemens qu'il croyoit dus à ses ouvrages, M. de Zinzendorff revint à Dresde en 1725. Mais aulieu des éloges qu'il s'étoit flatté d'y recevoir, il n'y essuya que des reproches fort amers & beaucoup d'humiliations. Tous les Ecclésiastiques se soulevèrent contre lui; les gens sensés se joignirent dans cette occasion aux Théologiens. Il défendit ses opinions, & sa défense fut si foible ou si maladroite, qu'elle acheva de le

perdre auprès de ceux qui l'avoient regardé juſqu'alors comme un homme plus imprudent que mal-intentionné. Tranquille cependant au milieu de l'orage M. de Zinzendorff voyoit chaque jour augmenter les partiſans de ſa ſecte; & ſans crainte des loix il portoit de maiſon en maiſon, les fruits empoiſonnés de ſa doctrine & de ſes dogmes. Il publia qu'il donneroit inceſſamment un écrit périodique ſous le titre de *Socrate moderne*, & que dans cet ouvrage on le verroit rétablir les vérités fondamentales, qui depuis tant d'années tomboient en décadence. Le beau nom de Socrate, ce nom ſi reſpectable & ſi ſouvent profané par les Réformateurs, ne ſéduiſit perſonne, & n'eut pas mis l'Innovateur d'Hernhut à l'abri des foudres eccléſiaſtiques, s'il ne ſe fut hâté de prévenir par une prompte retraite, la condamnation que les Théo-

logiens de Dresde s'étoient proposé de porter contre sa morale. Il vint rapidement à Berthelsdorff, en 1727, & ne s'y arrêta qu'autant de jours qu'il lui en falloit pour mettre en ordre l'ancienne liturgie des Moraves, accommoder sa doctrine à la doctrine protestante, chanter quelques cantiques, révéler quelques inspirations, & laisser ses enthousiastes émerveillés de sa démence. Il quitta son *troupeau*, traversa plusieurs fois l'Allemagne, prêcha partout où il passa, chercha des prosélytes, & revint en 1729, accompagné de quelques Etudians de l'Université de Yena, qui n'avoient pu résister à la peinture séduisante qu'il leur avoit faite des plaisirs qu'on goûtoit à Berthelsdorff.

C'étoit, en effet, un tableau bien capable d'ébranler la vertu des jeunes gens, que celui du libertinage, non-seulement impuni ou

toléré, mais formellement preſcrit par les loix eccléſiaſtiques de M. de Zinzendorff. Il annonçoit à ſes diſciples que n'y ayant pas moins de ſainteté dans l'acte de la génération qu'il y en avoit dans le ſacrement de la communion, ils étoient obligés, pour ſe rendre agréables à Dieu, d'abandonner leur ame aux voluptés des ſens. Il ordonnoit aux perſonnes mariées qui vouloient être reçues dans la claſſe des *Parfaits*, de cohabiter enſemble en préſence des anciens des deux ſexes. Ce n'eſt pas Dieu le Pere, diſoit-il, qui eſt notre Dieu, c'eſt Jéſus-Chriſt, en qui toute la Trinité eſt concentrée : enſorte qu'il n'y a qu'une ſeule perſonne qui eſt tout à la fois, *mari*, *épouſe & fils*.

Arrêtons-nous quelques momens ſur les extravagances théologiques de M. de Zinzendorff.

Le Sauveur conſidéré comme

femme, est représenté par la playe du côté, qui est le signe caractèristique du sexe féminin dans la divinité. Ainsi, lorsqu'il fut percé sur la croix d'un coup de lance, les ames des Hernhutes principalement sortirent en foule de sa blessure : aussi le Sauveur aime t'il les Hernhutes beaucoup plus que le reste des hommes ; & ceux de cette secte pour plaire toujours infiniment à Dieu, n'ont autre chose à faire qu'à adorer le *cher petit agneau*, & prendre en qualité de son substitut la première femme avec laquelle ils jugent à propos de passer au saint acte de la génération.

Les opinions de M. de Zinzendorff, & qu'il a publiées dans ses écrits, sont mille fois plus impies encore ; & cependant ce sont ces mêmes opinions qui forment la doctrine de cette folle & très-coupable secte. « Il y a, disoit & é-

crivoit le Comte de Zinzendorff, de la ſimplicité à vouloir perſuader aux hommes, contre la raiſon & le bon ſens, que la Bible eſt écrite ſçavament, avec quelque liaiſon de penſées, avec quelque méthode. Qui ne voit aucontraire que les idées y ſont rendues d'un ſtyle de payſan, de pêcheur, ou de ſuppôt de douane... Tantôt c'eſt le ſtyle d'un bouvier, tantôt celui d'un charpentier, d'une poiſſarde ou d'un receveur : quelquefois on y trouve le ſtyle d'un Sçavant conſommé dans la cabale ; ailleurs celui d'un Roi ou d'un Courtiſan : on rencontre à chaque pas cette variété de ton, d'expreſſion, de langage... Les Auteurs ſacrés racontoient les faits tels qu'ils les connoiſſoient ; & ſi l'un de ces Ecrivains les ſçavoit autrement que les autres, ne falloit-il pas auſſi qu'il les rapportât autrement ? Voilà pourquoi il eſt

si ordinaire de trouver dans l'Ecriture sainte tant de choses évidemment contradictoires, même à l'égard des faits... C'est enfin un ouvrage si mépriſable, qu'il ne mérite pas d'être foulé aux pieds, & qu'il n'est pas digne qu'un homme qui connoit les playes du Seigneur, y faſſe la moindre attention".

A l'égard des principes dictés par M. de Zinzendorff, ils se bornent tous à ceux-ci. « Il faut toujours s'exprimer de manière que l'on puiſſe se retracter en cas que le public ne ſoit pas bien diſpoſé. Un homme n'est criminel que quand il se perſuade qu'il commet effectivement une action criminelle; deſorte qu'il ſuffit, pour ne pas pêcher, de se perſuader qu'on ne péche pas. Ainſi, quiconque se croit bien confirmé dans la grace, peut tout faire ſans la perdre, & se livrer, ſans ſcrupule, à

toute ſorte d'excès, pour rendre à la chair ce qui appartient à la chair ». Fondé ſur ces déteſtables principes, M. de Zinzerdorff preſcrivoit aux jeunes filles comme un devoir ſacré de ſe proſtituer ſous ſes yeux, d'exciter les jeunes Hernhutes, de... La pudeur m'arrête & me défend de dévoiler cet horrible tiſſu d'abominations. Afin de cimenter plus étroitement l'union entre ſes diſciples, le Comte fit divers réglemens. En 1730, il défendit aux Hernhutes de ſe donner à l'avenir d'autres noms que ceux de frere & de ſœur; il voulut qu'ils ſe tutoyaſſent, & qu'il régnât entr'eux la plus intime familiarité.

Cependant la multitude qui ne juge ordinairement du danger ou de l'utilité des entrepriſes que par leur chûte ou leur ſuccès, commençoit à regarder comme une pieuſe aſſociation la fondation de

Berthelsdorff. Le nom du Comte & la bisarrerie de ses innovations occupoient toute l'Allemagne ; les Docteurs écrivoient contre son sistême : les Grands tournoient en ridicule son autorité naissante & ses inspirations : les Universités censuroient sa morale : le peuple se rendoit en foule aux assemblées d'Hernhut, & le nombre des prosélytes s'augmentoit de jour en jour.

Des fanatiques de Himbach (petit village situé dans la principauté d'Isembourg) reste de visionnaires qui avoient succédé aux anciens enthousiastes de Budingen, bourg du Haut-Isembourg en Wetéravie, solliciterent M. de Zinzendorff de venir les instruire & rallumer leur zèle. Le Comte part pour Isembourg, s'y rend, vole à Himbach, convoque une assemblée, y prononce un discours sur les grands avantages que la

secte

ſecte de Himbach & celle de Hernhut déſormais réunies, offriroient à la Religion. Les auditeurs entrainés par ſon éloquence, demanderent à grands cris, l'exécution du plan de cette confédération. Fréderic Rock, leur chef, Sellier de Budingen, dreſſe & ſigne les articles de la réunion; M. de Zinzendorff les accepte, embraſſe le Sellier, le prie d'être ſon ami, lui donne toute ſa confiance, ſort de Himbach, & va porter en Dannemark ſes frénétiques viſions.

Les Philoſophes de l'antiquité, les Sages de la Grèce firent tous de longs voyages avant que de former leurs ſyſtêmes. Les Sçavans de l'Egypte, les Gymnoſophiſtes de l'Inde, les Artiſtes de la Phénicie avoient inſtruit Anaxagore, Héraclite, Pythagore, Zénon, &c. M. de Zinzendorff qui croyoit fortement être ſorti

tout instruit des mains de la nature, avoit publié sa doctrine avant que de songer à s'éloigner de Berthelsdorff. A l'exemple des anciens Philosophes, il entreprit ensuite de pénibles voyages ; mais ce ne fut que pour repandre son fanatisme, ses erreurs & ses superstitions. Il assista, le 6 Juin 1731, au couronnement du Roi de Dannemark, & fut honoré du collier de l'ordre de Dannebrog. Il eut bien mieux aimé recevoir le serment de quelques nouveaux prosélites ; mais les Danois résistèrent à ses exhortations : il revint à Dresde, & n'y fut pas plus heureux, quoiqu'il y prêchât tous les jours, & souvent plusieurs fois par jour. Le peuple alloit en foule au lieu où il devoit parler, écoutoit les sermons, & huoit l'Orateur. Cette indocilité détermina M. de Zinzendorff à rompre tous les liens qui l'attachoient à

Dreſde. Il abdiqua, en 1732, ſa charge de Conſeiller de Cour, & laiſſant à ſon épouſe l'entière adminiſtration de ſes biens, il ne s'occupa plus que des intérêts de la ſecte.

Le récit de tout ce que le Comte de Zinzendorff a entrepris pour ſe faire des diſciples, paroitroit fabuleux, s'il étoit poſſible de révoquer en doute les preuves qui conſtatent les divers traits de ſes folies. Il envoyoit, à grands fraix, des émiſſaires annoncer en tous lieux les progrès de la fondation d'Hernhut. Deux de ſes diſciples paſſerent par ſes ordres, au fond de l'Amérique, y firent ſans ſuccès des exhortations publiques, & furent obligés de revenir à Berthelſdorff. L'imbécile crédulité des habitans d'Hernhut, & le grand nombre de nouveaux fanatiques qui ne ceſſoient d'y aborder, conſolerent M. de

Zinzendorff de l'accueil peu flatteur que les Amériquains avoient fait à ses envoyés. Il apprit, en 1734, qu'un riche Négociant de Stralsund, nommé Dichter, cherchoit un précepteur pour ses enfans : ses trésors tenterent le Comte ; il se rendit à Stralsund, prit le nom de Feideck, se présenta à Dichter comme un sujet très-capable d'élever les jeunes gens, fut agréé, prêcha le même jour, & reçut le lendemain Dichter, *Frere Hernhut*. Ce n'étoit point là encore tout ce qu'il desiroit ; il falloit engager ce bon Négociant à quitter son commerce, à vendre tous ses effets, & à porter son argent à Berthelsdorff. Le Comte lui dit, de ce ton imposant qui lui avoit si souvent réussi auprès des ames foibles, de lui remettre au plutôt sa fortune, & de se hâter de le suivre dans la *voye de bénédiction*. Ses discours

échaufferent tellement la tête du marchand, que croyant obéir à Dieu même, il confia ſa caiſſe à M. de Zinzendorff, le ſuivit à Hernhut, enrichit aux dépens de ſa malheureuſe famille, la fondation de Berthelſdorff, fut envoyé par le Comte ſur les côtes d'Alger, y tomba dans une affreuſe miſére, au milieu de laquelle il eut le bonheur de conſerver ſa frénéſie, & mourut de la peſte.

Cependant le Comte de Zinzendorff, dans la vue de prévenir en ſa faveur les nations qu'il ſe propoſoit de ſéduire, fit imprimer, avant que de continuer le cours de ſa miſſion, une prodigieuſe quantité d'exemplaires d'une conſultation qu'il avoit eu l'adreſſe de ſurprendre dans l'Univerſité de Tubinge; & il répandit cette eſpèce de certificat dans les pays les plus éloignés. Il s'étoit flatté d'obtenir la préla-

Zinzendorff de l'accueil peu flatteur que les Amériquains avoient fait à ses envoyés. Il apprit, en 1734, qu'un riche Négociant de Stralsund, nommé Dichter, cherchoit un précepteur pour ses enfans : ses trésors tenterent le Comte ; il se rendit à Stralsund, prit le nom de Feideck, se présenta à Dichter comme un sujet très-capable d'élever les jeunes gens, fut agréé, prêcha le même jour, & reçut le lendemain Dichter, *Frere Hernhut*. Ce n'étoit point là encore tout ce qu'il desiroit ; il falloit engager ce bon Négociant à quitter son commerce, à vendre tous ses effets, & à porter son argent à Berthelsdorff. Le Comte lui dit, de ce ton imposant qui lui avoit si souvent réussi auprès des ames foibles, de lui remettre au plutôt sa fortune, & de se hâter de le suivre dans la *voye de bénédiction*. Ses discours

échaufferent tellement la tête du marchand, que croyant obéir à Dieu même, il confia ſa caiſſe à M. de Zinzendorff, le ſuivit à Hernhut, enrichit aux dépens de ſa malheureuſe famille, la fondation de Berthelſdorff, fut envoyé par le Comte ſur les côtes d'Alger, y tomba dans une affreuſe miſére, au milieu de laquelle il eut le bonheur de conſerver ſa frénéſie, & mourut de la peſte.

Cependant le Comte de Zinzendorff, dans la vue de prévenir en ſa faveur les nations qu'il ſe propoſoit de ſéduire, fit imprimer, avant que de continuer le cours de ſa miſſion, une prodigieuſe quantité d'exemplaires d'une conſultation qu'il avoit eu l'adreſſe de ſurprendre dans l'Univerſité de Tubinge; & il répandit cette eſpèce de certificat dans les pays les plus éloignés. Il s'étoit flatté d'obtenir la préla-

ture de Wirtemberg ; mais il la sollicita vainement. Irrité de ce refus, il quitta l'Allemagne, se rendit en Angleterre, où il fit réimprimer sa consultation de Tubinge, chercha partout des disciples, & n'en put trouver aucun. Il revint en Hollande, en sortit, s'arrêta quelque tems en Soüabe, où il prêcha publiquement : mais ses sermons, quoique très-véhémens, ne séduisirent personne. On le vit dans la même année à Konigsberg, où pour l'honneur du Hernhutisme, il répandit une fort grossière imposture : il assura effrontément qu'il venoit de subir un examen très-rigoureux à Coppenhague, & *qu'il avoit laissé les Docteurs Ecclésiastiques tout étonnés de sa science, & convaincus de son orthodoxie.*

Telle étoit l'ambition de cet homme singulier, qu'il eut sacrifié sa fortune & sa vie à la vaine

ſatisfaction d'étendre ſa rénommée. Il envoyoit de tous côtés des émiſſaires Hernhutes, qu'il décoroit du nom d'Apôtres. Dans le nombre de ces Miſſionaires, il y en eut deux qui ſe diſtinguerent beaucoup, Spangenberg, & David Nitſchmann. Le premier faiſoit ſa réſidence en Géorgie, & le ſecond à Petersbourg. Quelques autres chercherent à ſe fixer aux environs de Kiel dans le Holſtein; mais le Souverain ne leur permit pas de s'y établir : ils ſe rétirerent dans le Holſtein Royal, où ils réçurent pluſieurs Freres.

Le Comte eut bien voulu faire des proſélytes dans la Suéde; mais l'entrée de ce Royaume lui étoit interdite : il preſſa, ſollicita, fit parler vivement à S. M. Suèdoiſe, & n'en put rien obtenir. On connoiſſoit en Allemagne les vues de M. de Zinzendorff : on voyoit la rapidité des progrès de ſon fa-

natisme, & cependant on ne songea à s'opposer à ses entrepriſes que vers la fin de 1736. Ce fut seulement alors que la Cour de Saxe nomma des Commissaires pour examiner les dogmes, les sentimens & la doctrine du Hernhutisme. Le Comte sentit le danger de l'examen, & se garda bien d'attendre les Commissaires. Ils n'avoient point encore quitté la Saxe, qu'il étoit aux portes d'Amsterdam, où il resta deux mois. Son séjour en Wétéravie n'eut été que de très-peu de jours, s'il ne lui eut été expressément défendu d'entrer dans la Saxe, où il se proposoit de passer. Il ne s'arrêta dans le château de Marienborn qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour faire les préparatifs de ses nouvelles courses. Arrivé sur les frontières de Wirtemberg, il prit le nom de Thurustein, & ce fut sous ce nom qu'il entra dans la

Livonie, où il fut accueilli avec une eſpèce de vénération, tant il avoit été bien ſervi par ſes émiſſaires. Ce fut là qu'il reçut le ſerment de quelques imbéciles qui adopterent ſes erreurs, & ſe firent Hernhutes, ſous la direction de la Générale de Hallart. Le zèle de cette femme, ſon enthouſiaſme, & ſa vénération pour M. de Zinzendorff procurerent à ſa ſecte un aſile dans la petite ville de Wollmar. M. Fiſcher, Sur-intendant de Riga, lui fut plus favorable, & le fit prêcher pluſieurs fois dans l'égliſe de S. Jacques : mais le Gouverneur trouvant de l'indécence dans cet excès de piété, s'en plaignit au Sur-Intendant, & fit ſortir le Comte, qui alla continuer le cours de ſes exhortations à Revel. Sa ſecte étoit très-floriſſante, & le nombre de ſes diſciples s'accroiſſoit chaque jour. Tout ce que l'Allemagne, la Ruſ-

sie, la Pologne, la Georgie & l'Angleterre même avoient d'enthousiastes, d'insensés ou de cœurs corrompus, embrassoit le Hernhutisme. Les Danois furent presque les seuls qui résistèrent constamment aux avantages spirituels & à la vie toute licentieuse que le Comte leur offroit. Il fit beaucoup de démarches auprès du Roi de Dannemark, & croyant réussir par une feinte modestie, il renvoya l'ordre de Dannebrog : mais ce détachement affecté des honneurs & des pompes, n'eut rien moins que le succès qu'il en avoit attendu : la cour de Dannemark reçut sa démission, & ne l'élèva point à la dignité ecclésiastique à laquelle il aspiroit.

M. de Zinzendorff trompé dans ses espérances, & fatigué de n'essuyer dans les cours des Souverains que des refus, prit le parti de n'avoir désormais d'autre pro-

tecteur que lui-même. L'Epiſcopat flattoit ſon ambition; il forma le deſſein de ſe ſacrer Evêque d'Hernhut & de Berthelſdorff. Mais comme, avant que d'être Evêque, il falloit être Prêtre, il ſe rendit à Berlin, afin d'y recevoir l'ordination. Un Eccléſiaſtique peu ſcrupuleux, M. Daniel Erneſt, Prédicateur de la cour de Pruſſe conféra, dans ſon cabinet, le 23 Mai 1737, la prêtriſe à cet enthouſiaſte. Ce qu'il y eut de ſingulier c'eſt que M. de Zinzendorff fut examiné par un Luthérien, & jugé digne de la prêtriſe par un Réformé. Auſſi partagea-t'il ſon égliſe d'Hernhut en deux troupeaux; l'un étoit Luthérien, & avoit un temple à Berthelſdorff, & l'autre, Réformé, avoit une égliſe dans le bourg d'Hernhut.

Fier de ſa dignité, M. de Zinzendorff ſentit rédoubler ſon zèle & ſon enthouſiaſme. Il partit ra-

pidement, revint, disparut encore : il alloit de tous côtés : on le voyoit partout où le nom d'Hernhut avoit pu pénêtrer. Il n'employa que six mois à parcourir la Wétéravie, la Hollande & l'Angleterre. La Comtesse de Zinzendorff, son épouse, faisoit des missions; & sa beauté lui attiroit beaucoup de prosélytes. Eschenberg, fougueux, enthousiaste, succéda à Spengenberg, en Amérique, pays que ce dernier avoit préféré au séjour de l'incrédule Géorgie. La secte prospéroit beaucoup dans la Pensilvanie, en Livonie, ainsi que dans le Holstein.

Le nouvel Evêque s'arrêta quelques jours à Berlin, en 1738. Il crut que le Clergé s'empresseroit de lui rendre les honneurs & les hommages qu'il pensoit mériter: il se flattoit aussi que les Prédicateurs l'engageroient à monter dans leurs chaires; mais il fut bien

ſurpris de ſe voir refuſé de toutes parts: indigné de ce procédé il retourna dans la Wétéravie, où la populace & les femmes avoient pour lui la plus grande vénération.

Toutefois, quoiqu'occupé du ſoin de répandre ſes dogmes, M. de Zinzendorff ne négligeoit pas les biens terreſtres. Les Comtes de Budingen pénêtrés de reſpect pour ſa piété apparente & ſa modeſtie affectée, cédèrent à Nitſchmann & à Kongelſtein, ſes miſſionnaires, un terrein conſidérable près de la grande route de Budingen à Francfort. Cette ceſſion fut faite le 24 Avril 1738, & avant le mois de Décembre ces deux miſſionnaires avoient fait déjà conſtruire un bourg conſidérable, qui fut bientôt peuplé d'Hernhutes. M. Zinzendorff fit une belle exhortation à ſa nouvelle colonie, & partit pour l'Amérique, où il chanta ſes cantiques, réci-

ta ses sermons, déploya son éloquence, fit des prédictions, & ne tenta personne. Il profita d'un vent favorable, & revint a Tubinge. Il n'employa que quatre mois à ce voyage, durant lequel il avoit même séjourné cinq semaines à l'Isle St. Thomas. L'hyver suivant il visita les Cantons Suisses, & sans convertir personne, il eut la gloire d'édifier tout Basle par ses sermons.

Cette secte avoit des établissemens considérables dans la Livonie : le Sur-Intendant Fischer la protégeoit ouvertement à Riga ; à Revel, le Pasteur Vierroth la défendoit avec tout le zèle possible : on tentoit de l'introduire jusques dans Pétersbourg. Godefroi Polycarpe-Muller, célébre Directeur du Collége de Zittau, fut séduit par l'éloquence du Comte, & il eut la foiblesse d'abdiquer le poste honnorable qu'il rempliſſoit avec distinction, pour vivre mé-

priſé dans la foule des inſenſés de Berthelſdorff.

M. de Zinzendorff étoit content autant que peut l'être un homme ambitieux, avare & fanatique, lorſqu'il ſe trouva tout à-coup accablé de toutes parts ; ſes erreurs furent condamnées & ſa ſecte proſcrite. Ses diſciples qui déjà parloient en maitres dans les lieux où ils s'étoient multipliés, furent chaſſés (en 1740) de preſque tous les aziles qu'on avoit eu la foibleſſe de leur accorder ; on les obſerva de près, ils furent démaſqués, & bannis pour toujours du pays d'Hannovre, de Lubeck, de la Poméranie Suédoiſe, & du Holſtein Royal. La proſcription fut générale & ſi violente, que tout autre que le Comte eut cru ſa ſecte anéantie. Ces revers imprévus ne l'étonnerent point : il indiqua une aſſemblée de Freres Hernhutes à Gotha : ils s'y rendi-

rent tous : M. de Zinzendorff les harangua, les consola, les exhorta à demeurer inviolablement attachés au Hernhutisme ; &, comme Evêque, il expédia un acte d'excommunication en forme de lettre, à Vende & à son épouse, dont il retint la fille, attendu qu'elle étoit très-jolie. Voici cet acte singulier d'excommunication.

A mon cher Vende & à son épouse.

Quoique je vous tienne pour la proye assurée du diable, & que je vous croye, vous en particulier, femme de Vende, doublement enfant de l'enfer ; je désire néanmoins que votre condamnation soit aussi douce qu'il se pourra. Ainsi, comme il est bien certain que tous vos enfans appartiennent au Sauveur, & qu'il n'y en a point qui m'inquiéte autant que votre Magdelaine, qui fait tant de difficulté de se conformer aux intentions du Sauveur, & qui ne l'écoute pas, quoiqu'il lui

crie : qui aime ſon pere ou ſa mere plus que moi, n'eſt pas digne de moi ; *je déclare poſitivement que je ſouhaite que vous me livriés votre fille ; car quoique vous agiſſiés contre la loi en la retenant, vous ne laiſſez pas de tourmenter ſon ame. Les ſept diables qui vous obſédent, vous permettent-ils donc de réfléchir ? Penſés y bien, & laiſſés votre fille en paix dans la ſociété pour ſon ſalut éternel & temporel. Je ſuis celui qui entend mieux vos intérêts que vous-même.* Signé LOUIS.

Ces diſcours, ces anathêmes & ce vif enthouſiaſme que le Comte de Zinzendorff avoit l'art d'inſpirer à ſes auditeurs, firent ſur les eſprits une ſi grande impreſſion, qu'ils jurerent tous de ſceller leurs erreurs de leur ſang. Pour donner plus de force à leur aſſociation, ils élurent pour leur Evêque, en l'abſence du Comte, Muller, ce malheureux Muller ſi

sçavant, & si peu fait pour passer sa vie dans les ténébres de la superstition.

Cependant la cour de Gotha ne ménagea ni l'Evêque Muller, ni ceux qui l'avoient élevé à l'Episcopat; elle dispersa l'assemblée, & rompit, autant qu'il dépendoit d'elle, toute espèce de communication entre les Hernhutes. M. de Zinzendorff, soit pour dissiper ses chagrins, soit dans la vue d'attirer à Hernhut & à Berthelsdorff de nouveaux fanatiques, passa à Wetzlar, d'où il envoya quelques disciples zélés & intrépides, les uns à Constantinople, les autres à Alger, & quelques-uns à Surinam.

Par une bisarrerie tout aussi inconcevable que le caprice qui lui avoit inspiré de s'élever à la dignité d'Evêque, M. de Zinzendorff renonça, en 1741, à l'Episcopat, & ne voulut desormais d'autres titres que ceux d'*Ancien*,

de *Tuteur*, de *Serviteur* & d'*Econome du myſtère de la croix.* Revêtu de ces titres modeſtes, il partit pour Génève, revint quelques mois après à Hernhut, où il bénit quatorze mariages de Hernhutes; c'eſt-à-dire, qu'il conſentit à l'union illicite de quatorze hommes ſans mœurs avec quatorze femmes perdues. Il alla viſiter enſuite les Freres établis dans la province d'Utrecht & ceux de l'Angleterre, où il s'embarqua pour paſſer en Amérique, accompagné de ſa fille, jeune, fanatique, digne, à tous égards, d'un tel pere. Spangenberg, Nitſchman & Anne, ſœur de ce dernier, attendoient en Amérique M. de Zinzendorff, qui arriva vers le mois de Novembre à la Nouvelle-York, & le 7 Décembre il étoit déjà occupé à répandre ſes erreurs à Germantove, où il reſta juſqu'à l'année ſuivante.

Anne, jeune, aimable, coquet-

te, & plus encore, *Dame ancienne de toutes les Sœurs*, avoit toute la confiance du Comte : elle étoit sa trésorière, son amie, sa ménagère, son conseil & sa compagne ; il ne formoit aucun projet, qu'aussitôt il n'en rendit compte à Anne. Ils faisoient tous les soirs des promenades ensemble, & par respect, aucun Hernhute n'eut osé les suivre, tant on eut craint d'interrompre leurs pieuses conférences.

Toutefois M. de Zinzendorff, qui avoit renoncé aux honneurs de l'Episcopat, se fit consacrer de nouveau Prêtre Luthérien à Philadelphie. Il prit un Vicaire, & se donna, mais inutilement, beaucoup de soins pour attirer dans sa secte quelques Quakers, qui ne voulurent jamais renoncer à leur demence pour adopter les folies du Hernhutisme. En Amérique, il changeoit presque chaque

jour de nom : on l'appelloit tantôt *Frere Haneau*, & tantôt *Frere Louis*. Il revint en Europe avec ſa famille, vers la fin de l'année 1743, & approuva l'acquiſition que Mde. Zinzendorff avoit faite de Brinkendorff, où elle avoit fondé une maiſon d'Oraiſon. La vieille Générale de Hallart avoit auſſi fondé une école pour les Hernhutes, ſous le nom de Lanmsberg. Le gouvernement vit avec ombrage le concours d'imbéciles qui viſitoient ces deux maiſons, & il les fit bientôt fermer. Le Comte alla ſe plaindre de cet affront à Pétersbourg ; mais il fut reconnu : la cour le fit enfermer dans la citadelle, d'où on le fit ſortit le 12 Janvier 1744 ; il fut eſcorté par des Gardes juſques ſur les frontières de la Ruſſie, avec les ordres les plus ſévéres de n'y reparoitre jamais, lui, ni ſes émiſſaires. Cet affront lui fit per-

dre entièrement le goût qu'il avoit eu jusqu'alors pour les voyages ; il jura de ne plus paroitre dans les cours, & renonçant même au sejour des villes, il ne s'éloigna plus de sa résidence d'Hernuth ; il se contenta de diriger ses missions, & de faire par ses écrits ce qu'il n'osoit plus entreprendre par lui-même.

La cour de Dresde ayant chargé plusieurs Docteurs d'examiner les principes, la doctrine & la discipline du Hernuthisme, le Comte sçut si bien déguiser ses dogmes & la licence de son culte, qu'il obtint des Commissaires les attestations les plus favorables. La cour trompée lui permit, sur la foi des examinateurs, de former de nouveaux établissemens, & de prendre, pour étendre sa secte, les moyens qu'il jugeroit les plus convenables.

Gustave Fréderic n'eut pas en

Wétéravie autant d'idulgence, pour les Hernhutes. Le Comte Erneſt-Cazimir d'Iſembourg, ſon pere, leur avoit donné le chateau de Mariemborn, où ils s'etoient infiniment multipliés. A-peine ce Prince fut mort, que Guſtave ſon fils les chaſſa non-ſeulement de cet azile, mais encore de toute l'étendue de ſa ſouveraineté. Ce n'eſt ordinairement qu'à l'extinction totale d'une ſecte dangereuſe qu'on connoit les vices de ſon inſtitut. Le public étonné vit avec indignation l'odieuſe conſtitution des Hernhutes, la licence outrée qui règnoit parmi eux, leur indulgence pour les vices les plus honteux, & leur opinions affreuſes ſur les crimes les plus noirs. On apprit ſeulement alors par quels moyens ils étoient parvenus au dégré de conſidération qu'ils avoient uſurpée ; on découvrit leurs impoſtures, leur ambition, leur avarice,

& tous les attentats qu'ils avoient commis sous le voile d'un zèle ardent & respectable.

Le 20 mai 1746, M. de Zinzendorff maria sa fille ainée, Hernhute fanatique & femme sans pudeur, avec un de ses disciples (Michel Panggutt) jeune à la vérité, mais sans mœurs, comme sans biens, sans talent & sans nom. Le Comte, afin d'arracher son gendre à l'obscurité, le fit adopter par le Baron de Wateville, qui lui donna son nom. Les autres enfans du Comte moururent dans leur jeunesse, & quelque tems avant leur mere, qui décéda le 19 Juin 1756.

Accablé sous le poids de ses malheurs domestiques, désespéré de voir périr presque dans le même tems sa femme & ses enfans, de voir s'évanouir aussi ses espérances, ses projets, & d'être hors d'état de relever la gloire du Hernhutisme abbatu, où de rassembler

bler ſes diſciples proſcrits & diſperſés, le ſenſible Nicolas Louis Comte de Zinzendorff mourut à Hernhut entre les bras de ſes enthouſiaſtes le 9 Mai 1769, âgé de 60 ans.

Sa ſecte ſubſiſte encore; mais foible & languiſſante, en Hollande ſurtout où elle a un établiſſement à deux lieues d'Utrecht. Il eſt à préſumer que ce Chef n'étant plus, elle s'anéantira bientôt d'elle même, comme s'anéantiſſent tôt ou tard tous les cultes fondés ſur les erreurs, la crédulité publique, l'ignorance, la dépravation des mœurs, l'entouſiaſme & les ſuperſtitions.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

PRéface. 3
CHAP. I. *De l'erreur & de l'incertitude des jugemens.* 9
CHAP. II. *Qu'eſt-ce que l'ame?* 19
CHAP. III. *Les Anciens étoient-ils plus ſçavans que nos peres? Nos peres étoient-ils plus ignorans que nous?* 46
CHAP. IV. *Qu'eſt ce que la ſuperſtition?* 56
CHAP. V. *De l'Aſtrologie judiciaire.* 73
CHAP. VI. *De la Magie.* 97
CHAP. VII. *De la ſorcellerie, des Sorciers & des ſortiléges.* 117
CHAP. VIII. *Des enchantemens.* 141
CHAP. IX *Des ſonges.* 160
CHAP. X. *Des Fantômes, Spec-*

tres, ou Revenans. 175
CHAP. XI. *Les erreurs & les ſuperſtitions ſont-elles toujours pernicieuſes ? Les plus cruelles ont-elles été toujours auſſi, & ſont-elles encore les plus généralement répandues ?* 198
CHAP. XII. *Continuation du même ſujet.* 213
CHAP. XIII. *Si partout où il y a des hommes, il y a auſſi des ſuperſtitions, quels avantages procurent-elles ? De quel bien peuvent-elles être ?* 226
CHAP. XIV. *Des Arabes lors de la naiſſance de Mahomet.* 231
CHAP. XV. *Des différentes opinions ſur Mahomet.* 254
CHAP. XVI. *De la naiſſance de Mahomet.* 261
CHAP. XVII. *De l'enfance de Mahomet.* 271
CHAP. XVIII. *Des premières actions de Mahomet.* 277
CHAP. XIX. *Du mariage de Mahomet.* 283

TABLE.

CHAP. XX. *Soins que Mahomet prend pour disposer les esprits à recevoir l'Islamïsme.* 291

CHAP. XXI. *Premières impostures de Mahomet, secondées par la superstition des Arabes.* 297

CHAP. XXII. *Vision de Mahomet. Progrès de l'Islamïsme.* 317

CHAP. XXIII. *Quel étoit le moyen le plus sûr que Mahomet put mettre en usage pour achever d'asservir les Arabes.* 337

CHAP. XXIV. *Continuation du même sujet.* 348

CHAP. XXV. *Cruauté de Mahomet. Stupidité de ses Disciples.* 364

CHAP. XXVI. *Débauches de Mahomet. Aveuglement de ses Disciples.* 384

CHAP. XXVII. *Mahomet fut-il superstitieux, fanatique ou imposteur? Son caractère.* 399

TABLE.

CHAP. XXVIII. *Si Mahomet étoit né de nos jours, dans quels pays pourroit-il se flatter de fonder sa religion?* 406

CHAP. XXIX. *Quels furent les égaremens, les erreurs, les faux principes & les dogmes fanatiques du Comte de Zinzendorff, chef de la secte des Hernhuttes.* 428

CHAP. XXX. *Continuation du même sujet.* 448

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 28, ligne 22 ceux qui, *lisez* de ceux qui.
Pag. 28, lign. 23, ou ceux, *lisez* ou de ceux.
Pag. 38, lign. 6, par vrai, *lisez* pas vrai.
Pag. 48, lign. 23, *Pythagorus*, lisez *Pythagoras*.
Pag. 91, lign. 10, leurs superstitions; *lisez* leur superstition.
Pag. 117, lign. 13, des périlleux, *lisez* de périlleux.
Pag. 124, lign. 15, on la trouve; *effacez* la, & *lisez* on trouve.
Pag. 194, lign. 5, Sémigalle, *lisez* la Sémigalle.
Pag. 201, lign. 11, remord, *lisez* remords.
Pag. 226, lign. 2, des superstitions? *effacez* le point d'interrogation, & *lisez* des superstitions.
Pag. 227, lign. 13, sont parvenues, *lisez* sont parvenus.
Pag. 252. lign. 24, l'imposture, le; *lisez* l'imposture & le.
Pag. 269, lign. 14, *signifié*, *lisez* signifie.
Pag. 281, lign. 20, & de, *lisez* & l'é.
Pag. 284, lign. 1, distigué, *lisez* distingué.
Pag. 293, lign. 1, quelle fut &, *lisez* & quelle fut.
Pag. 314, lign. 21, appuis, *lisez* appui
Pag. 339, lign. 21, susfisoient, *lisez* suffisoient.
Pag. 371, lign. 13, Musulmens, *lisez* Musulmans.
Pag. 375, lign. 1, convaiquit, *lisez* convainquit.
Pag. 394 lign. 7, Alcoran; Shirim, *lisez* Alcoran. Shirim.
Pag. 398, lign. 11, Dteu, *lisez* Dieu.